



R. BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III.

RACCOLTA
VILLAROSA



245

NAPOLI





Race. Villaroja A. 245

B. Sch. c. l.

LA VIE
DE PIERRE
ABEILLARD,

ABBÉ DE S. GILDAS
DE RUIS,
ORDRE DE S. BENOIST;

ET CELLE
D'HELOÏSE
SON EPOUSE,
PREMIERE ABBESSE DU PARACLET.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez FRANÇOIS BAROIS, Libraire, à l'entrée
du Quay des Augustins, du côté du Pont
S. Michel, à la Ville de Nevers.

M. DCC. XXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



1409904



SOMMAIRE

D U

QUATRIÈME LIVRE.

I. **L**E Duc de Bretagne fait
venir Abeillard pour
l'assister à la mort ;
Dieu lui conserve la vie d'une
manière extraordinaire , & le
Religieux qui l'accompagnoit est
empoisonné. II. Il se retire de la
compagnie de ses Moines ; ils apo-
stent des gens pour l'assassiner ;
Abeillard les excommunie. Il
tombe de cheval, & se blesse dan-

Tome II.

A

*gereusement. Les plus mutins de
ses Moines sont chassés de Saint
Gildas par ordre du Pape.
III. Ils viennent en fureur
durant la nuit pour le poi-
gnarder. Il se sauve. Ré-
flexions d'Abeillard sur sa
triste situation. IV. Il écrit sa
vie. Quelle en fut l'occasion.
Analyse de cet Ouvrage. V.
Etat de l'Abbaye du Paraclet
en ce tems-là. Privileges du
Saint Siège accordez à Heloïse.
Fondation de l'Abbaye de la
Pomerey. VI. Analyse de la
premiere Lettre d'Heloise à
Abeillard. Réponse d'Abeil-
lard. VII. Seconde Lettre
d'Heloise à Abeillard. Cen-
sure que quelques Critiques*

ont faite de cette Lettre. Ré-
ponse d'Abeillard à cette se-
conde Lettre. VIII. Saint Ber-
nard rend visite à l'Abbesse
du Paraclet. Il trouve à re-
dire au terme de supersubstan-
tiel dont on se servoit dans
cette Abbaye. IX. Abeillard
lui écrit pour justifier cette
pratique. X. Troisième Lettre
d'Héloïse à Abeillard. Ré-
flexions sur cette Lettre.
XI. Réponse d'Abeillard à
cette troisième Lettre d'He-
loïse. Analyse de cette ré-
ponse. XII. Avantages que
Héloïse tira de cet Ouvrage.
XIII. Occasion des problèmes
d'Héloïse. Réponse d'Abeil-
lard à ces problèmes. XIV.

4 SOMMAIRE DU IV. LIV.

*Traité d'Abeillard , intitulé
du oui & du non. L'Hexa-
meron d'Abeillard. Autres
Ouvrages de cet Abbé. xv.
Il fait un dernier voyage au
Paraclet.*





LA VIE
DE PIERRE
ABEILLARD,
ABBE' DE S. GILDAS
DE RUIS,
ORDRE DE S. BENOIST;
ET CELLE
D'HELOÏSE
SON EPOUSE,
PREMIERE ABBESSE DU PARACLET.

LIVRE QUATRIEME.



ORSQU'Abeillard pensoit I.
sérieusement à se retirer, Le Due de
on vint lui apporter la Bretagne
nouvelle que le Comte fait venir
de Nantes étoit fort mal, & qu'il Abeillard
pour l'affi

ter à la
mort.

6 LA VIE D'ABEILLARD.

souhaitoit le voir. Abeillard partit aussi-tôt pour se rendre auprès de ce Prince, & ne prit avec lui qu'un jeune Religieux qu'il aimoit pour son bon naturel, & un valet pour les servir. Ses Moines qui furent avertis de ce voyage, crurent que c'étoit une occasion favorable pour exécuter leur dessein. Ils gagnèrent le valet par argent, lui promirent encore une plus grande récompense à son retour s'il les délivroit de cet insupportable Abbé, & lui fournirent toutes les drogues nécessaires pour l'empoisonner dans son voyage, lorsqu'il en auroit la facilité.

Il ne la trouva point sur la route, soit que les viandes qu'on servit à nos voyageurs dans les hôtelleries, ne fussent pas assez commodes pour être empoisonnées, soit que les gens de l'hôtellerie ne quittassent point de vûë ce qu'ils apprêtoient pour la nourriture de leurs hôtes : mais quand ils furent à Nantes, le malheureux ne manqua pas son coup.

Abeillard, qui depuis long-tems n'avoit point eu le plaisir de voir sa famille, fut reçu chez son frere Ra-

dulphe (a), avec la joie & l'amitié que peut inspirer la proximité du sang, jointe à un mérite (b) qui leur faisoit beaucoup d'honneur. Agréablement au milieu de ses proches, il passoit la journée auprès du Comte, & revenoit le soir souper chez Radulphe. Il arriva un jour qu'ayant demeuré auprès de son malade plus qu'à l'ordinaire ; à son retour il se trouva fatigué, & ne voulut point toucher à ce qu'on lui servit. Le jeune Religieux qui l'accompagnoit, ne se trouvant pas en même disposition, le retardement de son Abbé avoit aiguë son appétit, il soupa bien, & ne laissa

Dieu
conserve
vie d'u
maniere
traordin
re, & le
ligieux
l'accom
gnoit es
empoiso
né.

(a) Le Mortuaire de l'Abbaye du Paraclet, fait mention de ce frere, en ces termes: *Tertio non. Sept. obiit Radulphus, magistri nostri Petri Germanus.*

(b) On voit encore le nom de Pierre Abeillard Abbé de S. Gildas, au bas des Chartres les plus considérables, que les Ducs de Bretagne firent expédier de son tems. Ce qui marque qu'il étoit admis au Conseil du Prince, & qu'il tenoit un rang considérable dans l'Etat, beaucoup moins à cause de sa qualité d'Abbé, que de son mérite, & de sa sagesse. *Lobineau, Hist. de Bret. tom. 2. p. 252.*

8 LA VIE D'ABEILLARD.

que peu de chose de ce qui avoit été préparé pour Abeillard. A peine fut-il sorti de table, que les convulsions le prirent ; & après quelques heures de douleurs très-violentes , il expira entre les bras de son Abbé. Le poison parut, les Medecins qu'on avoit fait venir, en rendirent témoignage : & le malheureux valet frappé de l'horreur de son crime , prit la fuite ; si bien qu'on ne douta plus de sa trahison , ni de la perfidie des Moines de S. Gildas.

Ep. cal.
t. 15.

Abeillard fut sensiblement touché d'un si funeste accident. Il pleura long-tems ce pauvre Religieux : & en même-tems qu'il remercioit Dieu de lui avoir conservé la vie d'une maniere si extraordinaire , il s'accusoit en sa présence d'être la cause de la mort de son enfant qu'il regrettoit toujours. Il auroit voulu pouvoir le ressusciter aux dépens de sa propre vie ; mais la mesure de ses travaux & de ses souffrances n'étoit pas encore remplie , non plus que celle de l'iniquité de ses Moines. Ils la poussèrent aussi plus loin.

Il crut cependant après son re-

tour (a) à S. Gildas, qu'il devoit prendre toutes les mesures nécessaires pour ne pas tomber entre leurs mains, & leur ôter les moyens d'exécuter ce qu'ils machinoient contre lui. Dans cette vûë il se retira de la Communauté, & se réduisit dans un petit appartement séparé avec quelques-uns de ses amis, abandonnant, pour ainsi dire, ces malheureux à eux-mêmes, sans se mêler davantage de leur conduite. Mais rien n'étoit capable de les faire revenir à leur devoir.

Quand une fois des Religieux se sont livrez au Démon, en lâchant la bride à toutes leurs passions, & que l'habitude de leurs crimes a mis un voile épais sur leurs yeux, ils ne voyent plus la lumière de la raison, beaucoup moins celle de la grâce & de la vertu : *Super cecidit ignis, & non viderunt solem.* Cette retraite

(a) Il ne s'en retourna à son Abbaye qu'après la convalescence du Prince, qui s'appelloit Conan III. surnommé le Gros. Il survécut cinq ou six ans à Abeillard, & ne mourut qu'en 1148. ne laissant qu'une fille héritière de ses Etats, nommée Berthe, qui épousa Alain, dit le Noir.

10 LA VIE D'ABEILLARD.

de leur Abbé ne les contenta pas, ils en vouloient à sa vie. Ne pas approuver la conduite des méchans, mettre quelque barriere à leurs emportemens, c'est un crime dans leur esprit qui mérite la mort : semblables à ces frenetiques dont parle S. Augustin, qui se jettent avec fureur sur le médecin qui veut les guérir, & se mettent en état de lui ôter la vie, pour récompense de la santé qu'il veut leur procurer.

Ils apostent
des gens
pour l'assas-
siner.

Ainsi en agirent les Moines de S. Gildas à l'égard de leur Abbé. Ils épioient le moment qu'il sortoit de sa retraite, & le faisoient attendre au passage par des assassins qu'ils payoient largement. Il évita plusieurs fois ces pièges d'une maniere qui tiendrait du miracle, si le soin que Dieu prend des siens, n'entroit dans le cours de sa Providence ordinaire. Enfin il fut réduit à user des censures de l'Eglise, & à les excommunier : châtiment qui est dû à des rebelles incorrigibles. Mais loin que cette peine médicinale les fit rentrer en eux-mêmes, ils devinrent plus furieux, cabalerent tout de nouveau contre la vie de

Abeillard
les excom-
munic.

leur Abbé, & rien ne les empêcha d'exécuter leur pernicieux dessein, qu'un accident qui lui arriva, & qui le retint au lit pendant plusieurs mois.

On comprend aisément qu'au milieu des violentes persécutions que ces malheureux Moines suscitoient à leur Abbé, il n'étoit pas lui-même sans quelque agitation. Il se trouvoit souvent obligé de se donner des mouvemens, ou pour garantir sa vie, ou pour réduire ces rebelles, qui ne connoissoient plus ni Dieu, ni Loi, ni Supérieur; cela l'engageoit de tems en tems à quelques voyages. Or il arriva qu'un jour étant en campagne, son cheval se cabra, & le jetta par terre si rudement, qu'il se rompit la nuque du col (a). Cette chute fut suivie de tous les fâcheux accidens qui accompagnent une telle fracture. On douta quelque tems s'il en échapperoit. Ce n'étoit pas une nouvelle désagréable pour ses Moines: cependant il fut si bien pansé qu'on

Il tor
de chev
& se bl
dangere
sement.

(a) *De nostra lapsus equitatura, manus Domini vehementer collisit, colli mei canalem confringens.* Abeil. ep. calam. c. 15.

lui sauva la vie, mais il s'en ressentit jusqu'à la fin de ses jours. Il lui resta de cette plaie une si grande débilité de corps, qu'il avouë lui-même que celle que lui avoit causé autrefois la première disgrâce dont il étoit redevable à la fureur de Fulbert, n'étoit rien en comparaison de celle-ci.

Après sa convalescence, se renouvela la persécution domestique. Alors l'Abbé crut qu'il étoit inutile de ménager davantage des gens, qui par leur endurcissement faisoient assez connoître qu'ils étoient incorrigibles. Il obligea donc les plus mutins par les voies de la justice de vider le Monastere dans vingt-quatre heures, & de ne plus inquiéter à l'avenir leur Abbé en quelque manière que ce pût être, ce qu'ils promirent devant les Juges avec serment. Mais que sert un serment juridique pour des gens qui ne sçavent pas même rendre à Dieu ce qu'ils lui doivent ? Ils ne se crurent pas plutôt hors de ce mauvais pas, qu'ils recommencerent leurs violences & leurs attentats : ce qui obligea Abeillard d'a-

voir recours au Saint Siège, occupé alors par Innocent II. Ce Pape donna commission à son Légat Apostolique d'examiner cette affaire : ce qu'il fit en présence du Duc de Bretagne & des Evêques de ses Etats. La sentence porte que ces rebelles seroient tenus de se retirer de S. Gildas, & d'y laisser leur Abbé maître absolu, avec pouvoir de choisir entre ses Religieux ceux qu'il voudroit pour former sa Communauté. Le Légat leur imposa encore d'autres conditions auxquelles ils s'engagerent avec serment, mais qu'ils ne gardèrent pas mieux, que celles que la Justice seculiere avoit déjà réglées.

Cependant l'Abbé qui se fioit sur un accord si authentique, retourna en son Abbaye, & se mit en Communauté avec le reste de ses Religieux qu'il croyoit plus honnêtes gens ; mais ceux-ci gagnés par les autres, lui firent bien-tôt voir qu'ils étoient encore pires que ceux qu'on avoit chassés. En effet ayant reconnu que le poison jusqu'alors avoit été employé inutilement pour se défaire de leur Supérieur, crurent

14 LA VIE D'ABEILLARD.

qu'il falloit prendre une voïe plus courte contre laquelle toutes les précautions seroient inutiles, ils résolurent de le poignarder. Animez de cet esprit de fureur, ils vinrent un soir dans sa chambre le poignard à la main. Il eût à ce coup péri, si les voyant entrer avec cet emportement que la passion inspire, il ne se fût promptement jeté dans un égoût qui rendoit dans le logis d'un Seigneur de ses amis, où il se sauva; de sorte qu'à tous les momens du jour il se voyoit à deux doigts de la mort; également en danger dehors. & dedans son Abbaye; dehors par les gens qu'ils avoient apostez pour l'assassiner lorsqu'il sortiroit; dedans, par la cruauté de ses propres enfans, qui ne cherchoient qu'à tremper leurs mains dans le sang de leur pere.

Réflexions
d'Abeil-
lard sur sa
triste situa-
tion.

La nuit, pour lui aussi périlleuse que le jour, ne le faisoit point jouïr du repos qu'elle procure à toute la nature. Essayoit-il de sommeiller, des assassins en songe venoient lui mettre le poignard dans le sein. Prenoit-il ses repas, il se regardoit comme cet Officier d'armée, qui

étant allé faire sa cour à Denis le Tyran (a), admiroit l'opulence de ce Prince, l'étendue de son autorité, la magnificence de sa table, le grand nombre de ses Officiers, les délices dont il jouïssoit, & envioit ainsi son bonheur. Le Roi qui n'ignoroit pas la haine de ses sujets, & qui craignoit à toute heure de périr dans quelque sédition, voulut désabuser ce Capitaine, & lui faire voir le faux de sa félicité. Dans cette vûë il l'invita à sa table qu'il fit servir des mets les plus délicieux, & le fit traiter en Roy. L'or & l'azur éclatoient de toutes parts; un agréable concert accompagnoit le festin; une troupe d'Officiers & de Gardes richement vêtus, l'entouroient pour lui faire honneur; mais on avoit pendu au plancher par l'ordre du Prince une épée nuë qui ne tenoit qu'à un cheveu, & dont

*Cicer
Tuscul.*

(a) Ce Denis regnoit dans la Sicile, l'an quatre cens quarante-neuf de la Fondation de Rome, trois cens cinq ans avant la venue de Jésus-Christ selon la Chron. du P. Petau. *Ration. temp.* 2. p. 131. Et mourut dans son exil à Corinthe, quelques années après.

16 LA VIE D'ABEILLARD.

la pointe menaçoit directement la tête de ce Capitaine. Cet objet sur lequel il avoit sans cesse les yeux attachez, l'empêchoit de manger ; il ne pensoit ni au concert, ni à toute la pompe qui l'environnoit ; la crainte & la pâleur étoient sur son visage, il eût voulu n'être jamais entré dans ce palais. Telle est la condition des Rois, lui dit alors le Tyran, sur-tout lorsqu'ils ont à faire à des sujets rebelles ; leur vie toute charmante qu'elle paroît aux yeux des hommes, est une mort continue, & le dernier de mon Royaume est plus heureux que moi. Ainsi en est-il de ma situation, disoit en soi-même Abeillard. D'un pauvre Religieux que j'étois, je suis devenu un riche Abbé, rien ne me manque, & cependant je suis le plus malheureux de tous les hommes, je ne vis pas, & je meure cent fois le jour.

IV. Il en étoit là, lorsqu'un de ses amis dans le voisinage du Paraclet, lui écrivit une Lettre de douleur, dans laquelle il lui faisoit part de tous ses chagrins, & d'une perte considérable qu'il venoit de faire ;

Il écrit sa
vie ; quelle
en fut l'oc-
casion.

il demandoit à Abeillard un mot de consolation. L'Abbé de S. Gildas crut ne pouvoir lui en donner une plus solide, que de lui faire le détail de toutes ses souffrances, & de cet enchaînement de persécutions qui l'avoient accompagné depuis sa plus tendre jeunesse, afin que venant à jeter les yeux sur celles dont il se plaignoit, & sur celles dont il alloit lui faire le recit, cet ami fût obligé d'avoüer que ses peines n'étoient rien, ou du moins peu de chose, étant comparées à celles d'Abeillard; qu'il auroit honte de s'en plaindre, & de chercher des consolations humaines; qu'il en trouveroit en Dieu de beaucoup plus solides & plus salutaires, s'il vouloit se tourner généreusement de ce côté-là, & donner autant à la foi, qu'il paroïssoit donner à ses sens.

C'est ce qui fait le sujet de cette Analyse excellente Lettre qu'on a mise à la tête de ses Ouvrages, & d'où nous avons tiré les principales circonstances de l'Histoire que nous donnons au public. Elle comprend toute sa vie depuis sa naissance,

jusqu'à la persécution que les Religieux de S. Gildas lui faisoient actuellement lorsqu'il l'écrivoit. Il accompagne de tems en tems son récit de quelques réflexions morales; il y fait un aveu sincere de ses péchez; il s'en humilie devant Dieu; il reconnoît sa main toute-puissante, qui l'a réduit en cet état par un effet de sa miséricorde, pour le purifier de ses fautes passées, & le détacher entierement du monde qu'il aimoit naturellement. Il parle fort modestement de ses ennemis. Il ne dit rien de son esprit, de ses rares talens, & du progrès qu'il avoit fait dans les sciences divines & humaines. Il la finit, en se plaignant du peu de foi de la plupart des Chrétiens, qui au lieu de considérer les événemens de cette vie, & sur-tout les maux qu'ils y souffrent, comme une conduite adorable d'un Dieu, dont la bonté & la sagesse gouvernent toutes choses pour sa gloire, & pour le bien de ses Elûs, les attribuent aux causes particulieres dont il se sert pour exécuter ses desfeins, & perdent ainsi tout le mérite qu'ils auroient, s'ils vouloient en-

trer dans les vûes de Dieu, se soumettre humblement à ses volontez, & dire du fond du cœur, ce qu'ils disent si souvent du bout des levres: *Seigneur, que votre volonté soit faite sur la Terre, comme elle l'est dans le Ciel.* Enfin cette grande Lettre, qui pour sa longueur devoit passer pour un Opuscule, approche des Confessions de S. Augustin, à la réserve que ce saint Docteur y parle presque toujours à Dieu, & qu'Abeillard ne parle qu'à son ami, quoiqu'il lui parle de Dieu.

Mais cette Lettre qui n'avoit été écrite que pour un particulier, tomba par hazard dans les mains d'Héloïse, contre les intentions de l'Auteur, soit que ce particulier la lui eût communiquée, comme il y a quelque apparence, soit qu'en ayant entendu parler, elle eût demandé à la voir. Elle en connut aussitôt le caractère : & cette vûe réveilla dans son cœur les sentimens les plus tendres, & les plus vifs qu'elle avoit eus autrefois. Le récit qu'Abeillard y faisoit de toutes ses aventures auxquelles elle avoit tant de part, la toucha vivement. Elle

ne put s'empêcher de lui écrire , & de lui faire des reproches de ce dur silence qu'il gardoit avec elle depuis tant d'années : c'est ce qui produisit ce commerce de Lettres si spirituelles, si pleines de piété & d'érudition entre ces deux beaux esprits. On ne trouve rien dans celles que S. Jérôme écrivoit aux Dames qu'il dirigeoit, qui l'emporte sur celles-ci. Nous nous contenterons d'en donner ici un extrait, ayant dessein, si le Seigneur nous conserve la vie, d'en faire un jour une traduction fidelle. Mais en attendant, il faut voir en quel état se trouvoit l'Abbaye du Paraclet, depuis qu'Abeillard n'y venoit plus.

V.
Etat de
l'Abbaye
du Paraclet
en ce tems-
là.

La sagesse d'Héloïse avoit suppléé à son absence, & Dieu avoit tellement béni ses travaux, que son Monastere augmentoit de jour en jour, autant dans les biens de la vie présente, que dans ceux de l'Eternité. Elle avoit reçu grand nombre de filles de qualité, qui avoient apporté des dotes considérables : & quoiqu'elle eût fait une grosse perte à la mort de sa Prieure, nommée Astrane, qui étoit une Religieuse

d'une grande régularité ; elle en fut heureusement dédommagée, en lui substituant la sœur Agnès, nièce de l'Abbé de Saint-Gildas. L'esprit, la ferveur, & les rares qualitez de cette chere nièce, furent d'un grand secours pour notre Abbessse. Comme elle pouvoit se reposer sur elle pour la conduite du Cloître, cela lui donnoit le tems de vaquer à l'étude pour faire de sçavantes instructions à ses filles, & pour penser à tout ce qui pouvoit avancer la gloire de Dieu dans sa Maison, & maintenir la tranquillité de ses Religieuses.

Dans cette vûe, elle obtint des Papes plusieurs privileges qu'elle crut absolument nécessaires pour le bon ordre de son Abbaye. Le premier fut, que dans l'élection que ses filles feroient de leurs Abbesses après sa mort, ou après sa démission, elles ne seroient aucunement traversées, ni par l'Evêque, ni par le Seigneur du lieu, ni par aucune autre personne de quelque qualité & condition qu'elle fût ; mais qu'on laisseroit aux Religieuses une entière liberté, se promettant de leur vertu, qu'elles ne choisiroient ja-

Privilege
du S. Siècle
accordé
Heloïse.

mais qu'une personne digne de remplir cette place. Le second, que les Abbesses qui seront éluës, ne sortiroient point du Monastere pour aller se faire benir, & qu'aucune personne Séculiere ou Ecclesiastique, ne pourroit les contraindre d'en sortir pour cet effet : mais que l'Evêque Diocèsain ou autre Député par le Saint Siège, prendroit la peine de se transporter au Paraclet pour en faire la cérémonie, sans néanmoins être à charge à la Maison, ni rien exiger des Religieuses pour ces fonctions.

L'amour que cette digne Abbesse avoit pour la retraite, les dangers où elle sçavoit que les Religieuses s'exposeroient lorsqu'elles sortoient de leur Monastere, lui fit prendre ces précautions : & le Pape Innocent II. lui accorda volontiers ces deux privilèges par sa Bulle du mois de May de l'année 1136, adressée à Heloise & à ses Religieuses, à condition de payer tous les ans à l'Eglise de Rome une obole d'or^(a).

(a) L'obole d'or pouvoit valoir cinq ou six sols, puisqu'il est certain que l'obole

Il est remarquable que dans cette Bulle le Pape y parle de la Bénédiction des Abbesses comme du Sacre des Evêques, se servant même plusieurs fois du terme de Consécration.

Un vénérable Prêtre nommé Gondric, avoit aussi donné depuis peu à Heloïse & à ses Religieuses, une maison, & des jardins qu'il tenoit de l'héritage de ses peres. Le même Pape confirme cette donation par sa Bulle du mois de Décembre de cette même année: & c'est la premiere Bulle où Heloïse est traitée d'Abbesse du Paraclet; les autres l'avoient nommée Abbesse du Monastere de la Sainte Trinité.

Enfin Heloïse étoit devenuë si puissante & si riche en fonds de terre, qu'elle se trouvoit en état de faire part aux autres de son abondance. C'est ce qui l'engagea à ne pas refuser à la Comtesse de Champagne (a) le domaine de Pomerey

Fondation
del'Abbaie
de la Po-
merey,

d'argent ne valoit qu'un sol. Voyez le *Dict. de Furt.* & la *Gloss. de Ducange* sur le mot *obole*.

(a) Cette Comtesse s'appelloit Matilde, & avoit épousé Thibaut II. du nom, Comte de Champagne.

qu'elle lui demandoit pour fonder un Monastere de son Ordre. Mais la prudente Abbessé fit ses conditions si bonnes , que son don même lui devenoit avantageux & à toute sa Communauté. Car le contrat dont l'Archevêque de Sens (a) étoit le médiateur & le garant , portoit expressément que la Comtesse donneroit tous les ans trois muids de bled au Paraclet , à prendre sur son moulin de Crevecœur dont elle se rendoit responsable ; que la première Supérieure de la Pomerey seroit prise de la Communauté du Paraclet ; que dans la suite les Religieuses de la Pomerey en pourroient élire une de leur Corps ; mais que s'il ne s'en trouvoit point parmi elles , capables d'exercer cette charge , elles seroient tenuës d'en prendre encore du Paraclet ; enfin que l'Abbessé du Paraclet iroit tous les ans faire la visite reguliere à la Pomerey , avec droit d'instruire , de corriger , & d'ordonner tout ce qu'elle jugeroit à propos pour le

(a) Cet Archevêque est appelé Hugues dans le contrat. La Pomerey étoit de son Diocèse.

er
is
-
-
:
bien de cette Maison. Mais ce qu'il y a de singulier dans ce contrat, expédié au nom de l'Archevêque, témoin & médiateur ; c'est qu'il est porté, que pour rendre cet accord stable, les parties contractantes, & celles, qui à l'avenir leur succéderont dans leurs droits, ne souffriront jamais que ni le Pape ni aucun Prince Seculier ou Ecclesiastique (a) y fasse le moindre changement, comme si dès-lors on eût prévu le concordat de Leon X. & de François I.

Tel étoit l'état de l'Abbaye du Paraclet, lorsque la Lettre dont nous venons de parler, tomba entre les mains d'Héloïse. Elle la lut avec tout l'avidité, que son attachement à la personne d'Abeillard pouvoit lui inspirer. Mais sa curiosité lui coûta cher. Elle sentit son ancienne passion se réveiller par les plus secrètes circonstances de son amour qui y étoient décrites. Son cœur

VI.
Analyse de
la première
lettre d'Hé-
loïse à A-
beillard.

(a) Ce contrat est contre les regles, mais dans le tems qu'il s'est fait, les regles n'étoient pas exactement observées, comme elles le sont présentement.

perdit beaucoup de sa tranquillité ; son oraison en fut moins pure , son esprit plus distrait dans le chant des Pseaumes: enfin elle éprouva toutes les agitations qui accompagnent une passion mal éteinte , ou qu'on ne combat que foiblement. Elle pouvoit alors dire à Dieu avec autant de vérité que le Prophete Royal : *Seigneur, mon cœur est rempli de trouble, toute ma force m'a abandonné, & la lumiere de mes yeux n'est plus avec moi.*

Psal. 37.

Elle ne trouva de soulagement à ses maux , qu'en les expliquant à la personne qui les caufoit : & ce fut le sujet de la premiere Lettre qu'elle lui écrivit : Lettre toute pleine d'esprit, d'érudition, d'éloquence. La piété, la générosité, la force de l'amour conjugal y paroissent tour à tour, & tout y est exprimé avec tant de grace & de délicatesse, qu'on ne sçait ce qu'on doit plus admirer, ou des généreux mouvemens de son cœur, ou de la beauté de son esprit. Elle commence ainsi :

C'est à son maître , c'est à son pere ,

C'est à son frere , c'est à son époux ,

Qu'une servante , une fille ,

Une sœur , une épouse :

t pour renfermer en un mot tout
e que ces noms ont de soumis , de
spectueux & de tendre.

C'est à son Abeillard, qu'Héloïse écrit.

Après ce début ingénieux , elle
lui avouë que la lecture de sa Lettre,
avoit beaucoup affligée , en lui re-
mettant devant les yeux tous les
malheurs qui lui étoient arrivez , &
péril où il étoit encore actuelle-
ment. Elle le conjure de lui donner
souvent de ses nouvelles , afin
qu'elle puisse participer à sa dou-
leur ou à sa joie. Elle lui représente
qu'après l'avoir perdu , il ne peut
sans injustice la priver de la conso-
lation que ses Lettres lui donne-
ient, s'il vouloit prendre la peine
de lui écrire ; qu'il lui est honteux
de faire pour un ami , ce qu'il ne
fait pas pour une épouse qui l'a ai-
mé , & qui l'aime encore au-delà de
tout ce qu'on peut penser , puis-

qu'elle n'a jamais aimé en lui que lui-même , & sa propre gloire sans aucun retour sur elle , jusqu'à préférer le nom & la qualité de maîtresse à celui d'épouse (a) , quoique plus saint & plus auguste , parce que celui-là nuisoit moins alors à sa réputation devant les hommes , & qu'elle lui faisoit dans cet état un plus grand sacrifice. Elle le fait souvenir de l'excès d'amour qu'elle a encore eu pour lui depuis leur mariage , puisqu'elle s'est faite Religieuse uniquement pour lui plaire ,

(a) La mauvaise foi de Baile paroît ici dans tout son jour , & il ne peut s'empêcher de découvrir le venin qu'il cache dans son cœur contre les Catholiques Romains , sur-tout contre les personnes Religieuses. Car sous prétexte qu'Héloïse étoit Abbessé lorsqu'elle écrivit cette Lettre ; il lui fait dire : *que toute Religieuse qu'elle est , elle aimeroit mieux être la P. . . . d'Abeillard , que la femme légitime de l'Empereur , comme si elle eût été actuellement dans ces sentimens , quoiqu'elle ne fasse que rapporter dans l'amertume de son ame , ceux où elle étoit avant sa conversion , & avant même son mariage. Il pousse la calomnie jusqu'à la comparer , toute Religieuse qu'elle étoit , à Stratonice. Voyez son Dict. Crit. sur Heloïse , p. 44.*

quoiqu'elle n'eût alors aucun attrait pour le Cloître. Elle lui reproche la défiance qu'il eut alors de sa fidélité ; défiance qui fut jusqu'à l'engager dans l'état Religieux , avant qu'il eût lui-même pris ce parti. De tous ces motifs elle en tire cette conséquence , qu'il seroit le plus ingrat de tous les hommes s'il refusoit de lui rendre quelques visites , ou de la consoler au moins par ses Lettres ; quand ce ne seroit que pour l'aider à servir Dieu avec moins de distraction. Elle lui demande agréablement s'il n'a point de honte de lui avoir écrit autrefois tant de billets doux pour l'engager dans une passion criminelle , & de lui refuser des Lettres à présent pour la porter à Dieu, & enflammer son cœur d'un amour aussi pur & aussi saint , que l'exige l'état qu'ils ont embrassé l'un & l'autre. Est-ce , dit-elle , que ce qui vous attachoit autrefois à moi , étoit plutôt l'ardeur de la cupidité , que la force d'un noble amour ? J'ai sujet de le croire , ajoute-t-elle , puisque du moment que cette passion grossière n'a plus été en état de se satisfaire , je n'ai eû en vous au-

cune marque d'amour ; & vous m'avez tellement négligée , ou même oubliée , que je ne suis ni soulagée par vos visites , ni consolée par vos Lettres. Si je n'en mérite aucune , vous ne pouvez pas dire la même chose de mes Religieuses qui sont vos filles , & qui sont redevables à vous seul du Monastere qu'elles possèdent. Ayant tant fait pour des étrangers , pour des ingrats , pour des barbares , ne ferez-vous rien pour l'édification , pour la consolation de vos filles ? elles qui vous regardent comme leur pere , & qui vous chérissent presque autant que moi. Tel est à peu près le contenu de cette premiere Lettre d'Heloïse.

Réponse
d'Abeil-
lard.

Je ne sçai quelle impression elle fit sur l'esprit d'Abeillard ; mais il est certain qu'on ne peut voir une réponse plus grave , plus humble & plus chrétienne. Il passe sous silence tout ce qu'Heloïse lui avoit mandé de son attachement pour sa personne. Il ne lui dit rien sur toutes les marques qu'il avoit autrefois reçues de son amour , & dont elle tâchoit de lui rappeler le souvenir. Il semble qu'Abeillard ait oublié , & qu'il

veut qu'Héloïse oublie aussi qu'il a été son amant & son époux, & qu'il l'est encore, pour ne penser qu'à l'auguste qualité d'épouse de Jesus-Christ dont elle est revêtue. Il se contente de lui dire, que ce n'est point par négligence qu'il a différé de lui écrire; mais parce qu'il avoit une si haute idée de sa piété & de son érudition, qu'il n'avoit pas cru que ses avis lui fussent nécessaires; que cependant si elle croyoit en avoir besoin, elle pouvoit lui mander les sujets sur lesquels elle vouloit qu'il lui donnât quelque instruction, & qu'il tâcheroit de la satisfaire. Il la remercie de la part qu'elle veut bien prendre à ses afflictions; il se recommande à ses prières, & à celles de sa Communauté, fait voir par une sçavante énumération des plus beaux endroits de l'Ecriture, combien les prières des Vierges & des saintes Femmes sont agréables à Dieu, & lui marque en particulier une formule de prière (a) fort édi-

(a) Cette priere est un Répons que voici:
Ne derelinquas me, Domine, Pater & Domi-
nator vite mee, ut non corruam in conspectu ad-
*versariorum meorum *, ne gaudeat de me inimicus*

fiante, qu'il souhaite être dite pour lui tous les jours par sa Communauté après les Heures Canoniales. Enfin il lui déclare qu'il veut qu'après sa mort son corps soit porté dans leur Monastère pour y être inhumé, afin que la vûë de ce triste spectacle où aboutissent tous les grands desseins des hommes, les excite à prier Dieu pour le repos de son ame.

VII.
Seconde
lettre d'Heloïse à A-
beillard.

Heloïse ne s'attendoit pas à une telle réponse. Elle lui récrit, & lui reproche d'avoir augmenté sa douleur, plutôt que de lui avoir donné quelque consolation, en lui parlant de sa mort comme prochaine. Cette pensée l'accable, & elle avouë qu'elle ne peut la soutenir : ce qu'elle lui témoigne d'une manière si patétique & si touchante, qu'on a peine à retenir ses larmes en lisant cette Lettre. Elle s'accuse ensuite d'être

meus. V. Apprehende arma & scutum, & exurge in adjutorium mihi. Ne gaudeat, &c. Salvum fac servum tuum, &c. Mitte ei, Domine, auxilium de sancto, &c. Oremus, Deus, qui per servum tuum, ancillas tuas in nomine tuo dignatus es hic aggregare, te quasumus ut eum ab omni adversitate protegas, & ancillis tuis incolumem reddas. Per Dominum, &c.

a cause de tous ses malheurs ; elle voudroit pouvoir s'en venger sur elle-même : & se trouvant dans l'impuissance de le faire , elle appelle à son secours toutes les disgraces de la vie , afin qu'elles viennent fondre sur elle , & qu'elles épargnent l'innocent , en épargnant la personne d'Abeillard. Puis revenant tout d'un coup à des sentimens plus chrétiens & plus modérez , elle s'écrie : Mais n'ai-je pas la voie de la Pénitence pour satisfaire à votre justice , ô mon Dieu ! Pourquoi donc n'ai-je pas le courage de l'embrasser ? Pourquoi ne m'y livrer pas entièrement ? Mais hélas ! dit-elle , loin d'être dans cet heureux état , je suis encore si foible , que le souvenir des plaisirs passez n'est pas même effacé de ma mémoire. Ils se présentent continuellement à mon esprit , & me font mourir toute vivante. Ces funestes idées ne me donnent point de repos ni jour ni nuit , elles me persécutent jusques dans mon sommeil. Malheureuse que je suis , poursuit-elle , qui me délivrera de ce corps de mort ? Oserois-je ajoûter avec votre Apô-

tre, ô mon Dieu, que ce sera votre grace toute-puissante ? Delà elle prend occasion de s'humilier ; & de rejeter toutes les loüanges qu'Abeillard lui avoit données dans sa précédente Lettre. Elle s'accuse d'être une hypocrite, puisqu'elle n'est rien moins aux yeux de Dieu, que ce qu'elle paroît aux yeux des hommes. Ceux-ci, dit-elle, me regardent comme une Sainte, & publient par-tout que je suis un Ange : mais ils ne font pas réflexion que la chasteté est plus une vertu de l'esprit que du corps. Ainsi j'ai beau être continente à l'extérieur, si mon cœur n'est chaste, je ne mérite que le nom de prostituée. Elle finit en demandant à Abeillard le secours de ses prières.

Censure
que quel-
ques Criti-
ques ont
faite de
cette Let-
tre.

Quelques Auteurs (a) ont blâmé cette Lettre, & l'ont trouvée trop hardie pour une femme Religieuse, & pour une Abbessé. Ils veulent qu'Héloïse ait manqué de prudence en découvrant ses foiblesses, & faisant connoître des passions dont on

(a) Ces Auteurs sont quelques Théologiens de Paris, qui ont censuré les œuvres d'Abeillard. On voit cette censure à la tête de ses œuvres imprimées.

ne devoit jamais parler, ainsi que S. Paul, disent-ils, le recommande à tous les Chrétiens. Mais ils ne font pas réflexion que c'est une femme qui parle à son mari, une fille à son pere spirituel, une pénitente à son Directeur; qu'elle ne parle de ces choses que pour s'humilier, & lui demander des secours auprès de Dieu, d'autant plus puissans, qu'elle croyoit en avoir plus de besoin; qu'elle en parle à un homme qui n'étoit plus susceptible de ces foiblesses; qu'elle en parle enfin, comme elle en parleroit à un Confesseur, ne pouvant pas prévoir qu'un jour sa Lettre passeroit à la postérité. Mais si l'ayant prévu, elle n'a pas laissé de mettre ces choses par écrit, il faut dire que sa vertu étoit bien grande, & que son humilité alloit au-delà des bornes ordinaires; puisqu'à peine voyons-nous que les plus grands Saints aient ainsi découvert leurs foiblesses à tout l'Univers. Au reste on voit encore tous les jours des personnes de piété, sur-tout quand elles sont éloignées ou enfermées, rendre compte par écrit à leur Directeur

de ce qui se passe de plus secret dans leur ame, sans qu'on y trouve à redire; & je ne vois pas pourquoi on veut faire un crime à Heloise, de ce qui passeroit pour vertu dans une autre.

Réponse
d'Abeil-
lard à la se-
conde Let-
tre d'He-
loise.

La réponse d'Abeillard à cette seconde Lettre d'Heloise, est du même caractère que la précédente, c'est-à-dire, qu'il s'y soutient toujours avec cet air de sagesse & de gravité, qu'il avoit gardé avec Heloise depuis sa conversion. Il l'instruit, il l'exhorte, il la console, il n'oublie rien de ce qui pouvoit contribuer à la remettre dans la tranquillité d'esprit, qui fait tout le bonheur d'une véritable Religieuse. Heloise s'étoit plainte de ce qu'il l'avoit nommée la premiere dans l'inscription de sa Lettre contre la coutume & la raison, qui veulent que lorsqu'on écrit à un inférieur, son nom ne soit qu'après celui de la personne qui écrit: & Abeillard lui fait remarquer qu'étant devenue l'Epouse de Jesus-Christ son maître, elle étoit, suivant l'expression de S. Jerôme, sa Dame & sa Maîtresse, & qu'ainsi il avoit eu raison de la

nommer la premiere. Mais après ce petit compliment qui est tout spirituel, il en prend occasion de lui donner d'admirables instructions, sur les vertus que doit avoir une Epouse de Jesus Christ; il les tire la plûpart du Cantique des Cantiques dont il fait des applications très-justes, & qui conviennent parfaitement au sujet qu'il traite. Il lui reproche à son tour son peu de foi, de s'abandonner ainsi à une douleur excessive pour lui avoir parlé de sa mort, & du danger où il étoit exposé par la malice des hommes, de perdre la vie, quoiqu'il ne l'ait fait que parce qu'elle l'en avoit prié: mais il lui fait remarquer que si elle l'aimoit autant qu'elle dit, elle devroit au contraire se réjouir de voir qu'il est sur le point de quitter une vie aussi miserable, que celle qu'on mène sur la terre; & qu'enfin Dieu qui a pitié de lui, veut le retirer de cette vallée de larmes pour le placer dans le sein de sa miséricorde. Il approuve fort le mépris qu'elle fait des louanges; pourvû, dit-il, qu'il soit sincere, & que vous ne feigniez pas de les mépriser par un secret

orgueil , qui trouve souvent son compte à paroître humble aux yeux des hommes. Enfin après l'avoir priée de ne le plus plaindre d'un malheur qu'il a bien mérité par ses péchez, il la conjure non-seulement de n'en plus parler, mais de n'y penser que pour remercier Dieu de la grace qu'il leur a faite à l'un & à l'autre de les retirer par cette voie, du désordre où ils avoient été, pour mener une vie réglée, & le mettre lui-même en état d'exercer les fonctions du Sacerdoce dont il l'a honoré, avec plus de pureté, n'étant plus sujet aux miseres qui sont comme inséparables de la corruption de notre nature. Il finit, en lui envoyant une priere très-devote qu'il avoit composée pour elle & pour lui, & lui conseille (a) de la réciter

(a) M. Dupin n'y pensoit pas, lorsqu'il a dit dans son 12. siècle, p. 373. que cette Oraison devoit être récitée par les Religieuses du Paraclet. Il n'y a qu'à lire pour être convaincu du contraire. Elle commence ainsi : *O Dieu, qui nous avez unis autrefois par les liens sacrez du mariage, &c.* N'auroit-il pas été bien édifiant de voir toutes ces filles faire une telle priere, & déclarer publiquement que chacune d'elle étoit la femme d'Abeillard ?

tous les jours avec toute l'attention qui lui sera possible.

Sur ces entrefaites S. Bernard vint rendre visite à Heloïse, soit qu'il ne fit que passer pour aller ailleurs, soit que la réputation de cette illustre Abbessé l'eût attiré au Paraclet. VIII.
S. Bernard rend visite à l'Abbessé du Paraclet.

Il arriva comme on sonnoit Vêpres; & se faisant un scrupule de l'empêcher par sa visite d'y assister, il alla droit à l'Eglise. Mais il fut extrêmement choqué, lorsque la Supérieure étant venue à prononcer tout haut le *Pater noster* sur la fin de l'Office, comme il se pratique dans l'Ordre de saint Benoît, elle dit: *Donnez-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel*, au lieu de dire notre pain quotidien, comme il se dit communément dans l'Eglise. Cette expression lui parut une nouveauté dangereuse dont Abeillard étoit l'auteur, & il en témoigna sa peine à l'Abbessé quand il fut au parloir. Il trouve à redire au terme de Supersubstantiel dont on se servoit au Paraclet.

Sa surprise fut encore plus grande, lorsqu'il vit une femme lui prouver par le Grec, par l'Hébreu, par l'Ecriture & par les Peres, qu'il falloit dire notre pain *supersubstantiel*, & non pas notre pain *quotidien*.

& cela avec une grace, une modestie, & un tour de spiritualité qui charmoit le Saint. Mais ne se picquant point de tant de Littérature, il se contenta d'admirer la profonde érudition d'Héloïse, en insistant toujours qu'il falloit se conformer à l'usage ordinaire de l'Eglise. S. Jérôme embarrassé quelquefois, comme il l'avouë lui-même, par les difficultez que la Vierge Eustoquie lui proposoit sur quelques passages de l'Ecriture Sainte, nous est une image assez naturelle de l'état où se trouvoit alors S. Bernard avec Heloïse.

Après quelques entretiens sur d'autres matieres, où l'Abbesse ne fit pas moins paroître de capacité & de religion, l'Abbé de Clairvaux fut satisfait des sentimens de sa piété. Ceux de ses filles ne le contenterent pas moins, que les honneurs qui lui furent rendus. Heloïse de son côté édifiée de l'exhortation qu'il fit à sa Communauté, & de la ferveur qu'il leur avoit inspirée par l'onction de sa parole; ils se séparèrent contents l'un de l'autre. Mais elle ne manqua pas à la première occasion d'informer Abeillard de

e qui s'étoit passé dans cette entre-
 tiè. Elle se crut obligée de l'avertir
 que l'Abbé de Clairvaux le traitoit
 le Novateur, à cause du mot *super-*
substantiel, dans l'Oraison Domini-
 cale qu'on récitoit à l'Eglise.

Delà est partie cette sçavante
 lettre qu'Abeillard écrivit à ce
 Abbé pour justifier sa conduite,
 & lui montrer qu'il ne devoit point
 être traité de Novateur, pour un
 terme qui n'étoit point de lui, mais
 de l'Evangile. Il va à la source, &
 remarque que le terme *super**substan-*
iel étant dans le texte de S. Mathieu
 qui a donné l'Oraison Dominicale
 toute entière, & dont on a suivi les
 termes à l'exception de celui-ci; il
 paroît plus raisonnable de ne rien
 changer au texte, & de se servir du
 terme que S. Mathieu a employé,
 que d'insérer dans son texte un mot
 de l'Evangile de S. Luc, qui ne nous
 a donné qu'une partie de cette di-
 vine priere, telle qu'il l'avoit apprise
 de S. Paul, qui n'étoit pas présent
 lorsque Notre-Seigneur l'enseigna
 à ses Apôtres; au lieu que S. Ma-
 thieu y étant, l'a entenduë de la
 bouche de Jesus-Christ même.

IX.

Abeillard

lui écrit

pour justi-

fier cette

pratique.

A ces raisons Abeillard ajoûte que l'Eglise Grecque, qui devoit être plus attachée à l'Evangile de Saint Luc qu'à celui de S. Mathieu, puisque le premier qui a écrit en Grec, & l'autre en Hébreu, qui est une Langue étrangere pour les Grecs, a néanmoins suivi en ceci le texte de S. Mathieu; ce qu'il prouve par l'autorité de la plûpart des Peres Grecs. D'où il conclud qu'on ne doit point accuser de nouveauté ceux, qui en récitant l'Oraison Dominicale, disent : *Donnez-nous notre pain supersubstantiel*. Qu'il ne prétend pas néanmoins blâmer l'usage contraire; mais qu'il ne croit pas qu'on doive préférer cette coûtume à la vérité. Qu'ainsi il laisse la liberté à ceux qui le voudront, de changer les parolés de Jesus-Christ; mais que pour lui il fera toûjours son possible pour conserver les propres termes de Notre-Seigneur.

Jusqu'ici il n'y avoit rien dont S. Bernard pût s'offenser. Tout y est civil & respectueux : mais sur la fin il pousse vivement le S. Abbé, & l'expose, pour ainsi dire, à la raillerie du monde, par le détail qu'il

fait des coutumes de sa Maison de Clairvaux, contraires aux pratiques de l'Eglise, même dans l'Office Divin. Qui pourroit, par exemple, s'empêcher de rire, lui dit-il, lorsqu'en entrant dans votre Eglise un jour de Pâques, de Noël, ou de Pentecôte, on vous entend chanter à Matines, *Aeterne rerum Conditor*, quoique toutes les autres Eglises aient des Hymnes particulières pour ces grandes Fêtes? en y entendant raisonner *Alleluia* pendant toute la Septuagésime contre la pratique universelle de l'Eglise; en vous voyant dire à Ténèbres un Invitatoire, une Hymne, & le *Gloria Patri* à chaque Pseaume, qui sont des chants d'allégresse que l'Eglise a bannis de ses Offices dans ces jours de douleur qu'elle a destinez à pleurer la mort de son Epoux? En ne voyant jamais faire mémoire de la sainte Vierge, ni des Saints après Laudes, ni après Vêpres, comme si vous n'aviez pas besoin des prières des Saints? Ce sont de telles pratiques, lui dit-il, qu'on pourroit avec raison appeller des nouveautez, & non pas de dire

l'Oraison Dominicale, comme Jesus-Christ l'a dite, & comme il nous a appris qu'il la falloir dire. Si vous me répondez que vos pratiques sont conformes à la Regle de saint Benoît, quoique je n'en convienne pas, je vous dirai aussi que l'Oraison Dominicale, telle qu'on la récite au Paraclet, dans l'Eglise Grecque & dans d'autres Eglises, est conforme à l'Evangile, dont l'autorité sans doute est plus considérable, que celle de la Regle de saint Benoît.

On ne sçait ce que S. Bernard répondit à cette Lettre; la suite nous a fait voir que les reproches qu'Abeillard lui faisoit, n'étoient point mal fondez, puisque l'Ordre de Cîteaux a abandonné toutes ces pratiques pour se conformer aux autres Eglises. Mais comme cela n'arriva que plusieurs siècles après la mort de S. Bernard, ce ne fut aussi que long-tems après celle d'Abeillard, que le Paraclet se conforma au commun des Fidèles dans la récitation de l'Oraison Dominicale.

Cependant cette petite querelle ne laissa pas d'échauffer les esprits;

cette étincelle de feu ayant resté quelque tems sous la cendre, produisit un grand embrasement qui fut enfin très-funeste à Abeillard, comme nous le dirons, après que nous aurons vû la suite de ses Lettres à Heloise.

Cette digne Abbessé obéit ponctuellement à l'ordre qui lui avoit été donné de ne plus parler de leurs infortunes. Elle avouë néanmoins dans cette troisième Lettre qu'elle a bien de la peine à s'en empêcher; mais qu'étant moins difficile d'arrêter sa main que sa pensée, elle espère que la vertu d'obéissance lui donnera assez de force pour le satisfaire sur cet article. Elle entre donc aussitôt dans une matiere fort différente, puisqu'elle le prie en son nom, & au nom de ses filles, 1°. De les instruire de l'origine des Religieuses, & de l'autorité de leur profession. 2°. De leur composer une regle propre & particuliere à des filles; n'y ayant pas d'apparence, dit-elle, que S. Benoît ait jamais pensé à faire observer sa Regle aux personnes de notre sexe, puisqu'il a inseré tant de choses qui ne

X.
Troisième
lettre d'He-
loïse à
Abeillard.

peuvent nous convenir. Elle en apporte plusieurs exemples qu'elle touche avec beaucoup de délicatesse. Sur les habits, elle fait voir qu'un froc, des calçons, un scapulaire pour le travail, & des chemises de serge ne sont point propres pour des filles. Sur l'Office Divin, qu'il n'appartient pas à une Abbessse de chanter l'Evangile, & d'entonner le *Te Deum*. Sur l'hospitalité, qu'il n'est pas possible qu'une Abbessse mange avec les hôtes; que le commerce des deux sexes est trop dangereux, sur-tout à table, où la chaleur du vin est capable de faire perdre les meilleures résolutions aux personnes les plus sages : & si on me dit, ajoute-t-elle, que nous ne devons recevoir dans nos maisons que les personnes de notre sexe : je réponds que les hommes qui ont fait tant de bien à nos Monastères, s'en trouveront offensés ; & de plus, que les femmes du monde sont encore plus dangereuses, & plus propres à introduire chez des Religieuses l'esprit du siècle. Sur le travail, elle représente que des filles enfermées & délicates ne

euvent pas aller faire la moisson ,
 inner les fôins , couper les bois , &
 autres choses de cette nature que la
 egle prescrit. Enfin elle touche
 presque tous les articles de cette
 egle , & montre avec beaucoup
 d'adresse qu'elle n'a jamais été faite
 pour des filles. Elle presse donc for-
 mement Abeillard de leur dresser une
 egle pleine de discrétion , & qui
 accommode à leur foiblesse , étant
 en juste , puisqu'il est après Dieu
 Fondateur de leur Monastere ,
 d'il soit aussi l'Instituteur de leur
 egle ; de crainte qu'après lui il ne
 leur vienne un Supérieur qui n'ait
 sa capacité , ni même sa bonté
 pour leur maison.

Si Heloise en fut demeurée-là , Réflexions
 n'y auroit rien dans cette Lettre sur cette
 ni ne méritât des louanges , sur Lettre.
 ut si on considère la pureté & l'é-
 vation d'un style qu'elle relève
 r un grand nombre de passages
 l'Ecriture , des Saints Peres , &
 s plus beaux endroits des Poëtes.
 Mais elle pousse un peu trop loin
 l'adoucissement de la Regle qu'elle
 commande ; car elle prétend qu'on
 doit retrancher l'abstinence & le

jeûne, & que c'est assez pour des filles de suivre les traces des Evêques & des Prêtres qui sont les Maîtres & les Supérieurs de tous les Chrétiens. Sur ce pied, les Moines ne voudroient plus jeûner, ni s'abstenir de l'usage de la viande, qu'autant que les Evêques & les Prêtres s'en abstiennent, puisqu'ils sont, comme des Religieuses, leurs Maîtres & leurs Supérieurs.

Elle devoit donc considérer que l'état Monastique étant un état de plus grande perfection, que n'est celui du commun des Chrétiens, il ne faut pas régler les exercices de ceux qui l'ont embrassé, sur le modèle des personnes du siècle; que de tout tems la Profession Religieuse a été regardée comme un dévouement à la Pénitence; & ceux qui s'y engagent, comme des pénitens publics, destinez à expier leurs propres péchez, & ceux des peuples (a); qu'elle est dans la pensée des Saints un retracement parfait de la Pénitence de Jesus-Christ, & par

(a) *Religiosa tristitia aut propria luget peccata, aut aliena. S. Greg. Moral.*

onsequent qu'elle en doit être une imitation fidelle. Or, quoique ce divin Sauveur ait été obligé de permettre à ses Apôtres de manger tout ce qu'on leur présenteroit, & qu'il leur en ait donné lui-même exemple, parce que l'obligation où ils étoient de porter l'Evangile par tout le monde, ne leur permettoit pas d'en user autrement : cependant nous ne pouvons ignorer que l'austerité de la vie de Jesus-Christ a été grande ; que ses jeûnes soient longs, ses veilles presque continuelles ; qu'il a souvent manqué, comme il dit lui-même, des choses que la nature ne refuse pas aux oiseaux du Ciel, ni aux animaux de la terre : & pour ne parler que de la nourriture, nous voyons bien qu'avec ses Disciples il mangeoit du poisson ; mais nous ne voyons point qu'il ait jamais mangé de viande, excepté l'Agneau Pascal, qui étoit un devoir de Religion.

Enfin quand il seroit vrai que Jesus-Christ mangeoit ordinairement de la viande, les Religieux doivent se souvenir que c'est à eux.

particulièrement qu'il appartient de suppléer à ce qui manque aux souffrances du Sauveur. C'est dans cet esprit que tous les Instituteurs des Ordres Monastiques avant le siècle d'Abeillard, ont ordonné l'abstinence de viande : & si nous en voyons à présent qui ne l'observent pas, c'est que souvent ils ont dégénéré de leur première Institution.

Mais pour détruire l'Indulgence que demandoit Heloise pour ses filles, il n'y a qu'à lire l'Histoire Ecclésiastique, & l'on trouvera que dans tous ces fameux Monasteres de l'Orient, où l'on voyoit deux ou trois cens Religieuses, & des filles de la première qualité; l'usage de la viande & du vin en étoit banni, & elles se contentoient de fruits, de racines & de légumes. La vie de sainte Euphrasie, telle que la rapporte M. Baillet, le plus exact de tous nos Ecrivains, en est une preuve authentique. Aussi est-il vrai qu'Heloise changea de sentiment, lorsque Dieu eut tout-à-fait changé son cœur.

Baillet au
13 Mars.

XI.
Réponse
d'Abeil-

Cette Lettre ne laissa pas de faire un sensible plaisir à Abeillard. He-

oise ne parlant plus de leurs malheurs passés, il crut que le souvenir en effaceroit peu à peu de son esprit; car ne l'aimant plus qu'en Dieu, il souhaitoit que pour le servir, elle entrât dans la tranquillité & la joie, que l'Apôtre demande de tous les Chrétiens, comme le prophète l'avoit déjà demandé des vrais Israélites. La peinture qu'elle lui avoit faite dans ses précédentes lettres, de ses dispositions, étant un obstacle à la paix de l'ame avec Dieu, il fut charmé de la voir occupée à faire dresser des Constitutions, & à prescrire à un grand corps, des Loix stables & permanentes pour le reglement d'un vaste Monastere, ce qui n'étoit pas l'ouvrage d'un jour.

On peut croire encore qu'il n'étoit pas fâché qu'Héloïse lui ouvrît un si beau champ pour faire connoître ses talens, sa sagesse & son erudition : aussi peut-on dire que de tous les ouvrages d'Abeillard, c'est ici le plus beau, le plus sçavant, celui où il se trouve plus d'ordonnance. Il y fait paroître une connoissance parfaite de l'état Monastique;

lard à cette
troisième
lettre d'Hé-
loïse.

psal. 99.

une érudition qui s'étend sur l'Histoire sacrée & profane , sur les sens les plus cachez de l'Ecriture , sur les Ouvrages des Saints Peres , & généralement sur tout ce qui forme un habile Docteur & un sage Supérieur.

Analyse de
cette ré-
ponse.

L'Ouvrage est divisé en deux parties, qui font deux Lettres adressées à Heloise. Dans la première, il décide avec beaucoup de netteté & de solidité cette fameuse question sur l'origine de l'état Monastique, & fait voir que les filles, aussi-bien que les hommes, l'ont tirée de la maniere de vivre de Jesus-Christ avec ses Apôtres (a). Quoique dans l'ancienne Loi il y en ait eû des exemples pour les hommes dans la vie d'Elie & d'Elisée, des enfans des Prophetes, & des Recabites ; & pour les femmes, dans ce grand nombre de Vierges & de Veuves qui vivoient dans le Temple, consacrées au Seigneur, occupées jour & nuit de son culte, attachées à la priere, aux jeûnes,

(a) M. l'Abbé de la Trappe a embrassé ce sentiment dans son Livre, qui porte pour titre : *De la sainteté & des devoirs de l'état Monastique*, tom. 1. chap. 1.

à tous les exercices de la piété qui forment une vie sainte. Mais la loi, comme dit l'Apôtre, ne pouvant donner la perfection, parce que ce privilege étoit réservé à l'Evangile, Jesus-Christ qui étoit la fin de l'un & l'autre Testament, & qui étoit venu en ce monde pour racheter les deux sexes, a formé ce genre de vie qui n'étoit encore qu'ébauché, & lui a donné sa dernière perfection, en rassemblant sous sa conduite un nombre considérable de disciples & de saintes femmes à qui il a prescrit les Règles d'une vie parfaite, & leur a appris tout autant par son exemple que par ses instructions, à devenir de véritables adorateurs de Dieu, à le servir en esprit & en vérité, & à marcher par les voies les plus capables de lui plaire.

C'est à eux, poursuit notre Théologien, à qui Jesus-Christ a dit : Si vous voulez être parfaits, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, & me suivez. C'est à eux à qui il a dit : Soyez parfaits comme mon Pere Céleste est parfait ; c'est à eux à qui il a dit : Celui

qui ne renonce pas à soi-même , à son pere , à sa mere , à ses proches , & à tous les sentimens de la chair & du sang , ne peut être mon disciple. Enfin l'on peut dire qu'ils ont été les dépositaires des veritez les plus augustes , & des maximes les plus saintes de la Religion Chrétienne : & c'est tout ce que l'état Monastique se propose d'embrasser.

Il fait voir ensuite que les saintes femmes qui ont accompagné Notre Seigneur , & la sainte Vierge qui vivoit en commun avec les Apôtres , ont mené la vie Religieuse , & ont pratiqué tous les conseils Evangéliques ; que dans la primitive Eglise les Vierges & les Veuves qui tenoient un rang si distingué , leur ont succédé , & qu'enfin elles se sont formées en Congrégations & en divers Instituts , qui sont des manieres différentes d'aller à une même fin , telles qu'on les voit aujourd'hui. Il s'étend après sur les louanges du sexe , & sur celles des Vierges dont il fait un sçavant éloge ; sur le crédit qu'elles ont toujours eu auprès de Dieu par leurs prières ; sur la distinction que Jesus-

Christ en a faite pendant son séjour sur la terre; sur les faveurs singulieres dont il les a comblées, jusqu'à leur accorder souvent le don de Prophetie, & finit par l'estime qu'on loit faire d'un état si saint, dont la profanation est capable d'attirer sur soi les plus terribles châtimens.

Dans la seconde partie, qui fait une autre Lettre, ou plutôt un autre Opuscule, il satisfait à la seconde demande d'Héloïse, & lui envoie une ample instruction pour lui servir de Regle, & à toutes les Religieuses du Paraclet. On y voit les Constitutions pour l'Abbesse, & pour les Officieres du Monastere; on en trouve sur l'ordre qu'on doit observer dans l'Office Divin, dans la nourriture, dans les habits, & dans la lecture de l'Ecriture Sainte, qu'il leur recommande plus que toutes choses. Il divise cet Ouvrage en trois parties, parce qu'il y traite principalement de trois vertus, qu'il regarde comme la base & le fondement de l'état Monastique, sçavoir, de la Chasteté, de la Pauvreté volontaire, & du Silence. Il modere l'austerité de la Regle de S. Benoît

en faveur du sexe le plus foible ,
 comme Heloïse l'avoit demandé ,
 & leur permet de manger de la
 viande trois fois la semaine , avec
 l'usage du vin , pourvû qu'elles n'en
 prennent qu'en petite quantité :
 mais on ne voit point qu'il les
 exempte de se lever la nuit , de
 coucher habillées sur la dure , & de
 jeûner sept mois de l'année , comme
 la Regle le prescrit. Il veut qu'on
 fasse une grande distinction des Re-
 ligieuses qui sont Vierges , d'avec
 celles qui ne le sont pas (a) ; & que
 les premieres portent sur le haut de
 la tête une petite croix blanche
 cousüe sur leur voile , afin qu'étant
 reconnues à cette marque, elles im-
 priment un plus grand respect pour
 leur personne , & arrêtent par une

(a) Par ces Religieuses non Vierges , il
 n'entend que les Veuves qui étoient alors
 en très-grand nombre dans les Monasteres.
 Cel es-là seules ne portoient point la croix
 blanche : & il n'y a aucune apparence que
 ce sage Legislatteur ait voulu , comme quel-
 ques-uns le prétendent , obliger des Filles
 à manifester publiquement leurs fautes les
 plus secretes. Cette Loi auroit éloigné de
 la maison plusieurs pénitentes , qui d'ailleurs
 peuvent être de très-bons sujets.

ainte fraïeur la licence des regards, & des pensées des jeunes gens qui pourroient les voir. Il défend sous de très-grièves peines aux autres Religieuses de prendre cette augmente livrée, si elles ne la méritent pas.

Il ordonne que tout le Monastere sera gouverné par sept Religieuses, qui représentent les sept premiers Diacres établis dans l'Eglise pour le soulagement des fonctions Apostoliques. Ces sept Religieuses sont, une Portiere, une Celliere, une Robiere, une Infirmiere, une Chantre, & une Sacristine : & dessus toutes une Diaconisse, à qui, dit-il, on donne depuis peu le nom d'Abbesse ; il veut que toutes les Religieuses lui rendent en toutes choses une prompte obéissance. Il consent qu'elles reçoivent aussi parmi elles des Soeurs Converses pour les plus gros ouvrages, mais à condition qu'elles ne porteront point l'habit monastique ; & qu'après avoir renoncé au monde pour toujours, elles se contentent d'un petit habit simple & modeste, tel qu'en ont les Beates (a).

(a) Ces Beates étoient des filles dévotes,

Il fouhaite que toutes ensemble fassent comme une armée terrible rangée en bataille , dont le bon ordre , le zele & la vigilance jette la terreur sur les ennemis de leur salut. La Diaconisse , dit-il , y tiendra la place de Général ; les Officières celle de Lieutenans ou de Capitaines ; les Cloîtrieres formeront comme la Cavallerie de cette armée spirituelle , & les Sœurs Converses composeront l'Infanterie , dont les fonctions sont plus fatigantes. Il descend ensuite dans les devoirs particuliers des unes & des autres , & s'outient toutes ces instructions par de beaux passages de l'Ecriture & des Peres , rapportez fort à propos. Tout y est judicieux , édifiant , & plein d'onction.

Après , il pourvoit à l'administration des Sacremens & autres fonctions Ecclesiastiques , dont il charge des Moines du même Institut. C'est pourquoi il ordonne qu'auprès du Monastere du Paraclet , il y en aura un d'hommes, composé

qui sans quitter le monde , avoient renoncé à ses vanitez , & fréquentoient les Hôpitaux pour rendre service aux malades.

d'un Abbé, de quelques Moines, & autant de Convers qu'ils en auront besoin. Il prétend que c'est ainsi que le Monastere de Sainte Scholaſtique étoit bâti, auprès de celui de S. Benoît qui en étoit Supérieur : mais il modere tellement cette ſupériorité, qu'il veut que l'Abbeſſe du Paraclet ſoit toujours la Maîtrefſe, en ſorte que l'Abbé n'exerce aucune juridiction ſur les Religieuſes que par ſon canal ; qu'il ſe rende ponctuellement auprès d'elle toutes les fois qu'elle le fera avertir : & afin de le tenir, lui & ſes Religieux dans une plus grande dépendance, il ordonne qu'il n'y aura chez eux ni or, ni argent, ni habits, ni proviſions, mais tout leur ſera fourni par l'Abbeſſe & par les Sœurs, qu'ils regarderont comme les épouſes de leur commun Seigneur, & par conſéquent comme leurs Dames, dont ils ne ſont que les ſerviteurs & les œconomes. Il leur défend d'entrer dans l'enceinte du Monastere des Sœurs, que lorsque l'Abbeſſe l'exigera pour des raiſons indiſpenſables, & prend toutes les précautions néceſſaires pour em-

pêcher les accidens qui pourroient arriver de la proximité des personnes de different sexe. Enfin il veut que cet Abbé & ses Moines soient à l'égard des Religieuses du Paraclet, ce que S. Joseph étoit à l'égard de la sainte Vierge, c'est-à-dire, les fidèles Gardiens de leur virginité. Heureux, s'il eût pû en même-tems donner à ses Moines la vertu de S. Joseph, & à ses Religieuses la pureté de Marie; toutes les autres précautions qu'il marque ici avec tant de soin, auroient été superflues.

XII.

Avantages
qu'Héloïse
tira de cet
Ouvrage.

Ainsi travailloit ce grand homme à établir solidement son Monastere du Paraclet par des reglémens les plus sages qui se voyent dans aucunes Constitutions Monastiques. Il avouë lui-même les avoir tirez, de ce que l'Evángile, les Saints Peres, les Conciles & les anciennes Regles, avoient dit de plus fort & de plus précis pour l'état Religieux dont il donne une haute idée.

Héloïse reçut ce présent avec toute la satisfaction qu'on peut s'imaginer. Elle ne pouvoit se lasser d'en faire la lecture; partout elle

admiroit la profonde érudition de ce sçavant Abbé ; cette netteté d'esprit , ce juste discernement dans le choix des matieres ; ce bel ordre , & cet arrangement judicieux dans les points de discipline ; cette précaution si sage qu'il avoit prise de ne rien avancer de lui-même , mais de puiser toutes ces Loix dans les sources les plus pures de la Religion ; aussi ne perdit-elle pas un moment à regler sa maison sur ce plan , & à y faire observer toutes ces Constitutions dont elle donnoit elle-même l'exemple , exécutant avec une fidélité surprenante tout ce qui la regardoit , soit en qualité de Religieuse , soit en qualité de Supérieure.

Mais cet Ouvrage fut encore pour elle d'une utilité admirable. Le Seigneur lui avoit ménagé cette grace lorsqu'elle y pensoit le moins : ce fond de piété qui paroissoit jusques dans les moindres de ces reglemens , lui donna une plus haute idée d'Abeillard , que celle qu'elle avoit eüe jusqu'alors ; elle connut que ce n'étoit plus le même qu'elle avoit vû dans le monde , & qu'il y

avoit une grande différence entre l'Abbé de Saint Gildas & l'époux d'Héloïse. Ce changement de la droite du très-Haut la toucha, & fit impression sur son cœur encore trop tendre ; elle commença dès-lors à ne plus aimer qu'en Dieu celui qu'elle voyoit être tout à lui ; & quoiqu'elle fût encore jeune , n'ayant pas alors trente-six ans , on ne vit plus en elle aucun sentiment, qui parût sortir de cette ancienne passion qu'elle avoit conservée si long-tems sous un habit religieux. Elle apprit à aimer la vertu pour la vertu même ; sa beauté & ses attraits lui tinrent lieu de tout ce qui l'avoit charmée dans son époux ; il ne lui échappa plus rien , ni dans ses Lettres , ni dans ses entretiens , qui ne fût mesuré ; ces fantômes impurs qui troubloient son imagination , s'évanoüirent ; son esprit devint tranquille : en un mot , Héloïse ne pensa plus qu'à devenir sainte , voyant que son époux l'étoit effectivement.

XIII.
Occasion
des problê-
mes d'He-
loïse.

Dans le grand nombre de sujets que la Providence lui avoit envoïez pour soutenir son établissement , il

y avoit beaucoup de filles d'esprit , qui joignoient à la vertu une connoissance des Lettres peu commune aux personnes de leur sexe , & faisoient voir de grandes dispositions à devenir sçavantes, pour peu qu'on se donnât la peine de cultiver cet heureux fond. Abeillard qui connoissoit leur portée , & qui d'ailleurs en étoit instruit par les avis de l'Abbesse , crut qu'on ne devoit point négliger ces avantages de la nature , & que rien n'étoit plus capable de retirer des filles de ce fond de foiblesse , qui est comme inséparable d'elles-mêmes, que d'élever leur esprit , & de leur inspirer le désir de devenir habiles dans les saintes Ecritures.

Cette pensée lui fit écrire à la Communauté du Paraclet , l'excellente Lettre que nous avons encore , où après l'avoir congratulée d'avoir à sa tête une si sçavante Supérieure qui faisoit l'honneur de son sexe , & la confusion de quelques-uns de ceux qui de son tems prenoient la qualité de Docteurs ; l'exhorte puissamment ces saintes Filles à étudier , pour se rendre ca-

pables de bien entendre l'Ecriture Sainte & les Ouvrages des Peres. Il leur met devant les yeux l'exemple des Paules, des Eustoquies, des Marcelles, des Afelles, & de tant d'autres Dames Romaines qui s'étoient renduës recommandables par leur érudition. Mais de crainte qu'elles ne lui répliquassent, qu'elles n'avoient point de S. Jérôme pour former de si habiles écolieres :

*Abeil. Epist.
ad Monial.
Paracel.*

Vous pouvez, leur dit-il, sans sortir de votre Monastere, trouver tous les secours dont vous avez besoin dans cette étude. Profitez du trésor qui est entre vos mains : votre Abbessé peut, si elle en veut prendre la peine, vous apprendre le Latin, le Grec & l'Hebreu, Langues si nécessaires pour bien entendre l'Ecriture, dit-il, & dont l'étude cependant est aujourd'hui si négligée. Il les conjure de s'y appliquer, & de faire revivre cette science que les hommes ont laissé perdre. Loin de croire qu'elles en sont moins capables qu'eux, il les assure qu'elles y feront d'autant plus de progrès, que leur vie est plus tranquille & plus sédentaire. Enfin il leur repré-

ente que n'étant pas propres aux travaux manuels, & la fragilité de leur sexe les rendant d'ailleurs plus susceptibles de tentations que les hommes, elles doivent pour éviter l'y succomber, s'appliquer aux ouvrages d'esprit : ce qu'il prouve par l'excellens passages de S. Jérôme, & n'oublie presque rien de ce que le saint Docteur a écrit sur cette matière. Il leur conseille enfin, pour bien prendre le sens des Ecritures, de les lire dans le texte original, c'est-à-dire, dans l'Hebreu & dans le Grec : parce que, dit-il, toutes les versions qui ont été faites en d'autres Langues, ayant été tirées de cette source, elles sont toujours moins pures que dans l'original ; & les Traducteurs n'ont pas eu cette assistance spéciale du Saint-Esprit, que nous ne pouvons douter avoir été accordée aux Auteurs sacrés de ces divins Livres.

Abeillard ne fut pas long-tems à connoître que sa Lettre avoit produit les effets qu'il s'étoit promis. Ces sçavantes Filles s'appliquèrent si fortement à tout ce qu'il leur avoit recommandé, qu'en

moins d'un an elles firent un recueil des endroits les plus difficiles de l'Ecriture Sainte , qu'elles lui enverroient sous le nom des Problèmes pour en avoir l'éclaircissement. Heloïse avoit eu la direction de cet Ouvrage, & y avoit mis la dernière main, puisqu'il est intitulé, *Problèmes d'Heloise*, &c. Mais elle avouë dans sa Préface que ce sont ses Filles qui ont formé toutes ces difficultez, en lisant tous les jours l'Ecriture Sainte, & elle prie Abeillard de leur en envoyer le denouëment. Il y en a quarante-deux, la plupart sur le nouveau Testament, quelques-uns sur les Pseaumes, & sur les Livres des Rois. Il est facile de remarquer que ces Religieuses avoient beaucoup d'esprit & de discernement, puisque tout ce qu'elles proposent, n'est ni trivial, ni de petite conséquence, & qu'il a souvent arrêté les plus habiles Docteurs.

Réponse
d'Abeillard
aux problè-
mes d'He-
loïse.

Abeillard y répondit avec beaucoup de justesse, quelquefois en deux mots lorsqu'il a cru que la chose ne demandoit pas un plus grand éclaircissement, & quelquefois avec plus d'étendue lorsque

la difficulté le mérite. Il se sert particulièrement de S. Augustin, & fait voir qu'il le possédoit assez bien. Ses décisions de morale sont un peu sévères : il prouve fortement que les personnes mariées pèchent au moins véniellement lorsqu'elles usent de la liberté du mariage, hors la pure nécessité d'avoir des enfans : quelques Casuistes de nos jours ne sont pas si rigoureux. Il faut avouer cependant que cette décision est de S. Augustin (a), & que les raisons dont il se sert pour la prouver, sont sans réplique.

Il est aisé de se représenter la joie de ces Religieuses, lorsqu'elles reçurent les éclaircissemens de leurs doutes : mais l'ouvrage qui l'accompagnoit, les surprit agréablement. C'étoit comme le supplément à celui qu'elles lui avoient envoié, dans lequel il rapporte tous les différens endroits de l'Ecriture Sainte qui semblent se contredire, & les accorde ensuite par une explication fort juste. C'est pourquoi il intitule

XIV.
Traité d'Arbeillard intitulé du Oui & du Non.

(a) *Reddere debitum conjugale nullius est criminis; exigere autem ultra generandi necessitatem, peccata venialis.* Aug. de bono conjug.

celivre le Oui & le Non, *Sic & Non*, parce qu'en effet un passage semble détruire l'autre, & ce que l'un affirme, l'autre paroît le nier, avant qu'on ait la clef que donne Abeillard de ces énigmes.

Ce Traité passa bien-tôt du Paraclet en d'autres lieux. On en fit plusieurs copies, elles allèrent jusqu'à Rome, & y trouverent plus d'Approbateurs qu'en France, où bien des gens, sur le seul titre du Livre qu'ils traitoient de monstrueux & de barbare (a), le condamnerent sans l'avoir peut-être jamais lû; car dans le fond ce n'est autre chose què ce que Saint Augustin a fait dans son traité de la Concorde des Evangélistes. Mais de tout tems il s'est trouvé des gens, dont le grand talent est de décrier les Ouvrages qui sont au-dessus de leur capacité.

Celui dont nous parlons, a échappé aux recherches du sçavant Magistrat qui a fait imprimer les œuvres d'Abeillard, quoiqu'il subsiste en-

(a) Guillaume Abbé de Saint Thierri, le traite ainsi dans sa Lettre à S. Bernard sur les hérésies d'Abeillard. Elle est la 326 parmi celles du Saint, de la dernière édition.

ore (a) en manuscrit dans quelques Bibliothèques de France & l'Angleterre, comme son Hexameron, qui pour n'avoir pas fait tant de bruit, n'est ni moins curieux, ni moins sçavant.

C'est un Traité de la Création du monde qu'il envoya presqu'en même-tems à Heloïse. Cette sçavante Abbessé l'avoit consulté sur quelques difficultez qu'elle trouvoit dans les premiers chapitres de la Genese, où Moïse décrit l'origine de toutes les créatures qui composent le monde. Abeillard, pour lui donner sur cette matiere tout l'éclaircissement qu'elle désiroit, composa cet Ouvrage qu'il nomme Hexameron à l'exemple d'Origene, de S. Basile & de S. Ambroïse : je ne crois pas néanmoins qu'il traite cette matiere, comme ont fait ces grands hommes. Il y a plus d'appa-

L'Hexame-
ron d'A-
beillard.

(a) Ces Ouvrages se trouvent en France dans les Bibliothèques des Abbayes de Saint Germain des Prez à Paris, & du Mont Saint Michel, Ordre de S. Benoît. En Angleterre on les trouve dans la Bibliothèque publique de Cantbrige, *cod.* 168. & dans celle du College de S. Benoît de la même Ville, *cod.* 391.

rence que , selon sa coutume, il s'est attaché uniquement au sens littéral & historique. On en fera éclairci ; lorsque les Sçavans nous donneront une édition plus ample & plus correcte des Oeuvres d'Abeillard , que celle que nous avons ; car il est à croire qu'ils ne manqueront pas d'y insérer tous ces Traitez que nous avons découverts.

Autres Ouvrages d'Abeillard.

C'est ainsi que l'Abbé de S. Gildas adouciſſoit les croix de son gouvernement par ce commerce de piété & de littérature qu'il avoit avec les Religieuses du Paraclet. Plus elles lui demandoient , plus il leur donnoit. Ce désir qu'il remarquoit en elles de profiter de ses lumieres , le rendoit prodigue de ses travaux & de ses veilles. C'est pourquoi il ajoûta à tant d'ouvrages qu'il n'avoit composez que pour elles , un Livre rempli d'Hymnes & de Proses, pour chanter à l'Eglise les jours solennels , & leur fit des sermons sur tous les mysteres de la Religion, & des panegyriques des Saints dont on célèbre la Fête.

Abeil. Préf. in serm.

Ibid. Il témoigne dans sa Préface , que c'est à la priere d'Heloïse & de ses

Religieuses qu'il a travaillé toutes ces pieces pour leur consolation, & pour leur servir de lecture durant ces saints jours : ce qui nous fait voir, que celles qui composoient cette sainte Communauté, entendoient le Latin. Il est vrai qu'alors la Langue Latine étoit plus commune en France qu'elle n'est à présent : mais il est certain aussi que ce n'étoit point la Langue maternelle, comme quelques-uns le croient. Le peuple & la plûpart des femmes n'entendoient point d'autre langage que le Gaulois. J'en tire la preuve du sujet même que nous traitons, puisqu'on voit encore dans l'Abbaye du Paraclet deux anciens Calendriers écrits dans le douzième siècle ; l'un est Latin, l'autre est François. Voici un extrait de celui-ci, qui pourra faire juger de l'élégance de ce tems-là.

Astrane la premiere Priense

Gist ou petit Cloistre, à la

Porte dou Moustier l'on 7 Juil.

Agace (a) niece maistre Pierre

Gist ou petit Moustier l'on 2. Oct.

(a) Celle que ce Calendrier nomme ici

Tel étoit alors le plus fin langage de la France : encore faut-il que ce Calendrier soit de la fin du douzième siècle, peut-être même du commencement du treizième ; car cinquante ans auparavant on parloit beaucoup plus mal, comme on le peut voir par la traduction des sermons de S. Bernard, qui se fit de son vivant, ou peu de tems après sa mort qui arriva en 1153. Cette traduction se garde en original dans la Bibliothèque des PP. Feüillans de Paris, & commence ainsi :

*Nos faisons vi chier freire l'encom-
mencement de l'Avent ,*

*Cui non est asseiz renomeiz & con-
nuiz al monde*

*Si cum sunt li nom des altres solemp-
nitiez. Mais li*

*Raison del nom n'en est mie par avan-
ture si conue , &c.*

Je sçai bien que les Arrêts, les plaidoyers, les Lettres Patentes, &

Agace, étoit la Sœur Agathe, nièce d'Abbeillard, & la cadette d'Agnès, qui avoit été la secorde Prieure du Paraclet. L'une & l'autre sont mortes sur la fin du 12 siècle.

générale-

néralement tous les actes authentiques se faisoient alors en Latin, se sont faits encore plus de trois ans après. (a) Ce qui marque la vérité, que la Langue Latine soit fort commune en France, mais pour la plûpart des hommes seulement, & pour quelques femmes d'esprit.

Au reste, s'il est vrai, comme plusieurs Auteurs l'assurent, que ces sermons d'Abeillard en latin se feroient publiquement dans l'Eglise

Ambois.

prafat. Apolog.

Paraclet, du vivant d'Heloïse, faisoient partie de l'Office Divin, c'est-à-dire, qu'ils servoient de Lectures à Matines ; il faut convenir qu'il étoit dans une grande vénération chez ces dignes Religieuses, & qu'après sa mort elles ne le considèrent pas moins qu'un Pere de l'Eglise ; puisque S. Benoît dont elles avoient la Regle, ne permet pas qu'on fasse d'autre lecture à Matines, que celle qui sera tirée de l'Ecriture sainte, & des Peres les plus orthodoxes de l'Eglise.

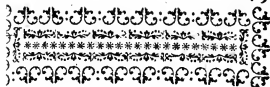
a) Voyez ce que dit là-dessus le P. Mabillon dans la Préface du second Tome des Oeuvres de Bernard.

XV.

Abeillard
fait un der-
nier voïage
au Paraclet.

Ainsi Abeillard au milieu de toutes ses infortunes, auroit été heureux s'il s'en fût tenu-là; & si gouvernant ses Moines de S. Gildas le mieux qu'il lui auroit été possible, il eût employé le reste de son tems à l'instruction des Religieuses du Paraclet, par ses doctes écrits, sans sortir de la Bretagne. Mais soit qu'il crût que ces Religieuses feroient de plus grands progrès dans la piété & dans les saintes Lettres s'il étoit sur les lieux, soit qu'il fût ennuyé de la vie scandaleuse de ses Moines, soit enfin qu'il se sentît pressé du désir de voir Heloise, qui soutenoit avec peine une si longue absence, & qui l'invitoit souvent par ses Lettres à la venir voir; il succomba à la tentation d'aller passer quelque tems au Paraclet, où il trouva ce comble de malheurs auxquels il ne s'attendoit pas; mais que l'ordre de la Providence lui avoit destinez pour mettre sa vertu aux dernières épreuves, & pour achever de le purifier avant de le retirer du monde: c'est ce qu'on verra dans le Livre suivant.

Fin du quatrième Livre.



SOMMAIRE

D U

INQUIÈME LIVRE.

*L'Abbé de Saint-Thierry
 s'éleve contre Abeillard,
 & l'accuse d'hérésies.
 Il écrit contre lui. Analyse
 cet Ouvrage. Il l'envoie à
 Bernard & à l'Evêque de
 Chartres. Mort de cet Evêque.
 I. Conférences inutiles de S.
 Bernard avec Abeillard. IV.
 Lettres trop véhémentes du
 saint contre Abeillard. V. Ce-
 i-ci l'appelle au Concile de*

D 2

Sens, & le défie à la dispute. Sa Lettre à l'Archevêque de Sens. Le Prélat cite S. Bernard au Concile. Le Saint refuse de s'y trouver. Ses amis l'obligent d'y aller. VI. Commencement du Concile de Sens. S. Bernard y presse vivement Abeillard. Celui-ci en appelle à Rome, & se retire de Sens. VII. Causes de cette conduite d'Abeillard. VIII. Embarras où se trouve le Concile par cet appel. Seconde séance du Concile. IX. Propositions d'Abeillard condamnées dans le Concile. X. Le Concile écrit par la plume de S. Bernard. XI. Le Saint écrit aussi au Pape en son nom, & à d'autres Prélats de la Cour de Rome. XII. Réflexions sur cette

conduite de S. Bernard. XIII.

Abeillard travaille à sa justifi-

cation. XIV. Sa profession de

foi envoyée au Paraclet. XV.

Seconde profession de foi adressée

à tous les Fidèles. XVI. Abeil-

lard va à Rome pour défendre

sa cause. XVII. L'Abbé de

Cluni l'arrête, & veut l'enga-

ger à rester chez lui. Raisons de

cet Abbé pour dissuader Abeil-

lard de son voyage de Rome.

Objections qu'y forme Abeil-

lard. Ils prennent du tems pour

se résoudre. XVIII. L'Abbé de

Cluni persuade enfin Abeillard

de prendre le parti qu'il lui pro-

posoit. XIX. Il le reconcilie avec

S. Bernard par le moyen de

l'Abbé de Cîteaux. XX. Le Pa-

p.e ratifie tout ce qu'ils avoient

78 SOMMAIRE DU V. LIV.
fait. XXI. Divers sentimens des
hommes sur cette affaire. XXII.
Examen de quatorze Chefs
d'accusation contre Abeillard.
XXIII. Examen des autres er-
reurs attribuées à Abeillard.
XXIV. Examen des procedures
de cette affaire. XXV. Conclu-
sion de cette affaire, & les vé-
ritables causes du jugement
porté contre Abeillard.





LA VIE
DE PIERRE
ABEILLARD,
ABBE' DE S. GILDAS
DE RUIS,
ORDRE DE S. BENOIST
ET CELLE
D'HELOÏSE
SON EPOUSE,
PREMIERE ABBESSE DU PARACLET.

LIVRE CINQUIEME.



I. L y avoit déjà plus de L'Abbé de
vingt ans que la cruelle S. Thierry
affaire du Concile de Soif- s'éleve con-
sons, où Abeillard avoit tre Abeil-
été si maltraité, étoit passée, sans lard, & l'ac-
que personne eût osé lui en faire cuse d'hé-
résies.

des reproches, ni l'accuser d'avoir été convaincu d'aucune erreur. Il avoit toujours depuis écrit, prêché, enseigné la même doctrine, & sur les mêmes principes. Son Livre de la Théologie étoit encore dans les mains de tout le monde, sans qu'on pensât à regarder l'Auteur comme un hérétique, ni à l'accuser de défobéissance aux ordres de l'Eglise, tant on étoit persuadé qu'il n'y avoit rien que d'orthodoxe dans les écrits & dans les sentimens de ce Théologien.

Le premier qui renouvela cette querelle assoupie par la longueur des années, fut un Moine Benedictin, nommé Guillaume, Abbé de Saint Thierry (a) proche de Reims, & intime ami de S. Bernard. Cet

(a) Quoiqu'on donne toujours à ce Guillaume la qualité d'Abbé de S. Thierry, cependant il ne l'étoit plus lorsqu'il fit cette querelle à Abeillard, & il avoit abandonné son Abbaye & son Ordre pour se retirer dans celui de Cîteaux en l'Abbaye de Signi. Sa retraite est marquée par M. Dupin au 1. Tom. de sa Table, p. 514. en l'an 1135. & son accusation est de l'an 1139. selon le P. Mabillon dans ses notes sur la 326. Lettre de S. Bernard.

homme ayant lû la Théologie d'Abeillard, crut y trouver des propositions contraires à la saine doctrine, & sans autre examen les déféra à Geofroy Evêque de Chartres, & à son ami l'Abbé de Clairvaux.

Sa Lettre (a) est vive & impétueuse. Il les exhorte, il les presse, il les conjure de se déclarer contre les nouveautez monstrueuses de ce Théologien, & d'employer tout leur crédit pour les faire condamner par l'Eglise (b). Il leur représente que ne craignant qu'eux, s'ils se taisent, il n'aura plus rien qui l'empêche de répandre par-tout sa mauvaise doctrine, qui a déjà passé les mers, dit-il, & qui a même infecté Rome; qu'il ne suffit pas ici d'user d'avertissement, ni de correction secrète; que le mal étant public, il faut agir ouvertement; qu'Abeillard à la vérité a été autre-

(a) Elle se trouve parmi celles de S. Bernard. num. 326. *nov. edit.*

(b) Cet endroit fait voir que l'Abbé de S. Thierry ne regardoit pas Abeillard suffisamment condamné par le Concile de Soissons, & qu'il ne faisoit pas grand cas de ce Concile, non plus que les autres.

fois son ami, mais qu'il ne connoît plus d'amis ni de parens lorsqu'il s'agit de la foi, pour laquelle Jésus-Christ & ses Apôtres ont donné leur vie. Là-dessus il leur envoie treize Propositions Théologiques qu'il dit avoir tirées des ouvrages d'Abeillard, & qu'il prononce hardiment être autant d'hérésies.

Cette Lettre étoit commune à l'Evêque de Chartres & à l'Abbé de Clairvaux. Mais soit que ces grands hommes eussent remarqué qu'il y avoit moins de prudence que de zèle dans l'Abbé de S. Thierry, & moins de charité que d'emportement dans sa Lettre, ils n'eurent garde d'entrer dans sa passion. L'Evêque de Chartres qui connoissoit Abeillard, qui sçavoit sa doctrine & ses principes, & qui dans le Concile de Soissons l'avoit si hautement protégé, ne lui fit aucune réponse : & celle que lui fit l'Abbé de Clairvaux est si courte (a), & si peu conforme à ses pensées, qu'il n'en fut pas apparemment fort satisfait ; car S. Bernard lui marque en sept ou

(a) C'est la 317. de la nouv. édit. de P. Mabil.

huit lignes, que la chose est assez de conséquence pour y penser à loisir ; qu'on verra après Pâques ce qu'il y a à faire, & que s'il veut le venir trouver, ils en conféreront ensemble. Il ajoute que l'Abbé de S. Thierry est le premier qui lui ait appris toutes ces choses (a).

Guillaume ne borna pas son zele à ce premier avis. Quoiqu'il fût alors occupé d'un grand Ouvrage sur le Cantique des Cantiques, il le laissa imparfait, pour s'appliquer uniquement à écrire contre Abeillard. C'est-là qu'il lui impute d'avoir enseigné que la foi étoit seulement une idée des choses qu'on ne voit point ; que les noms de Pere, de Fils & de Saint-Esprit, ne conviennent pas proprement à Dieu, mais

II.

Il écrit contre lui.

Guil. ep. ad Frat. de monte Dei.

Analyse de cet Ouvrage.

(a) Cela doit s'entendre des articles particuliers que l'Abbé de S. Thierry lui envoyoit ; car nous avons vu dans les Livres précédens que S. Bernard trompé par les Théologiens de Reims, avoit décrié Abeillard dans le monde, comme un homme d'une dangereuse doctrine. Ou bien il faut dire que depuis ce tems là il s'étoit désabusé, & avoit reconnu son innocence, aussi-bien que les irrégularitez du Concile de Soissons.

que c'est une description de la plénitude du souverain bien ; que le Pere est une pleine puissance, le Fils une certaine puissance, & que le Saint-Esprit n'est point une puissance ; que cet Esprit saint n'est pas de la substance du Pere & du Fils, comme le Fils est de la substance du Pere ; que le Saint-Esprit est l'ame du monde ; que l'on peut faire le bien & le mal par les seules forces du libre arbitre, sans le secours de la Grace ; que Jesus-Christ ne s'est pas fait homme, & n'a pas souffert pour nous délivrer de l'esclavage du Démon ; que Jesus-Christ n'est pas une des trois Personnes de la sainte Trinité ; que dans le Sacrement de l'Autel, la forme de la substance du pain qui y étoit avant la consécration, y demeure ; que les suggestions du Démon se forment dans l'homme par le moyen de la Physique ; que nous ne contractions pas la coulpe, mais seulement la peine du péché originel ; qu'il n'y a point de péché, si ce n'est dans le consentement que l'on y donne, & dans le mépris de Dieu ; qu'enfin il n'y a point de

péché de concupiscence, de plaisir
& d'ignorance.

Cet Abbé s'éleve donc fortement contre tous ces Chefs d'accusation qu'il a dressez lui-même, & les combat avec toute l'énergie dont il est capable, dans un traité fort ample, divisé en trois Livres qu'on a imprimé depuis quelques années (a), après avoir croupi durant plusieurs siècles dans la poussière des Bibliothèques de Cîteaux. Il en envoya une copie à S. Bernard, & une autre à l'Evêque de Chartres. Il paroît y triompher : mais il est facile de remporter la victoire sur des monstres qu'on a forgez, pour avoir le plaisir de les combattre. Nous verrons en effet dans la suite que la plupart de ces Propositions, ou ne se trouvent point dans les Ouvrages d'Abeillard, ou sont mal interprétées par l'Abbé de S. Thierry, ou enfin sont très-orthodoxes : ce

Il l'envoie
à S. Bernard
& à l'Evê-
que de
Chartres.

(a) Il se trouve dans le recueil que Dom Tixier, Prieur de Bonne-Fontaine, Ordre de Cîteaux, a fait de tous les Ouvrages des anciens Religieux de son Ordre, à qui il a donné le titre de *Bibliotheca Patrum Cisterciensium*. Il est dans le 4. Tome.

Lobineau
hist. de Bret.
20. 1. p. 147.

qui a fait dire à un habile Ecrivain de nos jours, qu'on ne peut assez détester la mauvaise foi de ceux qui avoient fourni ces extraits au Saint Abbé de Clairvaux.

Cependant ce fut sur ce premier projet que roula toute cette grande affaire. S. Bernard ne prit feu que sur la lecture des articles que Guillaume lui envoyoit; on ne présenta pas autre chose à condamner aux Peres assemblez dans le Concile de Sens; on ne fit pas d'autres plaintes au Pape & aux Prélats de la Cour de Rome; le Pontife ne condamna aussi que ces mêmes articles, tels que l'Abbé de Clairvaux lui envoyoit: & personne ne se mit jamais en peine d'examiner s'ils se trouvoient dans les écrits d'Abeillard, s'il les avoit, & s'il les soutenoit tels qu'on les lui imputoit. Mais nous en disons trop à la fois, reprenons la suite de notre Histoire.

Mort de
l'Evêque
de Chartres

Ce fut un malheur pour l'Abbé de S. Gildas que l'Evêque de Chartres, à qui Guillaume de S. Thierry venoit de s'adresser, mourut sur ces entrefaites, & comme on le croit, avant les Fêtes de Pâques de cette

année 1139. Ce Prélat qui étoit ami d'Abeillard , & parfaitement instruit de sa foi & de sa Religion , n'auroit jamais manqué de désabuser Saint Bernard , & d'éteindre ces nouvelles étincelles de feu , avant qu'elles causassent un plus grand embrasement, s'il n'eût été prévenu par la mort. Mais Dieu avoit ses vûës, & il permit ce contre-tems pour mettre la patience de son serviteur aux dernières épreuves.

• Après donc que S. Bernard, qui restoit seul dans cette affaire, eut lu attentivement le Traité que Guillaume de S^tThierry avoit composé contre Abeillard , & qu'il se fut persuadé que tous les articles que cet Abbé lui reprochoit, étoient autant d'hérésies ; il crut que la première chose qu'il devoit faire , étoit d'aller trouver Abeillard , & de l'avertir charitablement de corriger ses erreurs avant de procéder contre lui , & de le dénoncer à l'Eglise. Il y fut seul la première fois , & n'en eut pas toute la satisfaction qu'il espéroit. Il y retourna une seconde fois avec deux ou trois témoins, ainsi que l'Evangile l'ordonne , & il

III.
Conferen-
ces inutiles
de S. Ber-
nard avec
Abeillard.

S. Bern. ep.
327.

*Ep. 337.
inter Bern.
nov. edit.*

*Gofrid. l. 3.
vit. S. Bern.
6. 5.*

trouva un homme toujours inflexible dans ses sentimens, & résolu de les défendre. C'est ce que dit la Lettre des Prélats de France adressée au Pape Innocent II. pour lui rendre compte de cette affaire. Mais un Historien de ce tems-là, ami de S. Bernard, & Religieux de son Abbaye, la raconte d'une autre manière. Il prétend que la douceur & l'affabilité du Saint gagnèrent entièrement Abeillard, qu'il promit ce qu'on désiroit de lui, & qu'il laissa l'Abbé de Clairvaux le maître absolu de corriger, & de changer dans son Livre tout ce qu'il jugeroit à propos : mais que ses amis le firent changer de résolution, l'animerent contre S. Bernard, & lui inspirèrent le dessein de défendre ses opinions contre tous ceux qui les attaqueroient.

IV.

*Lettres
trop véhémens
de S. Bernard
contre A-
beillard.*

Quoiqu'il en soit, il paroît que si l'Abbé de Clairvaux & Abeillard s'accorderent en quelque chose dans les conférences qu'ils eurent ensemble, cet accord ne dura pas long-tems; puisque S. Bernard commença dès-lors à écrire contre lui à Rome, non-seulement au Pape,

mais encore à tous les Prélats de sa Cour qu'il connoissoit, & qui étoient de ses amis.

Il mande au Pape qu'Abeillard & Arnauld de Bresse ont fait un com-
 plot ensemble contre Jesus-Christ & contre son Eglise. Cependant nous ne voyons en aucun endroit de l'Histoire, qu'Abeillard ait jamais eu de relation avec Arnauld de Bresse, depuis qu'il s'étoit retiré en Italie. Il les traite d'hommes abominables & corrompus, mais dont la corruption s'étend jusqu'à faire perdre la foi aux ames simples, les bonnes mœurs aux Fidèles, & la chasteté au Corps de l'Eglise. Il les compare au Démon, qui se transforme en Ange de lumière pour séduire les ames; il les accuse de n'avoir que les apparences de la piété sans en avoir la vertu. Puis laissant à part Arnauld de Bresse, il se jette sur Abeillard qu'il dépeint avec d'horribles couleurs. C'est, *ibid.* dit-il, un dragon infernal, qui persécute l'Eglise d'une manière d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus cachée & plus secrète. Il en veut à l'innocence des ames, ajoû-

S. Bern. ep.
 330. nov.
edit.

te-t-il : Arius, Pelage & Nestorius, n'étoient pas si dangereux, puisqu'il réunit tous ces monstres en sa personne, mettant des degrés dans la Trinité comme Arius, préférant le libre arbitre à la Grace comme Pelage, & divisant Jesus-Christ en deux comme Nestorius.

[*S. Bern. ep.*
331.

Sa Lettre à Estienne Cardinal & Evêque de Palestrine, écrite dans le même tems & sur le même sujet, paroît encore plus forte. Il y dit qu'Abeillard fait connoître non-seulement par ses Livres, mais encore par sa conduite & par ses mœurs, qu'il est le persécuteur de la foi, & l'ennemi de la Croix de Jesus-Christ; que c'est un Moine au dehors, & un hérétique au dedans; qu'il n'a rien de religieux que le nom & l'habit; que s'il a gardé le silence en Bretagne, c'étoit pour mieux concevoir l'iniquité qu'il vient de mettre au jour depuis qu'il est revenu en France (a); enfin

(a) Saint Bernard se trompe en cet endroit. La Théologie d'Abeillard contre laquelle il se récrie, étoit composée & publiée long-tems avant qu'il allât en Bretagne. Elle fut le sujet du Concile de Soissons qui

que c'est un homme dont la bouche n'est pleine que de malédictions, d'amertumes & de tromperies.

Dans celle qu'il écrit à un autre *Ep. 332.* Cardinal, il ajoute à tous ces reproches, qu'Abeillard est un Moine sans regle, un Supérieur sans vigilance, un Abbé sans discipline, un homme qui est toujours avec des femmes (a), & lui fait ensuite l'application de tout ce que S. Paul dit à son disciple Timothée, sur ces tems dangereux qui doivent produire tant d'hérétiques.

Il le traite de précurseur de l'Antechrist dans une autre Lettre qu'il écrit à un Abbé d'Italie, qui étoit fort de ses amis. Il l'accuse d'avoir défiguré toute l'Eglise depuis le sommet de la tête, jusqu'à la plante des pieds. *Ep. 336.*

s'étoit tenu vingt ans auparavant. Comment S. Bernard n'a-t-il eu aucune connoissance de ce Concile ?

(a) Je ne sçais ce que S. Bernard auroit dit du Bienheureux Robert d'Arbrisselles Fondateur de Fontevrault, s'il eût écrit contre lui ; car il est certain qu'il avoit bien d'autres relations avec les femmes, que n'en avoit Abeillard.

Non content d'avoir ainsi sollicité ses amis en particulier, il écrivit une Lettre circulaire à tous les Cardinaux & autres Prélats de la Cour de Rome, où il traite Abeillard encore plus mal, & les anime à la vengeance.

Ep. 188. Toutes ces Lettres furent écrites à Rome par S. Bernard avant le Concile de Sens dont nous allons parler : & le pieux Abbé ne se donnoit pas de moindres mouvemens en France sur cette affaire. Il décrioit Abeillard de tous côtez, rendoit sa foi & sa religion suspectes, donnoit de ses mœurs & de sa personne des idées fâcheuses, défendoit la lecture de ses ouvrages, & vouloit qu'on les jettât au feu. Ces choses étoient si publiques, qu'il n'étoit pas possible qu'Abeillard qui avoit tant d'amis à Rome & dans le Royaume, n'en fût averti : c'est ce qui l'irrita contre le Saint ; ce procédé lui parut odieux, & lui fit prendre des mesures pour tâcher de lui imposer silence.

V.
Abeillard
appelle S.
Bernard au
Il se devoit faire à Sens une Assemblée solennelle d'un grand nombre de Prélats, pour la transla-

tion de quelque Corps Saint dans l'Eglise Cathédrale de cette Ville, le jour de l'Octave de la Pentecôte de cette même année qui se comptoit la 1140 de l'Ere Chrétienne. Non-seulement tous les Evêques de la Province de Sens s'y devoient trouver, mais encore ceux de la Province de Reims, avec plusieurs personnes de piété. On publioit même que le Roy avec toute sa Cour devoit honorer cette Assemblée de sa présence. Abeillard crut que l'occasion étoit favorable pour se justifier publiquement, & faire connoître à tout le Royaume que ses sentimens étoient orthodoxes, malgré tout ce que ses ennemis en disoient.

Concile de Sens, & le délie à la dispute.

S. Bern. ep.

337.

Dans cette vûë il écrivit une Lettre très-forte à Henry Archevêque de Sens, dans laquelle il se plaint amèrement de la conduite de l'Abbé de Clairvaux, qui non-content de décrier par-tout sa personne & ses mœurs, quoique par la grace de Dieu, la vie qu'il menoit alors fût irréprochable, vouloit encore le faire passer pour un hérétique, & pour un ennemi de l'Eglise, non-

Sa Lettre à l'Archevêque de Sens.

„seulement en France, mais aussi à
 „Rome, où il avoit écrit plusieurs
 „Lettres contre lui. Il ajoute qu'il de-
 „meureroit dans le silence si la chose
 „étoit moins publique, & que le
 „scandale qu'elle caufoit n'eût point
 „fait tant d'éclat; qu'il sçavoit quelle
 „étoit la patience de la charité, &
 „ce qu'il falloit souffrir pour conser-
 „ver le lien de la paix parmi les Chré-
 „tiens: mais aussi qu'il n'ignoroit pas
 „ce qu'un Prêtre, un Religieux &
 „un Abbé, doit à sa réputation, sur-
 „tout lorsqu'on attaque sa foi aussi
 „injustement, que faisoit l'Abbé de
 „Clairvaux; que toutes ces raisons
 „l'obligeoient de le prier instamment
 „de faire venir cet Abbé en sa pré-
 „sence, & en présence du Concile
 „qu'il alloit bien-tôt tenir à Sens, &
 „que là il s'offroit d'entrer dans une
 „dispute réglée contre l'Abbé de
 „Clairvaux, sur tous les chefs d'er-
 „reur qu'il lui imputoit, & de lui
 „faire voir qu'il étoit lui-même dans
 „l'erreur.

L'Arche-
 vêque cite
 S. Bernard
 au Concile.

L'Archevêque de Sens crut la de-
 mande d'Abeillard juste & raison-
 nable. Peut-être ne fut-il pas fâché
 de procurer un grand relief à son

Assemblée par une dispute de cette conséquence, entre deux Abbez si fameux, dont il seroit apparemment le juge avec ses Suffragans. Il écrivit donc à S. Bernard, lui manda le défi qu'Abeillard lui faisoit, & qu'il ne devoit pas manquer de se trouver au jour assigné pour défendre sa cause, & finir cette affaire qui lui paroissoit importante. Mais il ne trouva pas dans le Saint toute la facilité qu'il s'étoit promise. L'Abbé de Clairvaux hésita long-tems par des raisons considérables. Car premierement, disoit-il, pourquoi exposer des vérités de foi au sort d'une dispute toute humaine ? On sçait que jamais il n'en fut aucune avantageuse à la Religion, qui s'appuie sur la révélation divine, & non pas sur la raison. Il faut croire, & non pas se convaincre ; c'est faire injure à nos mysteres, que de les faire passer par la censure de la Philosophie. De plus, ajoûtoit-il, je ne suis point expérimenté dans ces disputes : Abeillard au contraire n'a fait autre chose toute sa vie ; il a été élevé dans les chicannes de la Dialectique ; c'est un Goliath dans ces sortes de

Le Saint
réfute de
s'y trouver.

S. Bern. ep.
189.

combats : & à moins d'être inspiré de Dieu, comme le fut David, c'est une témérité que d'aller s'exposer à ce Geant.

S. Bern. ep.
187.

Fortifié par ces réflexions, le Saint écrivit aux Prélats qui commençoient déjà de s'assembler à Sens, que ce défi le surprenoit ; puisque cette affaire n'étoit point la sienne, mais celle des Evêques ; que d'ailleurs il y avoit trop peu de tems pour se préparer à une dispute d'une telle conséquence, & qu'il ne doutoit point que ce ne fût une adresse de son adversaire, afin que n'ayant à combattre qu'un homme qui ne s'y attendoit pas, il pût le vaincre facilement.

Id. ep. 189.

Abeillard prit avantage de ce refus. Il crut que son ennemi reculoit, parce qu'il se défioit de la bonté de sa cause, & qu'il craignoit un mauvais succès. Cette crainte apparente lui enfla le cœur. Il publia qu'il se trouveroit à Sens au jour marqué, pour répondre à l'Abbé de Clairvaux en présence du Concile : il invitoit ses amis & les plus signalez de ses disciples de s'y trouver, pour défendre tous ensemble une cause
qui

qui leur étoit commune. Ainsi cette affaire eut de l'éclat dans le monde, & chacun attendoit avec impatience l'issuë de ce combat.

Les amis de S. Bernard en furent allarmez. Ils craignirent que son absence ne scandalisât le peuple, qu'elle ne donnât trop de confiance à son adversaire, & qu'enfin l'erreur ne fût confirmée. C'est ce qui les obligea de presser le Saint d'aller au Concile : & ils lui apportèrent tant de raisons pour l'y engager, qu'il ne put s'en défendre. Il partit donc de Clairvaux plein de confiance en Dieu, & dans une ferme espérance que le Ciel, dont il croyoit soutenir les intérêts, l'assisteroit. Lorsqu'il faisoit réflexion dans le chemin, qu'il n'étoit point préparé, & qu'il avoit à combattre un ennemi redoutable, il entendoit, dit-il, au fond de son cœur, comme une voix secrète qui lui disoit : Ne pensez point à ce que vous avez à dire, on vous mettra alors dans la bouche toutes les paroles que vous devez proférer, & toutes les réponses que vous devez faire : d'autres fois il s'occupoit de cette pensée

Ses amis
l'obligent
d'y aller.

Id. ibid.

Math. 10.

Pfal. 117. 6. du Psalmiste : *Le Seigneur est à mon aide , je ne craindrai point ce que me peuvent faire les hommes.* Ainsi s'entretenoit le Saint avec Dieu, durant son voyage ; & tout rempli de ces pensées salutaires , il arriva à Sens lorsqu'on ne l'y attendoit plus.

VI.

Commen-
cemens du
Concile de
Sens.

*Otho Frising.
l. 1. de gest.
Frid. c. 48.*

Il y trouva une Assemblée très-auguste. Le Roy (a) qui gouvernoit ses Etats depuis trois ans , y étoit présent. Guillaume Comte de Nevers , Prince d'une singuliere piété , s'y trouvoit aussi , avec Thibaut Comte Palatin (b) , & une infinité de Noblesse qui y avoit ac-

(a) Ce Roy étoit Louïs le Jeune , fils de Louïs VI. surnommé le Gros , décédé le premier jour d'Août de l'an 1137.

(b) Thibaut Comte de Champagne , étoit le seul entre tous les Princes du Royaume , qui portoit la qualité de Palatin de France. Les Auteurs ne conviennent pas des raisons de cette qualité. Ducange croit que c'est à cause qu'il avoit droit de justice sur tous les Officiers de la Maison du Roy , c'est-à-dire , qu'il avoit un Palais où il jugeoit leurs causes. De-là le nom de Palatin. *Voyez ses notes sur Joinville.* Ce qui est certain , c'est que toutes les autres Nations ont emprunté des François le nom & la qualité de Palatin , quoiqu'ils ne soient plus guères en usage que dans l'Empire & dans la Pologne.

compagné le Roy. Le Clergé n'y étoit pas moins nombreux. On y voyoit d'un côté tous les Prélats de l'Archevêché de Sens, excepté ceux de Nevers & de Paris ; sçavoir Geoffroi de Chartres, Légat du Saint Siège, Elie d'Orléans, Manassés de Meaux, Hugues d'Auxerre, Haton de Troyes, qui avoient à leur tête Henry Archevêque de Sens. De l'autre côté, étoit Samson Archevêque de Reims, avec trois de ses Suffragans, Joffelin Evêque de Soissons, Geoffroi de Châlons-sur-Marne, & Aluise d'Arras. Quantité d'Abbez, de Docteurs, & d'autres personnes recommandables par leur science & par leur piété, bornoient l'Assemblée.

*P. Mabil. in
not. min. ad
ep. 337. S.
Bern.*

Le Dimanche qu'on appelloit alors le jour de l'Octave de la Pentecôte, parce que la Fête de la Sainte Trinité qui l'occupe à présent, n'étoit pas encore reçue dans la plupart des Eglises de France (a) fut employé à la translation des Reliques qu'on exposa à la vénération des

(a) Cette Fête n'est que du commencement du 15. siècle. Voy. Baillet dans son *Traité des Fêtes mobiles*, tom. 2. p. 313.

peuples, avec la magnificence ordinaire dans ces pieuses cérémonies. Ce ne fut ainsi que le lendemain qu'on s'assembla pour juger du différend de ces deux fameux Abbez.

S. Bernard Saint Bernard comme l'agresseur,
 presse vive- parla le premier. Et après avoir re-
 ment Abeil- montré aux Peres, que les Ecrits
 ard. d'Abeillard suffisoient pour le con-
 vaincre des erreurs dont il l'accu-
 soit, il produisit aussi-tôt une copie
 des Propositions qui en avoient été
 extraites : & sans donner le tems à
 son adversaire de penser à la répli-
 que, il le pressa vivement, ou de
 nier qu'il les eût avancées, ou s'il
 les reconnoissoit, qu'il eût à les
 prouver ou à les retracter. En même
 tems il mit son extrait entre les mains
 du Promoteur pour en faire une le-
 cture publique.

Celui-ci Il faut avouer que rien n'est plus
 en appelle surprenant que le parti que prit ici
 à Rome, & Abeillard. Ce courage magnanime,
 se retire de la subtilité de cet esprit, & ce pro-
 Sens. fond sçavoir, qui tant de fois
 avoient été admirez dans sa per-
 sonne, parurent à l'instant s'éclipser.
 Après avoir divulgué qu'il alloit au
 Concile, pour faire voir à toute la

France que ses Propositions étoient orthodoxes; & l'Abbé de Clairvaux venant de l'inviter à le prouver, chacun s'attendoit à le voir entrer généreusement dans la lice, & à le voir soutenir avec ce beau feu qui lui étoit naturel, ce qu'on avoit extrait de ses écrits. Cependant le Promoteur n'eut pas plutôt commencé d'en faire la lecture, qu'Abeillard sans en attendre la fin, ni dire un seul mot pour sa défense, se contenta de déclarer tout haut qu'il en appelloit à Rome. En même-tems il sortit de l'Assemblée, & se retira de Sens avec ses disciples.

Cette conduite a causé différentes pensées à ceux qui ont écrit cette Histoire. Chacun en a raisonné selon ses idées, ou plutôt selon les passions secrètes qui dominoient dans son cœur. Pour ne point tomber dans ce défaut, je me contenterai de rapporter les différens sentimens des Auteurs, & je dirai ensuite ce qui me paroîtra le plus vraisemblable de tout ce qu'ils ont avancé.

VII.
Causes de
cette conduite d'Abeillard.

Ceux, qui pour relever le mérite de S. Bernard, ont voulu trouver

des miracles dans tout ce qu'il a fait, prétendent qu'il y a ici du merveilleux. Mais ils ne s'accordent pas dans la manière d'expliquer en quoi consiste cette merveille. Les uns disent que Dieu, pour faire éclater la vertu de son serviteur qui défendoit la cause de l'Eglise, confondit son adversaire, en le rendant muet en sa présence. Cependant il n'étoit point muet, puisqu'il appella au Pape de tout ce qu'on pourroit faire contre lui. Les autres assurent que Dieu dans les mêmes vûes, lui envoya un esprit de vertige, comme il faisoit autrefois aux faux Pasteurs de son peuple, & que le pauvre Abeillard fut si troublé, qu'il perdit toute présence d'esprit; que pour gagner le tems, & revenir à lui, il appella à Rome, crainte de recevoir un affront dans cette auguste Assemblée: mais un homme qui raisonne ainsi, & qui prend des mesures si justes pour éviter un malheur qu'il appréhende, ne me paroît point troublé au point qu'on le prétend.

Goffrid. Autissiod. in Apocal. & l. 3. vit. S. Bern. P. Mabil. in not. sup. ad epist. 187.

S. Bern. ep. ad Innocent. II.

Les conjectures de S. Bernard qui a parlé de cet accident, paroissent

plus justes. Il dit qu'Abeillard faisant réflexion qu'il avoit à Rome des Cardinaux & des Prélats, qui faisoient gloire d'avoir été ses disciples, crut y trouver plus de protection que dans le Concile de Sens, & que sa cause aussi-bien que sa personne, y seroient plus en sûreté, que dans une Assemblée où ses adversaires étoient tout-puissans. Mais comment cette réflexion ne lui vint-elle point plutôt ? Car enfin c'est lui qui avoit choisi le Concile de Sens pour arbitre du différend qu'il avoit avec l'Abbé de Clairvaux, & qui l'avoit cité à ce Concile ; c'est lui qui avoit engagé l'Archevêque de Sens à y faire venir le Saint. Ce Prélat ne pensoit alors ni à Abeillard, ni à la dispute qu'il avoit avec ceux qui attaquoient ses sentimens. Abeillard avoit publié qu'il alloit soutenir sa doctrine dans le Concile de Sens, contre tous ceux qui oseroient l'attaquer. Comment dès-lors ne pensoit-il pas à citer ses ennemis à Rome ? Comment n'appelloit-il pas S. Bernard à ce Tribunal en première instance, puisqu'il y étoit si puissant, & qu'il y

avoit tant d'amis ? Pourquoi choisir lui-même le Concile de Sens où il sçavoit que ses adversaires seroient les maîtres ? Tout cela ne paroît point probable , & nous donne lieu de croire qu'il y a quelque chose ici de plus qu'on ne nous a dit.

Othon (a) Religieux de l'Ordre de Cîteaux , & ensuite Evêque de Frisinge , semble nous donner ici quelques lumieres , à la faveur desquelles nous pourrions découvrir la vérité. Il nous assure qu'Abeillard ne fit cette démarche , que parce qu'il apprehenda une émotion (b)

(a) Pour bien connoître Othon , il ne faut pas se fier à ce qu'en dit M. Dupin , tom. I. de sa Table des Auteurs Ecclesiastiques , p. 522. Il le fait premierement Evêque en 1138. puis Religieux de Morimond en 1136. & mort la même année. Rien de cela n'est véritable. Othon frere de l'Empereur Conrad III. & oncle de Frederic Barberousse , se fit Religieux de Morimond dès ses plus tendres années. Il fut ensuite Abbé de son Monastere , puis appelé à l'Evêché de Frisinge en 1148. Et dix ans après , comme il alloit au Chapitre Général de Cîteaux , il tomba malade à Morimond , où il mourut en 1158.

(b) *Dùm de fide sua discuteretur , seditionem*.

dans la Ville, & qu'il se vit en danger d'éprouver la fureur d'une populace ignorante, dont le faux zele va souvent plus loin qu'il ne seroit à propos. Ainsi en réunissant les différentes pensées de ces Auteurs, je crois que nous approcherons de la vérité, si nous disons qu'Abeillard étoit venu au Concile de Sens dans le dessein, comme il l'avoit publié, d'y soutenir sa doctrine, de la prouver par les Peres & par l'Ecriture Sainte en présence des Evêques, & de faire voir que tous ses sentimens étoient orthodoxes: mais que Saint Bernard & ses partisans avoient tellement prévenu les esprits contre lui par ces accusations odieuses d'Hérétique, de Sabellien, de Nestorien, &c. qu'il vit bien dès la premiere lecture qu'on fit de l'Ecrit que l'Abbé de Clairvaux avoit présenté, que l'affaire tournoit à son désavantage; que la grande idée qu'on avoit de la sainteté de cet Abbé, lui avoit concilié tous les

populi timens, Apostolica Sedis presentiam appellavit. Otho. l. 1. de Gest. Friderici, c. 48. M. d'Argentré dit la même chose, l. 3. c. 50.

uffrages; que le peuple qui cou-
roit après lui comme après un fai-
seur de miracles, témoignoît déjà
par ses acclamations, qu'il étoit prêt
de le défendre envers & contre
tous; & qu'ainsi, lorsque la dispute
feroit commencée, & que les esprits
échauffez prendroient parti, il n'a-
voit qu'à se préparer à être mis en
pièces, comme il étoit arrivé quel-
quefois en de semblables occasions.

C'est sans doute ce qui l'obligea,
pour ne pas se commettre, d'évo-
quer sa cause devant le Saint Siège.
Il prétendoit par cette conduite
imiter S. Paul, qui ayant découvert
que sa vie n'étoit pas en sûreté, s'il
s'arrêtoit à défendre sa cause à Je-
rusalem devant un Tribunal, & dans
une Ville où ses ennemis étoient les
plus forts, eut l'adresse d'en appel-
ler à Cesar, & de traduire à Rome
sa partie adverse, non-seulement
pour éviter d'être condamné mal-
gré la justice de sa cause, mais d'être
mis à mort par des gens qui se fai-
soient un point de Religion de l'as-
sassiner (a).

(a) *Devotione devovimus nos nihil gustaturos ,
donec occidamus Paulum. Act. 23.*

Cependant le Concile de Sens se trouva fort embarrassé par cet appel d'Abeillard : & lorsqu'on vint à demander les avis sur ce qu'il y avoit à faire , les voix furent partagées. Quelques - uns soutenoient qu'il n'y falloit avoir aucun égard , parce que cet appel étoit nul , & contraire au droit , qui ne permet pas qu'on appelle des Juges qu'on s'est choisi soi-même ; qu'il falloit passer outre , arrêter le coupable , & le condamner dans toute la rigueur des Loix comme hérétique. D'autres plus modérez disoient qu'il n'avoit point choisi le Concile pour Juge , mais seulement pour témoin de la dispute qu'il devoit avoir avec l'Abbé de Clairvaux , & des raisons dont il se servoit pour soutenir contre lui les opinions que l'autre improuvoit ; que le Concile ne pouvoit pas être son Juge , puisqu'Abeillard n'étoit point de son ressort , étant du Diocèse de Nantes par sa naissance , & de celui de Vannes par la situation de son Abbaye ; qu'il n'y avoit au Concile aucun des Evêques de Bretagne , & que tout ce qu'on pouvoit faire ,

VIII.

Embarras
où se trou-
ve le Con-
cile par cet
appel.

108. LA VIE D'ABEILLARD.

étoit de leur en donner avis , & les prier de prendre garde à la doctrine de cet Abbé ; que d'ailleurs un Concile ne pouvoit condamner une personne sans l'entendre ; qu'Abeillard n'ayant point voulu répondre , ni dire si les sentimens qu'on lui attribuoit , étoient de lui , & s'il les approuvoit , il n'y avoit rien sur quoi on pût asseoir une sentence de condamnation. Quelques-uns peu habiles représenterent qu'après un appel au Pape on ne pouvoit passer outre ; que ce seroit faire une injure au Saint Siège ; que le Pape en auroit du ressentiment , & qu'il valoit mieux lui renvoyer cette affaire. Enfin on ouvrit un quatrième avis qui l'emporta , & qui fut suivi de toute l'Assemblée.

C'étoit de séparer les dogmes de la personne , de prononcer sur la Catholicité des Propositions qu'on attribuoit à Abeillard , ce qui étoit du ressort de tous les Evêques , & de les approuver ou les condamner , selon qu'on le jugeroit à propos , mais d'épargner la personne , & de n'y point toucher par respect pour le Saint Siège , auquel elle avoit ap-

pellé, puis d'informer le Pape de tout ce qui se feroit fait.

Lors donc qu'on se fut déterminé à suivre cet avis, on réduisit en quatorze articles tous les Chefs d'accusation qu'il y avoit contre Abeillard. Le manuscrit que l'Abbé de Glairvaux avoit présenté au Concile, en portoit dix-sept, on en retrancha trois ; soit qu'on ne trouvât aucune erreur dans ces trois articles ; soit qu'on fût persuadé qu'Abeillard ne les avoit pas enseignez : & delà vient la diversité de ces articles qu'on trouve en certaines Bibliothèques au nombre de dix-sept, & dans d'autres au nombre de quatorze. Mais comme on a découvert depuis peu dans celle du Vatican (a), l'original de ces articles que le Concile de Sens avoit envoyez au Pape, & qu'il ne s'y en trouve que quatorze, nous nous en tiendrons à ce manuscrit, qui est sans doute plus authentique que tous ceux qu'on pourroit produire. Voici l'abregé

Seconde
séance du
Concile.

(a) Voyez le P. Mabil. dans sa Pref. sur le Traité des erreurs d'Abeillard, composé par St. Bern. Cette Pref. est dans le 2. tom. des Oeuvres de ce Saint, p. 640.

110 LA VIE D'ABEILLARD.

des quatorze Propositions qu'il contient, & sur lesquels les Peres du Concile prononcerent.

IX. Dans la premiere, Abeillard voulant expliquer le mystere de la Trinité, se sert de la comparaison d'un cachet de cuivre, dont la substance est d'être cuivre, & la forme spécifique d'être cuivre figuré d'une telle maniere : ainsi, dit-il, quoique la toute-Puissance soit comme la base & la substance de l'Être Divin, elle est néanmoins autrement dans le Pere, que dans les deux autres personnes. En lui elle se trouve comme puissance absoluë ; dans le Fils, comme puissance éclairée, autrement sagesse ; dans le Saint-Esprit, comme puissance bienfaisante, autrement bonté. Dans la seconde, il dit que le Saint-Esprit n'est pas une puissance, ni de la substance du Pere comme le Fils, quoique ces trois Personnes soient d'une même substance. Dans la troisième, il avance que Dieu ne peut faire que ce qu'il fait. Dans la quatrième, il soutient que la fin de l'Incarnation de Jesus-Christ, n'a pas été de délivrer les hommes de la servitude

du Démon , mais de les éclairer des lumieres de sa sagesse , & de les reconcilier avec Dieu. Dans la cinquième , il assure qu'on ne peut pas dire , en parlant exactement de Jesus-Christ , qu'il soit une troisième personne de la sainte Trinité. Dans la sixième , il enseigne que Dieu n'a pas donné plus de graces à celui qui est sauvé , qu'à celui qui ne l'est pas , avant que le premier eût coopéré à la grace ; qu'il offre sa grace à tout le monde , & qu'il dépend de la liberté des hommes de s'en servir ou de la rejeter. Dans la septième , il déclare que Dieu ne peut , ni ne doit empêcher le mal. Dans la huitième , il veut faire voir que le péché originel que nous contractons , n'est autre chose que la peine éternelle , qui nous est dûë à cause du péché de notre premier Pere. Dans la neuvième , il prétend prouver que les accidens qui restent après la Consécration de l'Eucharistie , ne sont pas attachez à la substance du Corps de Jesus-Christ , comme ils l'étoient au pain & au vin , mais qu'ils subsistent dans l'air ; que le Corps de Jesus-Christ y retient sa figure & ses

linéamens ; & que ce que nous voyons, sont de fausses apparences pour cacher le Corps de Jesus-Christ. Dans la dixième, il prétend que ce n'est pas l'action extérieure, mais la volonté & l'intention qui rendent les hommes bons ou mauvais. Dans la onzième, que les plus simples d'entre les Juifs qui ont crucifié Jesus-Christ par ignorance, & par un zèle pour la Loi, n'ont point péché en cela, & ne seront point damnez pour cette action, mais pour leurs péchez précédens qui ont mérité cet aveuglement. La douzième est une explication mystique de ces paroles de Jesus-Christ : *Tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié dans le Ciel*, entendant par le Ciel, l'Eglise militante, & par la terre, la vie présente. Mais il ajoute que les successeurs des Apôtres n'ont point ce pouvoir, si, comme eux ils n'ont le Saint-Esprit. On voit dans la treizième, que son sentiment étoit, que ce n'est ni la suggestion, ni le plaisir qui la suit, qui font le péché, mais le consentement à une mauvaise action, & le mépris de Dieu & de ses Loix. Enfin la der-

niere n'est qu'une explication, ou une circonstance ajoutée à la seconde, dans laquelle il dit que la toute-Puissance appartient au Pere comme une propriété personnelle.

Toutes les accusations de l'Abbé de Clairvaux ayant été réduites à ces quatorze Chefs, le Saint s'efforça de prouver en présence des Peres du Concile, que c'étoit autant d'hérésies, & chacun suivit son sentiment. Ainsi ces propositions furent déclarées hérétiques, & condamnées comme telles. Aussitôt on se mit en devoir d'en informer le Pape, de lui demander la confirmation de ce jugement, & de prendre tous les moyens qu'on crut les plus propres, pour empêcher qu'Abeillard ne trouvât aucun appui à Rome. S. Bernard fut chargé par le Concile d'en dresser toutes les Lettres.

Il en fit une au nom de l'Archevêque de Sens & de ses Suffragans, une autre pour l'Archevêque de Reims, & les trois Evêques de sa Province qui l'avoient accompagné; l'une & l'autre sont des plus fortes qu'on puisse voir. Dans celle

X.

Le Concile
écrit au Pa-
pe par la
plume de
S. Bern.

LI 4 LA VIE D'ABEILLARD.

S. Bern. ep. 137. de l'Archevêque de Sens & de ses Suffragans, il fait au Pape un détail de tout ce qui s'est passé dans l'Assemblée, & tâche de lui faire goûter qu'on avoit passé outre, nonobstant l'appel qu'Abeillard avoit interjeté à Rome. Cet endroit effectivement étoit délicat à toucher, & il y avoit lieu de craindre que le Pape n'en fût offensé. Pour l'adoucir, le Saint lui dit, que cette condamnation avoit été faite, avant qu'on sçût qu'Abeillard en devoit appeller au Saint Siégé (a). Mais je ne sçai comment il l'entend, ni en quel sens cette proposition peut être véritable. Car tout ce que nous avons de preuves historiques sur ce fait, nous montre qu'il n'y eut aucune dispute dans le Concile entre Saint Bernard & Abeillard; que d'abord qu'on eut commencé à lire à celui-ci les articles qu'on croyoit reprehensibles, pour sçavoir de lui-même s'il se les approprioit, il en appella au Pape, sans faire d'autre réponse. S. Bernard lui-même en convient

(a) *Pridiè ante factam ad vrs appellationem damnavimus. S. Bern. ep. 337.*

en d'autres endroits (a). Il n'y a donc aucune apparence que la condamnation de ces articles fût faite avant l'appel : si ce n'est que le Saint veuille dire que les Prélats s'étant assemblez en secret le jour précédent, avoient résolu entr'eux de condamner Abeillard sur la seule lecture du Mémoire que l'Abbé de Clairvaux leur présentoit : cẽ qui pourroit bien être véritable, & qui confirmeroit ce que nous avons dit, qu'Abeillard ayant scũ que sa condamnation étoit résolüe, ne voulut point répondre, & forma son appel à Rome.

Au reste S. Bernard dans cette Lettre fait beaucoup valoir au Pape, de ce qu'en sa considération on n'a point porté de sentence contre la personne d'Abeillard, & qu'on s'est contenté, parce que le mal pressoit, de condamner ses erreurs pernicieuses, dont il dit qu'il lui envoie les articles, & prie Sa Sainteté de confirmer le jugement du Concile, d'imposer un éternel silence à ce

(a) *Visus diffidere magister Petrus, respondere noluit.* S. Bern. ep. 189.

116 LA VIE D'ABEILLARD.

Philosophe , & d'en condamner tous les Livres. Tout cela est dit au nom de l'Archevêque de Sens & de ses Suffragans.

La Lettre pour l'Archevêque de Reims & ses Evêques, quoique plus courte , est beaucoup plus forte , & Abeillard y est moins épargné. Il y est traité d'orgueilleux , qui s'élève jusqu'au Ciel , qui s'imagine ne rien ignorer , qui marche dans sa grandeur , & s'en fait accroire comme un suffisant , quoique toute sa science aboutisse à forger des hérésies. On fait souvenir le Pape que le Livre dont on se plaint , a déjà été condamné au feu par ses Légats en France ; enfin on lui fait honneur de ce qu'on a laissé le sort de ce Théologien entre ses mains pour achever de le réduire , & punir son audace de la maniere que Sa Sainteté le jugera à propos,

XI.

Le Saint écrit , aussi au Pape en son particulier , & à d'autres Prélats de

Après ces Lettres qui sont signées de ceux dont elles portent le nom , S. Bernard écrivit pour lui-même au Pape. C'est alors que quittant ce style ferré & majestueux qui convenoit à des Evêques , il en prend un plus humble , mais fort propre à

faire tomber le Pape dans toutes les la Cour de
pensées, & à cultiver sa bienveil- Rome.

lance. Il commence par de grandes S. Bern. ep.
lamentations sur l'état de l'Eglise 189.

dont il déplore les malheurs, & se
veut du mal à lui-même d'être en-
core au monde pour la voir ainsi
ravagée par tant de schismes, &
d'hérésies, qui défigurent toute la
beauté de cette Epouse de Jesus-
Christ. Il souhaite sa mort, & de-
mande avec S. Paul d'être bien-tôt
réuni à Dieu. Après un Exorde si
touchant, il fait souvenir le Pape
de tout ce qu'il a fait pour l'hon-
neur du Saint Siège, particuliè-
rement dans le schisme de l'Antipape
Pierre de Leon. Il tombe ensuite sur
Abeillard dont il fait une affreuse
peinture, & tâche de persuader à
Sa Sainteté, qu'il est d'intelligence
avec Arnauld de Bresse, contre le-
quel il sçavoit que le Pape étoit fort
animé. Enfin après quelques louan-
ges fort délicates dont il flatte le
Pontife, il conclut qu'étant le véri-
table Successeur de S. Pierre, il ne
peut se persuader qu'il accorde ja-
mais l'honneur de sa protection, à
celui qui attaque ouvertement la
Foi de cet Apôtre.

A cette Lettre, il joignit un traité Théologique qu'il avoit composé contre les erreurs qu'il attribuoit à Abeillard, & envoya le tout au Pape par son Secrétaire, nommé Nicolas. C'étoit un Moine de Clairvaux qui avoit alors toute sa confiance, mais qui dans la suite le trahit, le vola, & s'enfuit (a).

S. Bernard non-content de toutes ces démarches, écrivit encore à des Prélats & à des Cardinaux de la Cour de Rome, dont plusieurs se faisoient un honneur d'avoir étudié sous Abeillard. Guy du Chastel, qui fut depuis Pape sous le nom de Célestin II. (b) étoit de ce nombre, & plus que tout autre, honoroit de son amitié & de sa protection notre infortuné. L'Abbé de Clairvaux ne manqua pas de le prévenir par une Lettre très-engageante, dans laquelle il n'omet rien, pour lui persuader qu'il ne peut en conscience préférer l'amitié d'un homme &

(a) Voyez la Lettre 298. de S. Bern. au Pape Eugene. C'est-là qu'il fait le portrait de ce Nicolas.

(b) Guy du Chastel fut fait Pape en 1143 un an après la mort d'Abeillard.

d'un hérétique aux interêts de l'E- *S. Bern.*
 glise : " Mais j'ai une si haute idée, *ep. 291.*
 lui dit-il, de votre Religion, quoi-
 que le monde en dise, que je ne
 doute point que vous ne vous dé-
 clariez contre ce nouveau Docteur
 qui veut renouveler de nos jours
 l'Arrianisme, le Pélagianisme, & le
 Nestorianisme.

Mais il s'éleve d'une maniere bien
 plus véhemente, dans une autre
 Lettre qu'il écrivit en même-tems
 au Cardinal Yves (a) qu'il traite de
 cher ami. Ce Cardinal avoit été
 Chanoine Régulier de S. Victor de
 Paris, & c'est-là que leur amitié s'é-
 toit formée. Il lui découvre ses sen-
 timens en des termes qui pourroient
 surprendre, si l'on ne sçavoit, com-
 me l'a remarqué un sçavant Prélat *M. Godeau,*
 du dernier siècle, que Dieu n'ôte *Hist. Ecclef.*
 pas aux Saints le caractere naturel *l. 4. c. 64.*
 de leur esprit, en réformant leur
 volonté, & qu'il les laisse parler &
 écrire conformément à leur hu-

(a) Cet Yves fut fait Cardinal par le
 Pape Innocent II. en 1127. du titre des SS.
 Laurent & Damasc., & fut envoyé Légat en
 France en 1141. où il mourut l'année sui-
 vante un mois après Abeillard.

meur, afin que nous reconnoissions que les véritez qu'ils enseignent, sont de lui, & que l'aigreur est de l'homme.

S. Bern.

ep. 193.

Si on en veut croire cette Lettre,
 » l'Abbé de S. Gildas est un Moine
 » sans regle, un Supérieur sans aucun
 » soin (a), un homme qui n'est plus
 » rien à l'ordre, & à qui l'ordre n'est
 » plus rien; un homme dissemblable
 » à lui-même : au dehors il paroît un
 » Jean-Baptiste; au dedans c'est un
 » Herode; un Moine qui ne retient
 » plus rien de sa Profession que le
 » nom & l'habit; un monstre. Il blas-
 » phème contre Dieu, il détruit la
 » Foi, il renverse les Sacremens, il
 » anéantit la croix de Jesus-Christ, il
 » fait une Trinité à sa mode; c'est le
 » pere du mensonge, un fabricant
 » d'hérésies, & encore plus hérétique
 » par son opiniâtreté, que par l'énor-
 » mité de ses dogmes. " Ensuite il
 exhorte tous les Cardinaux à tra-
 vailler puissamment pour faire met-
 tre un frein à ces lèvres criminelles,

(a) Il avoit dit la même chose dans sa Lettre 342. adressée à un autre Cardinal. Nous en avons donné l'extrait avant de parler du Concile de Sens.

&

& à cette bouche trompeuse : & puisqu'il a été assez téméraire pour s'élever jusqu'au Ciel. „ Il faut , dit-il , le faire descendre jusqu'au “ fond des Enfers “ (a).

Toute la Cour de Rome fut donc , pour ainsi dire, inondée des Lettres de l'Abbé de Clairvaux contre Abeillard , puisqu'il écrivit encore aux Cardinaux Gregoire, Tarquin , Guy de Pise, à un jeune Cardinal qu'il ne nomme point , & au Cardinal Haimeric (b), Chancelier de l'Eglise de Rome, que le Saint appelle *l'ami de son cœur*, & à plusieurs autres. Mais on ne tarit point, quand on parle d'une affaire où l'on s'intéresse fortement : elle nous rend éloquens, & nous fait trouver des forces dans notre impuissance ; car le Saint n'ayant point de santé,

S. Bern.

ep. 133.

ep. 134.

ep. 135.

ep. 138.

(a) *Movemini et vos, agite pro loco quem tenetis, pro dignitate quam polletis, pro potestate quam accepistis, ut qui ascendit ad celos, descendat usque ad inferos.* S. Bern. ep. 180.

(b) Cet Haimeric étoit Cardinal Diacre, & avoit été tiré des Chanoines de S. Jean de Latran : c'est à lui que S. Bernard dédia son Traité de l'Amour de Dieu. Il mourut en 1148. selon Onuphre.

Tome II.

E

se trouvoit presque toujours dans un état de langueur.

Il avertit tous ces Prélats du départ d'Abeillard pour Rome, & les prie instamment de faire en sorte qu'il n'y trouve ni appuy, ni secours, ni miséricorde dont il le croit indigne. Il y répète presque tout ce qu'il a dit aux autres dans ses précédentes. Tout y est vif & plein de feu : & comme s'il n'en avoit pas assez dit dans toutes ses Lettres, & dans un gros Traité qu'il envoya au Pape contre son adversaire, il leur promet que son Secrétaire, c'est toujours de Nicolas qu'il parle, leur en dira davantage.

XII.

Réflexions
sur cette
conduite
de S. Ber-
nard.

Il me semble trouver ici un juste parallèle avec les différends qu'il y eut autrefois entre Saint Jérôme & Rufin. S. Bernard, comme ce Docteur de l'Eglise, combat le plus sçavant Moine de son siècle, & l'hérésie est le sujet de leurs guerres ; car S. Jérôme prétendoit que Rufin soutenoit les principales erreurs d'Origene, qui sont, que le Fils de Dieu ne peut voir le Pere, ni le Saint-Esprit voir le Fils ; que les ames ont été dès Anges dans le

Ciel, & que pour leurs péchez elles ont été envoyées ici bas, & emprisonnées dans les corps; que le Diable rentrera dans l'éclat de sa première origine, & regnera dans le Ciel avec les Saints après une longue pénitence; qu'Adam & Eve étoient incorporels avant le peché; que les peines de l'Enfer ne seroient point éternelles, &c. Saint Jérôme croyoit donc avec justice défendre la foi & l'honneur de l'Eglise contre Rufin; car tous ces articles étoient d'une extrême conséquence: & quoiqu'il eût aussi l'avantage de ne faire que repousser les traits de l'ennemi, qui l'avoit attaqué par des invectives très-piquantes, S. Augustin ne laissa pas d'être scandalisé des Lettres qu'il écrivit contre Rufin, & ne put s'empêcher de le témoigner à S. Jérôme qui étoit alors de ses intimes amis, par celle que j'ai crû devoir mettre ici.

„ J'ai lû la Lettre que vous avez écrite contre Rufin, lui dit-il, & je vous avouë, mon cher frere, que je l'ai lûë avec douleur, de voir deux personnes autrefois si unies, être présentement à ce point d'ini-

*S. Aug. ep.
ad Hier.
73. nov.
edit. aliq.
5.*

„ mitié. Quoiqu'il paroisse assez dans
 „ votre Lettre, combien vous avez
 „ soin de vous contenir pour ne pas
 „ rendre injure pour injure; néan-
 „ moins je n'ai pas laissé, en la lisant,
 „ de me sentir le cœur pénétré de
 „ douleur & de crainte. Malheur,
 „ malheur au monde à cause des
 „ scandales. Voilà l'accomplissement
 „ de ce que la vérité nous a prédit,
 „ que l'abondance de l'iniquité ré-
 „ froidiroit la charité de plusieurs. Je
 „ ne suis pas peu consolé, lorsque je
 „ pense au désir réciproque que nous
 „ avons de nous voir. Mais cette pen-
 „ sée réveille en même-tems l'exa-
 „ me douleur que j'ai, qu'après que
 „ vous avez été avec Rufin dans l'état
 „ où nous souhaiterions être, on vous
 „ voit présentement pleins de fiel l'un
 „ contre l'autre, & dans une si gran-
 „ de division. En quel tems & en quel
 „ lieu peut-on être à couvert de ce
 „ malheur, puisqu'il a pû vous arriver
 „ dans la maturité de votre âge, dans
 „ le tems qu'ayant déjà renoncé de-
 „ puis plusieurs années à tous les em-
 „ pêchemens du siècle, vous suiviez
 „ le Seigneur dans un entier dégage-
 „ ment de cœur, & que vous vous

nourrissiez de sa parole dans cette
 bienheureuse Terre où il a vécu,
 & où il a dit à ses Disciples, je vous
 donne ma paix, & vous la laissez en
 partage ? O qu'il est vrai que toute
 la vie de l'homme sur la terre n'est
 qu'une tentation !

Si je pouvois vous trouver l'un
 & l'autre en quelque lieu, je me
 jetterois à vos pieds dans le trans-
 port de ma douleur & de ma crainte :
 je les arroserois de mes larmes ;
 & avec tout ce que j'ai de tendresse
 & de charité pour vous, je vous
 conjurerois, & par ce que chacun
 de vous se doit à lui-même, & par
 ce que vous vous devez l'un à l'autre,
 & par ce que vous devez à tous
 les Fidèles, & particulièrement aux
 foibles pour qui Jesus-Christ est
 mort, & à qui vous donnez sur le
 théâtre de cette vie un spectacle si
 terrible & si pernicieux : je vous
 conjurerois, dis-je, de ne pas ré-
 pandre l'un contre l'autre des écrits
 que vous ne pourrez plus suppri-
 mer, & qui, par cela seul, seront un
 obstacle éternel à votre reconcilia-
 tion, ou du moins comme un le-
 vain, qui sera capable à la moindre

» occasion de vous aigrir tout de
 » nouveau , & de vous mettre en
 » guerre l'un contre l'autre. Je vous
 » avouë que c'est particulièrement
 » cet exemple qui m'a fait frémir , en
 » lisant quelques endroits de votre
 » Lettre où il paroît de l'émotion,
 » &c.

Les sentimens de ce grand Docteur de la Grace , sur ce qui s'est passé entre S. Jérôme & Rufin , sont des leçons admirables pour donner des bornes aux mouvemens trop impétueux , & si communs aux plus grands hommes dans la défense de la vérité. Le zele de la Religion les emporte souvent hors d'eux-mêmes , & les empêche alors de sentir ce qu'ils doivent , même au plus grand ennemi de l'Eglise pour qui Jesus-Christ est mort , & qui peut , par sa grace , se convertir.

Mais l'éloge de la vertu d'Abeillard se trouve dans la modération de ses défenses : on ne voit ni dans ses Lettres , ni dans son Apologie , ni dans aucun de ses Ouvrages , qu'il ait rendu injure pour injure ; ses termes par-tout sont reglez par la charité , & jusques dans les Let-

tres de confiance à Heloïse, où il auroit pû sans aucun risque décharger son cœur, il y parle sans aigreur de ses adversaires, & sans jamais les nommer. Il a gardé la même retenue avec les Professeurs de Reims dont il avoit de si grands sujets de se plaindre. Il faut avouer qu'il n'y a qu'une vertu supérieure, qui puisse toujours soutenir dans une si longue suite de tristes événemens, une conduite si chrétienne ! Mais reprenons le fil de notre Histoire.

Abeillard s'étant retiré de Sens, où il appréhendoit qu'on ne lui fit quelque violence, travailloit tranquillement chez un de ses amis, à son Apologie. Il en fit deux, une fort succinte, qu'il envoya à Heloïse pour la consoler. Elle avoit besoin de ce secours. Comme cette affaire faisoit grand bruit dans le monde, & que ses ennemis publioient de toutes parts qu'il avoit été condamné dans le Concile comme un hérétique, de si fâcheuses nouvelles avoient percé son cœur. Abeillard qui s'en doutoit, crut qu'il devoit commencer par calmer ses inquiétudes, aussi-bien que celles de ses

XIII.

Abeillard
travaille à
sa justifica-
tion.

Filles, qui souffroient autant que leur Abbessé d'une telle humiliation, mais par d'autres motifs & d'une manière différente. Dans Héloïse l'amitié seule agissoit sans aucun retour sur elle-même. L'unique personne qu'elle aimoit en ce monde, & qu'elle aimoit plus qu'elle-même, se trouvoit dans les plus tristes conjonctures qu'on puisse imaginer. Ses ennemis triomphoient, sa réputation étoit flétrie; ce grand homme étoit humilié; sa liberté, sa vie même, n'étoient pas en sûreté; quel sujet de douleur! Du reste elle ne doutoit point de la pureté de sa foi, & de son attachement inviolable à l'Eglise: mais pour ses Religieuses, quoiqu'elles eussent pour cet Abbé toute la vénération que son mérite lui attiroit, le sujet de leur inquiétude n'étoit pas le même.

On sçait quelle est la timidité naturelle des filles, comme leur conscience est timorée; combien de scrupules leur viennent dans l'esprit, lorsqu'il s'agit de la Religion, sur laquelle elles n'ont pas toutes les connoissances que peut avoir un

Théologien. Ces bonnes Religieuses considéroient donc leur Supérieur, leur Maître, leur Directeur, accusé, convaincu, comme on le publioit, de plusieurs hérésies, & lui-même obligé de se tenir caché. Alors les doutes, les inquiétudes, les perplexitez s'emparèrent de leur esprit. Sommes-nous dans la bonne voie? La doctrine qu'il nous a enseignée, est-elle orthodoxe? Ne sommes-nous point aussi dans l'erreur? Tant de Livres qu'il a composés pour nous, & qui sont tous les jours entre nos mains, ne sont-ils point autant de pièges pour surprendre notre simplicité? Tant de Sacremens qu'il nous a administrez, tant d'instructions qu'il nous a données, ne sont-ce point autant de mets empoisonnez qui ont tué notre ame? Car enfin que peut-on attendre, & que peut-on recevoir de la main d'un homme qu'on dit être un hérétique? Ainsi raisoient ces pauvres Filles; & flotantes entre la crainte & l'espérance, entre ce qu'on disoit d'Abeillard, & ce qu'elles en avoient connu, elles ne sçavoient à quoi s'en tenir.

Abeillard qui les connoissoit parfaitement, prévint ce trouble, qui seroit d'autant plus grand, qu'elles n'oseroient le découvrir à leur Abbessé. Il crut que sa charité devoit s'y interesser, & prévenir les suites fâcheuses qu'auroient pû avoir ces apprehensions fort naturelles à des filles. Dans cette vûë il dressa une Profession de Foi, opposée à tout ce que lui imputoient ses ennemis, où, sans entrer dans aucune dispute, il déclare simplement tout ce qu'il croit touchant les erreurs d'Arius & de Sabellius dont on l'accusoit. Comme cet Ecrit n'est pas long, le Lecteur ne sera peut-être pas fâché de le voir, & de juger de sa beauté, de sa force, de son éloquence & de sa piété.



PROFESSION DE FOY
D'ABEILLARD,

XIV.

Première
Profession
de Foy en-
voyée au
Paraclet.*Envoyée à l'Abbesse du Paraclet
& à ses Religieuses, peu de
tems après le Concile de Sens.*

MA Soeur, qui m'étiez chere
autrefois dans le siècle, mais
qui m'êtes infiniment plus chere en
Jesús-Christ, à présent que vous
avez l'honneur d'être son épouse;
Heloïse, c'est à vous que j'adresse
ma parole. Vous sçavez donc que
ma Philosophie m'est funeste, &
qu'on en a pris occasion de me ren-
dre odieux à toute la terre. Des
gens qui jugent des choses par leur
propre corruption, & qui se font un
plaisir de donner de sinistres expli-
cations aux sentimens les plus or-
thodoxes, publient que je suis un
habile Dialecticien, mais un mé-
chant Théologien, sur-tout dans la
doctrine de S. Paul: & tandis qu'ils
élevont la beauté de mon esprit, ils

» tâchent de ternir la pureté de ma
 » Religion, & de m'ôter tout le mé-
 » rite de ma Foi. Je suis persuadé qu'il
 » y a plus d'entêtement, que d'éru-
 » dition dans le jugement qu'ils font
 » de moi; car à Dieu ne plaise, que
 » j'aie jamais envié d'être un Philo-
 » sophe opposé au grand Apôtre, ou
 » que je fasse plus de cas de la qualité
 » d'un second Aristote, dont on me
 » flatte, que de celle de Chrétien que
 » je suis par la grâce de Jesus-Christ:
 » Jesus-Christ, dis-je, dont le nom
 » est le seul sur la terre qui puisse être
 » la source de mon salut, & je n'en
 » connois point d'autre. Je l'adore,
 » ce Divin Sauveur, dans la gloire
 » dont il jouit présent à la droite de
 » son Pere. Je l'adore avec toute l'é-
 » tendue de ma Foi, lorsqu'il con-
 » versoit sur la terre avec les hom-
 » mes; & que, revêtu de cette chair
 » virginale que Marie lui a donnée
 » par l'opération du Saint-Esprit, il
 » attiroit les yeux de tout le monde
 » sur lui par la grandeur des prodiges
 » & des miracles qu'il faisoit. C'est
 » donc pour calmer vos fraïeurs du-
 » rant cet orage, & celles de vos Fil-
 » les, que je vous adresse cet Ecrit.

C'est en particulier, Heloïse, pour
 tranquiliser votre esprit, & faire
 cesser ces troubles & ces inquié-
 tudes, dont je ne doute point que
 votre cœur un peu trop sensible sur
 tout ce qui me regarde, ne soit
 agité, que je vous envoie ma Pro-
 fession de Foi. Soyez sûre, & n'ou-
 bliez jamais que ma conscience &
 l'espérance de mon salut, sont éta-
 blies sur cette pierre inébranlable,
 sur laquelle Jesus-Christ a bâti son
 Eglise. En voici les fondemens qui
 sont le précis de ma Religion. Je
 croi en Dieu, Pere, Fils & Saint-
 Esprit, vrai Dieu, dont la nature
 est unique; quoiqu'il se trouve trois
 Personnes dans cette seule nature.
 Je croi que le Fils est égal en toutes
 choses à son Pere, égal en puissan-
 ce, en œuvres & en durée, qui
 n'est autre que son Eternité. J'ab-
 horre l'impiété d'Arius, qui, séduit
 par un génie d'enfer, mettoit des
 degrez dans la Trinité, faisant le
 Fils inférieur au Pere : comme si
 dès l'ancienne Loi il ne nous avoit
 pas été défendu de monter à l'Au-
 tel du Tout-puissant par degrez ;
 car c'est ce que fait celui qui met du

» plus ou du moins dans la Trinité. Je
 » confesse encore que le Saint-Esprit
 » est consubstantiel & égal en toutes
 » choses au Pere & au Fils. C'est de
 » lui dont j'ai souvent voulu parler
 » dans mes Ouvrages, sous le nom de
 » bonté infinie.

» Je déteste l'hérésie de Sabellius,
 » qui, par une bouche criminelle, a osé
 » affûrer que le Pere & le Fils n'é-
 » toient qu'une même Personne, &
 » par conséquent qu'on pouvoit dire
 » que le Pere a été crucifié, ce qui a
 » fait donner le nom de *Patipatiens*
 » à ses Sectateurs.

» Je croi de plus que le Fils de
 » Dieu a été fait fils de l'Homme, en
 » unissant la nature divine & la nature
 » humaine dans une même Personne;
 » que cet Homme-Dieu, après avoir
 » accompli le tems de sa mission, a
 » souffert, est mort, est ressuscité, est
 » monté au Ciel, & doit venir à la
 » fin des tems juger les vivans & les
 » morts.

» Je reconnois que tous les pechez
 » sont effacez par le Baptême; que
 » nous avons besoin de la grace de
 » Jesus-Christ pour commencer le
 » bien & pour l'achever; qu'après

être tombez par le péché, nous
pouvons nous relever par la pénitence.

Je ne m'arrête pas à protester que nos corps ressusciteront, puisque c'est en vain que je me flatterois d'être Chrétien, si je n'avois cette croyance. Telle est la Foi sur laquelle je me repose, & sur laquelle toutes mes espérances sont fondées. Appuié sur ce rocher inébranlable, je ne crains ni les écueils de Scylla, ni les gouffres de Carybde, ni les chants trompeurs des Syrenes. Si la tempête s'élève, elle ne m'ébranlera point; & si les vents les plus impétueux soufflent contre moi, ils ne pourront me renverser, puisque je suis solidement établi sur la pierre ferme qui est la vérité de la Foi.

Après avoir ainsi pourvû à la tranquillité du Paraclet, Abeillard crut qu'il devoit penser à se purger de vant le monde de toutes les erreurs qu'on lui imputoit, car on avoit déjà répandu de toutes parts un Ecrit, qui contenoit dix-sept Propositions qu'on disoit avoir été condamnées par le Concile de Sens, comme extraites des Livres de ce

XV.

Seconde

Profession

de Foi ad-

dressée à

tous les Fj

dèles,

Théologien. Ce fut sur cet Ecrit qu'il dressa son Apologie, ou si vous voulez sa justification beaucoup plus ample, que celle dont nous venons de parler. Il l'adresse à tous les Fidèles qui font profession de suivre la doctrine de Jesus-Christ, & il en fit tirer plusieurs copies, qu'il eut soin de faire répandre dans le monde par le moïen de ses amis.

C'est-là qu'après avoir remarqué avec S. Jérôme, qu'il est difficile quand on écrit beaucoup, de n'être pas censuré, il proteste devant Dieu qu'il ne se sent point coupable des choses dont ses ennemis l'accusent ou par malice, ou par ignorance; & que, s'il se trouve avoir avancé quelque erreur, il est dans la résolution de ne la point soutenir; qu'il se peut faire qu'il ait écrit par inadvertance des choses qui devoient se supprimer; mais qu'il prend Dieu à témoin, que sur les Chefs dont on l'accuse, ni la corruption de son cœur ou de son esprit, ni l'entêtement, n'ont aucune part; qu'il a toujours parlé en public, & n'a jamais pensé à cacher ses Ecrits,

comme font les Hérétiques, conformément à cette parole du Fils de Dieu : *Celui qui fait le mal, hait la lumiere* ; que si dans le grand nombre de discours qu'il a tenus , ou d'Ouvrages qu'il a composez , il est malheureusement tombé dans quelques excès, loin de les défendre avec opiniâtreté , il est prêt de faire satisfaction , en corrigeant ou en effaçant ce qui lui sera échappé mal à propos. Mais que comme il est de son devoir de corriger les fautes qu'il auroit faites, il est aussi obligé de repousser les accusations d'erreur qu'on lui impute fausement ; parce que le silence est une espece de confession , & celui qui néglige sa reputation , dit S. Augustin , est cruel à lui même ; que c'est par cette raison qu'il répond aux Capitules qu'on a publiez contre lui , pour faire connoître à tous les Fidèles, qu'il est enfant de l'Eglise ; qu'il reçoit tout ce qu'elle reçoit , qu'il rejette tout ce qu'elle rejette , & qu'il est toujours demeuré dans son unité dont il ne se séparera jamais , quoiqu'il soit fort inferieur en vertu à tous les enfans de cette sainte Mere.

Ensuite il reprend les dix-sept Chefs d'accusation, & répond à chacun en particulier, en déclarant, 1°. Qu'il a en horreur la Proposition qu'on lui attribué malicieusement; que le Pere a une puissance parfaite, que le Fils n'a qu'une certaine puissance, & que le S. Esprit n'a aucune puissance. Il fait profession de croire que le Fils & le S. Esprit sont de la même substance que le Pere, & qu'ils ont la même puissance & la même volonté; qu'il ne peut comprendre comment la malice de ses ennemis a été jusqu'à cet excès, que de l'accuser d'avoir dit que le Saint-Esprit n'est pas de la substance du Pere, puisqu'on trouve le contraire en plusieurs endroits de ses Ouvrages. 2°. Qu'il a toujours cru que le Fils de Dieu s'est fait Homme pour nous délivrer de la servitude du péché, de la captivité de Satan, & nous ouvrir l'entrée du Ciel par sa mort. 3°. Que Jesus-Christ comme Fils unique de Dieu, & né de la substance de son Pere avant tous les siècles, est une personne de la Sainte Trinité, aussi bien que le Saint-Esprit qu'il croit proceder du Pere & du Fils. 4°. Que

la grace de Dieu est tellement nécessaire à tous les hommes, que ni la nature, ni la liberté ne peuvent suffire pour le salut, parce que la grace nous prévient, afin que nous voulions; elle nous suit, afin que nous puissions; elle nous accompagne, afin que nous perséverions.

5°. Que Dieu ne peut faire que ce qu'il est convenable qu'il fasse, & qu'il peut faire plusieurs choses qu'il ne fera jamais.

6°. Qu'il y a des péchez d'ignorance, principalement quand elle vient de la negligence de nous instruire de nos devoirs.

7°. Que Dieu empêche souvent les maux, soit en prévenant les mauvaises volontez des hommes; soit en les changeant.

8°. Que nous avons tous contracté la coulpe & la peine du peché d'Adam, qui a été la cause & la source de tous nos péchez.

9°. Que ceux qui ont crucifié Jesus-Christ, ont commis un grand peché en l'attachant à la Croix.

10°. Que la perfection de la charité, qui n'exclut point une crainte chaste, telle que les Anges & les Bienheureux l'ont dans le Ciel, a été en Jesus-Christ.

11°. Que la puissance de lier & de délier,

a été accordée aux Apôtres & à leurs Successeurs, & qu'elle se trouve dans tous les Evêques dignes ou indignes, tant que l'Eglise les reconnoît pour Evêques. 12°. Que tous ceux qui sont égaux en charité, sont égaux en perfection & en mérite. 13°. Que le Pere est aussi sage que le Fils, & le Fils aussi bienfaisant que le Saint-Esprit, parce que la gloire des trois Personnes de la Trinité est égale. 14°. Qu'il n'a jamais pensé, encore moins dit, que le dernier avenement du Fils pouvoit être attribué au Pere. 15°. Que l'ame de Jesus-Christ n'est pas seulement descenduë aux Enfers en puissance, mais réellement & en substance. 16°. Qu'il n'a jamais avancé, que ni l'action, ni la volonté, ni la cupidité, ni le plaisir, ne sont point pechez, & que nous ne devons point souhaiter que la cupidité soit éteinte en nous. 17°. Enfin après avoir protesté que c'est à tort qu'on lui attribué un Livre des Sentences qu'il n'a jamais composé, il conjure tous les Fidèles de ne pas noircir son innocence, que la vérité met à couvert des fautes

qu'on lui impute ; puisque la charité chrétienne nous oblige de donner un bon sens aux choses qui sont douteuses.

Cette Apologie étant publiée en France , Abeillard partit pour aller à Rome défendre sa cause contre ses adversaires qu'il y avoit citez. Mais il n'étoit pas encore à Lyon , qu'il apprit que le Pape l'avoit jugé sans l'entendre ; que sur les seules Lettres de l'Abbé de Clairvaux , il l'avoit déclaré hérétique , condamné ses Ecrits au feu , & ordonné aux Evêques de France de le faire arrêter avec Arnauld de Bresse (a) , & de les tenir l'un & l'autre dans une prison séparée.

XVI.

Abeillard
va à Rome
pour défendre
sa cause

(a) Le Pape avoit raison de faire arrêter Arnauld de Bresse : jamais le Saint Siège n'a eu de plus dangereux ennemi. Cet Italien , qui portoit le nom de la Ville où il étoit né , n'alloit pas moins qu'à détrôner tous les Papes , & chasser tous les Cardinaux. Il publioit hautement que les biens qu'ils possédoient , étoient usurpez , qu'il falloit les en dépouiller , & rétablir le Sénat de Rome , où il avoit un parti si puissant , que peu s'en est fallu que les Papes n'en ayent été chassés pour toujours : mais ceux-ci enfin quelque tems après ayant pris le

Cette triste nouvelle confirmée de plusieurs endroits , fut un coup de foudre pour Abeillard , & qui le mit dans une étrange peine. Il ne pouvoit comprendre qu'un Pape aussi éclairé qu'étoit Innocent II. & qui passoit pour un homme équitable , eût contre toutes les Loix divines & humaines , condamné un Abbé sur les accusations de ses ad-

dessus , Arnould fut obligé de se retirer vers l'Empereur Frederic I. qui étoit brouillé avec eux. Ce Prince dans la suite , pour faire sa paix , leur livra Arnould , qui fut conduit à Rome , pendu & brûlé , & ses cendres jettées dans le Tybre par ordre d'Adrien IV. Cela n'arriva néanmoins qu'après dix ou douze ans de guerre qu'Arnould leur avoit faite par ses intrigues. Les ennemis d'Abeillard vouloient persuader Innocent II. qu'il étoit d'intelligence avec cet Arnould ; c'est pourquoi le Pape ordonne qu'on les arrête l'un & l'autre si on peut. Mais cette prétendue intelligence est une pure calomnie. Quoiqu'Arnould eût étudié autrefois sous Abeillard , il n'avoit jamais eu de relation avec lui depuis ce tems-là , & l'on ne peut porter plus loin le respect qu'Abeillard a toujours eu pour le Saint Siège. Il ne lui est même jamais échappé une parole contre les Papes dans tous ses Ouvrages , quoiqu'il eût tant de sujet de se plaindre d'eux , au moins d'Innocent II.

verfaires fans l'avoir entendu , & fans connoître , fi ce qu'on lui imputoit , étoit vrai ou faux , fi l'accufé en convenoit , & en cas qu'il en convînt , s'il perfîtoit dans fes fentimens , & beaucoup d'autres chofes qui devoient s'observer dans un jugement de cette confequence.

Mais fa douleur redoubloit , lorsqu'il faisoit réflexion que S. Bernard qu'il honoroit infiniment , étoit l'Auteur de toutes fes difgraces. En effet on fouffre patiemment une perfécution qui vient de la part des méchans. Ces hommes fans probité & fans religion s'élevent-ils contre nous , & n'épargnent-ils pour nous perdre ni la médifance ni la calomnie , nous ne fentons pour eux que du mépris. Mais quand un homme de bien & même un Saint fe déclare contre nous , quoiqu'il le faffe par de bons motifs qui le féduifent , c'est alors que la plus grande ame eft déconcertée , & que la vie lui devient ennuïeufe : auffi Dieu ne met-il à de telles épreuves que ceux qu'il destine à une grande gloire , & dont le courage lui eft connu.

Tant que S. Chrysostome ne vit que les libertins de Constantinople, les flatteurs de l'Imperatrice Eudoxie, & quelques Evêques de Cour, lui faire la guerre, & favoriser le parti de ses ennemis, il s'en consola aisément : la paix de son ame ne fut pas même troublée à la nouvelle de sa déposition & de son exil. Mais lorsqu'il apprit que S. Jerôme avoit pris contre lui le parti de Theophile d'Alexandrie, qu'il disoit ouvertement que sa déposition étoit juste, & qu'il s'étoit attiré tous les mauvais traitemens qu'il souffroit, cette nouvelle le pénétra de douleur ; alors il ne put s'empêcher de dire qu'elle le touchoit plus, que tout ce qu'il souffroit de la part de ses ennemis.

Abeillard percé d'un semblable trait qui partoît de la main de saint Bernard, tomba dans une extrême perplexité d'esprit. Il ne sçavoit à quoi se résoudre. Si je vais à Rome, se disoit-il, on m'y traitera peut-être encore en personne, comme je l'ai déjà été dans mon absence, sur l'exposition que mes ennemis ont donnée de mes prétendues hérésies :

réfies : si je retourne au Paraclet ou à S. Gildas , ces mêmes ennemis fçauront bien m'en tirer , pour m'ôter peut-être la vie , sous prétexte d'entrer dans les desseins du Pape. Ces deux partis également périlleux le tinrent quelque tems en suspens : mais enfin déterminé par le témoignage que sa conscience & la soumission de son esprit aux décisions de l'Eglise , rendoient à son innocence , il resolut d'aller à Rome pour se justifier. Continuant sa route , la nuit le surprit & l'obligea de s'arrêter à Cluni.

Cluni est une ancienne Abbaye de l'Ordre de S. Benoît , située sur les confins du Duché de Bourgogne (a) , à quinze ou seize lieues de Lyon. Pierre le Venerable en étoit alors Abbé , & gouvernoit ce fameux Monastere & tous ceux qui en dépendent , avec beaucoup de sagesse & de regularité. C'étoit

XVII.
L'Abbé de Cluni l'arrête & veut l'engager à rester chez lui.

(a) Ce Duché n'étoit pas encore réuni à la Couronne : ainsi l'Abbaye de Cluni étoit alors hors de France. Sa fondation est de l'an 910. par Bernon Abbé de Gigniac , soutenu des libéralitez de Guillaume I. Duc d'Aquitaine , & Comte d'Auvergne.

un homme d'une grande douceur, ſçavant, ami des Doctes & des perſonnes de pieté : ce qui lui avoit acquis une grande conſideration dans le monde. Il n'avoit jamais vû Abeillard, mais il le connoiſſoit de réputation, & avoit lû quelques-uns de ſes Ouvrages. D'abord qu'il ſçut ſon arrivée, il fut audevant de lui, & le reçut avec toutes les marques de diſtinction. La converſation ſe lia facilement, & ces deux illuſtres Abbez en peu de tems devinrent amis intimes.

Abeillard ne put lui cacher le ſujet de ſon voyage, ni ſ'empêcher de lui faire le recit de ſes diſgraces, particulierement de ce qui ſe paſſoit depuis quelques années entre l'Abbé de Clairvaux & lui, & l'embarras où il ſe trouvoit par la triſte ſituation de ſes affaires. Il ne pouvoit ſ'adreſſer à un meilleur conſeil. L'Abbé de Cluni avoit toutes les qualitez neceſſaires pour en donner de bons, & toute l'autorité & le credit pour les ſoutenir. Touché des malheurs de ce grand homme, après avoir bien conſideré toutes les circonſtances de cette affaire,

il lui conseilla de ne point aller à Rome. Qu'irez-vous faire-là, lui disoit-il? La conduite du Pape à votre égard, fait voir qu'il est prévenu contre vous, & que vos adversaires y sont les plus forts. Attendez-vous que Sa Sainteté se décide, & qu'après une démarche si éclatante, elle retourne sur ses pas? Quand même vous viendriez à bout de la persuader de votre innocence & de la droiture de vos intentions, on ne changera pas ce qui est fait, -c'en seroit trop exiger. Les Souverains Pontifes ordinairement ne veulent pas avoir le démenti, ni faire paroître qu'ils se sont trompez, ou qu'ils ont été trop vite. D'ailleurs le Pape a des obligations infinies à l'Abbé de Clairvaux. Vous sçavez tout ce que ce Religieux a fait pour l'honneur du Saint Siège. Il est puissant en cette Cour, il y a grand nombre d'amis: je ne crois pas qu'il y ait jamais le dessous en aucune affaire. Votre âge avancé ne vous permet plus tant de fatigues; vous allez ruiner votre santé, consumer beaucoup d'argent inutilement, & vous faire mourir de chagrin. En

Raisons de
cet Abbé
pour dis-
suader
Abeillard
de son voia-
ge de Ro-
me,

un mot mon avis n'est point que vous alliez à Rome.

Objections qu'y forme Abeillard. Abeillard écoutoit attentivement toutes les raisons du Venerable Abbé; elles faisoient impression sur son esprit: mais il ne trouvoit pas moins de péril de rester en France. Je n'y puis être en sûreté, répondit-il. Si je m'en retourne au Paraclet, je me livre moi-même entre les mains de mes ennemis. J'avouë que je serois en quelque sorte hors de leurs atteintes dans mon Abbaye: mais vous sçavez ce que j'y souffre de la part de mes Religieux, qui sont encore plus à craindre pour ma vie que tous les jaloux de ma gloire. Ainsi persuadé de l'inutilité de son voyage de Rome, mais encore plus convaincu du danger où il étoit en France, il avoit peine à se déterminer.

Ils prennent du tems pour se résoudre. L'Abbé de Cluni voyoit ces extrêmes également dangereuses, & qu'il falloit éviter l'une & l'autre. Il en sçavoit le moïen, il étoit même résolu de le mettre en usage; mais pour faire les choses avec plus de maturité, il ne voulut point alors s'ouvrir à son hôte: il se contenta

de le prier de se reposer quelques jours à Cluni, & lui dit que dans ce tems il penseroit à son affaire. Son dessein étoit de se servir de cet intervalle pour mieux connoître l'esprit d'Abeillard, & faire ensuite ce qu'il avoit résolu, s'il le trouvoit tel qu'il souhaitoit.

L'Abbé de S. Gildas eut le loisir de satisfaire sa piété dans ce saint lieu par la vûe de l'auguste Temple, qui est l'un des plus beaux & des plus vastes qu'il y ait en France (a), par la considération des monumens sacrez, des Reliques & des Tombeaux de Saints qui s'y trouvent en grand nombre. Sa curiosité fut aussi plus que satisfaite par la vuë des bâtimens, capables de loger cinq ou six Princes (b) avec leurs Cours sans être incommodez; par

(a) Il a été bâti par S. Hugues VI. Abbé de Cluni décédé en 1109. Alphonse VI. Roy de Castille & intime ami de l'Abbé Hugues en fit la dépense.

(b) On y a vû durant le Concile de Constance, le Pape, l'Empereur & le Roy de France avec leurs Cours logez, sans qu'aucun Religieux fût déplacé, quoiqu'ils fussent alors plus de deux cens.

la vûë enfin de cette fameuse Bibliothèque , l'une des merveilles du monde , & qui ne cedit en rien à celle des Empereurs de Constantinople. Telle étoit l'Abbaye de Cluni , avant que les Protestans l'eussent pillée & brûlée dans le seizième siècle.

Pierre le Venerable , dans ses jours de repos & de récréation , venoit de tems en tems entretenir son hôte. Tantôt il le mettoit sur des matieres Ecclesiastiques , tantôt sur l'Histoire & sur la Théologie , d'autrefois sur la spiritualité & sur l'Ecriture Sainte : & de ces conversations il sortoit de plus en plus charmé d'Abeillard. Il ne pouvoit assez admirer la beauté de ce genie à qui rien n'étoit caché , & qui s'entendoit sur tout ce que l'homme peut sçavoir (a) ; sa netteté à rendre sensibles les difficultez les plus obscures ; sa pénétration pour débrouiller tout ce qui étoit embarrassé ; sa justesse qui alloit toujours droit au point de la difficulté ; son

(a) C'est de lui qu'on a dit : *Non homini, sed scientiæ deest quod nescivit.*

éloquence dans la maniere de s'exprimer dans toutes les Langues qui sont en usage chez les Sçavans : & avec de si rares qualitez, un fond de pieté & de religion, qui faisoit connoître qu'il n'aimoit que Dieu, & ne vouloit aimer que lui.

Alors connoissant parfaitement le trésor qu'il avoit chez lui, il crut qu'il étoit tems de lui découvrir le dessein qu'il avoit formé. J'ai pensé à votre affaire, lui dit-il, d'une maniere agréable, & si je ne me trompe, le nœud gordien est dénoüé. Sans aller à Rome, nous vous mettrons à couvert des persécutions qu'on vous fait en France. Vous ferez bien avec le Pape, & vous ne ferez point mal avec vos ennemis; vous aurez la paix avec tout le monde, & personne ne vous inquiétera plus. Une si heureuse nouvelle fit renaître la joie dans le cœur d'Abeillard, & ne pouvant plus la dissimuler, il se jetta au cou de l'Abbé de Cluni, & en l'embrassant, lui dit les larmes aux yeux, qu'il le regarderoit comme son Sauveur, s'il pouvoit lui procurer tous ces avantages. Ils sont entre vos mains.

XVIII.
L'Abbé de Cluni persuade enfin Abeillard de prendre le parti qu'il lui proposoit.

répondit l'Abbé de Cluni, & si vous voulez demeurer avec nous & vous y engager pour le reste de vos jours, je me charge du reste.

Abeillard parut interdit à cette proposition ; & le Venerable Abbé qui lut dans le fond de son ame tout ce qui s'y passoit, le prit par la main, & le menant dans un appartement plus secret : Venez, lui dit-il, homme de peu de foi, écoutez-moi un moment : puis s'étant assis, l'Abbé de Cluni poursuivit ainsi : Que quittez-vous, en laissant votre Abbaye de S. Gildas, sinon un enfer anticipé ? des Moines revoltez, qui n'ayant point de Religion, ne vous pardonneront jamais le dessein que vous avez eu, & que vous avez encore de les reformer ? Quel moyen de travailler à votre salut au milieu de tant de troubles & de tant d'agitations ? J'avouë que vous trouveriez plus de satisfaction au Paraclet : mais il n'y faut plus penser, si vous cherchez votre repos. Quand même vous seriez reconcilié avec Rome, tant que vos adversaires vous verront auprès de ces bonnes Filles, ils s'imagineront toujours que vous

dogmatisez, que vous corrompez leur foi par des sentimens, sinon erronez, au moins dangereux : & sous ce prétexte, vous fusciteront tous les jours de nouvelles affaires. Comme vous ne sçauriez manquer d'envieux, vous ne manquerez point aussi de calomniateurs; vous ferez donc toujours dans les disputes & dans les combats, toujours occupé à attaquer ou à vous défendre : cette vie tumultueuse est-elle propre à faire son salut, & n'est-il pas tems à soixante ans passez de ne plus s'occuper que de la grande affaire de l'Eternité? Croyez-moi, mon cher Abeillard, c'est la Providence qui vous a conduit ici pour vous y faire trouver votre repos sur la fin de vos jours. Vous n'y ferez point inutile; mes Religieux profiteront de vos lumieres avec toute la docilité que doivent avoir des disciples pour leur maître, & nous vous honorerons tous, comme le doit être une personne de votre caractère & de votre mérite.

Abeillard ne put résister à un discours si persuasif. Il se rendit aux pressantes sollicitations de l'Abbé

de Cluni, voyant que la sagesse même parloit par sa bouche. Il envoya sa démission de l'Abbaye de S. Gildas à ses Religieux, avertit Heloise de la resolution qu'il avoit prise de passer le reste de ses jours à Cluni; & dès ce moment il se mit entre les mains du saint Abbé qui gouvernoit ce Monastere, avec la simplicité, le détachement, & la soumission qu'un Novice auroit pour son maître, laissant à sa disposition le soin de ses affaires. Il se considéra pour lors comme un homme mort qui n'avoit plus de part aux choses de ce monde, & ne pensa plus qu'à s'avancer à grands pas dans les voies de l'Eternité.

XIX.

L'Abbé de Cluni & celui de Cîteaux reconcilient Abeillard avec S. Bernard.

La premiere chose que fit l'Abbé de Cluni, après avoir tiré cette parole d'Abeillard, fut d'en écrire au Pape; de lui mander ce qui s'étoit passé, & de le prier de ratifier cet engagement. Abeillard crut qu'il étoit aussi de son devoir d'écrire à Sa Sainteté, & de l'informer de ses dispositions presentes, aussi-bien que des offres que l'Abbé de Cluni lui faisoit. Mais lorsqu'ils pensoient l'un & l'autre à dresser leurs Lettres

pour Rome, on vint les avertir que l'Abbé de Cîteaux venoit d'arriver, & demandoit à leur parler. C'étoit Rainard (a), homme d'une grande pieté & d'une singuliere érudition. Il avoit succédé depuis quelques années à S. Estienne, & marchoit sur ses pas, joignant comme lui l'exemple à la parole; il s'occupoit uniquement de la conduite de son Ordre, & travailloit à entretenir ses Religieux dans cette ferveur naissante, qui répandoit déjà une si agréable odeur dans toute l'Eglise.

Il parut aux yeux de cette illustre Communauté de la maniere du monde la plus édifiante. Rien n'étoit plus humble, ni plus modeste que son équipage. Une vile monture lui tenoit lieu de carosse à six chevaux, & un pauvre Frere convers qui l'accompagnait, faisoit toute sa suite. Mais il étoit de ces gens qui se rendent recommandables par leur propre merite, & qui n'ont pas besoin, pour s'attirer le

(a) Il étoit fils de Milon, Comte de Bar-sur-Seine, & Religieux Profes de Clairvaux, d'où il avoit été tiré pour être Général de l'Ordre.

156 LA VIE D'ABEILLARD.
respect & la veneration des hommes, de toutes ces marques extérieures d'une grandeur mondaine, que le faste & la vanité ont introduites dans la suite des tems (a), triste supplément à la pieté, & à la vertu des saints Fondateurs.

Lobin. Hist. de Bret. l. 5. pag. 147. Je ne sçai précisément quelle affaire amenoit ce bon Abbé à Cluni. Un habile homme de ces derniers tems a cru qu'il venoit à la sollicitation de S. Bernard pour parler de paix & de reconciliation avec Abeillard, comme si le Saint eût eu quelque scrupule d'avoir poussé les choses trop loin. Quoiqu'il en soit, l'Abbé de Cluni se mit de la partie

(a) Ce ne fut que plus de cent cinquante ans après, que les Abbez de Cîteaux commencerent à quitter cette simplicité de leur état, & à prendre des équipages de gros Seigneurs, ce qui donna occasion à ce decret du Chapitre general de l'an 1281. *Quoniam Generali Capitulo datum est intelligi, quod quidam Abbates muliebrem mollitiem imitantes, in curribus & lecticis gestatoriis faciunt se portari, statuit & ordinat Capitulum Generale, quod nullus Abbas, aut Monachus de cetero talibus uti audeant, alioquin quandoque usi fuerint, in pane & aqua jejunabunt auctoritate Capituli Generalis.*

pour porter Abeillard à faire généreusement cette action si chrétienne, & engagea l'Abbé de Cîteaux à le mener lui-même à Clairvaux pour le reconcilier parfaitement avec S. Bernard, qui étant son Religieux, ne pourroit rien refuser à son Supérieur.

Ce bon Général accepta volontiers cette commission, & témoigna qu'il se feroit un plaisir d'être le médiateur de cette paix. Il partit donc quelques jours après avec Abeillard, & arriverent à Clairvaux sur la fin de Septembre de la présente année 1140. quatre mois ou environ après la tenuë du Concile de Sens. Le Général menagea si bien les esprits de part & d'autre, que l'on convint de tout. Abeillard s'expliqua devant eux, & fit comprendre à S. Bernard en quel sens il avoit avancé les Propositions qui lui déplaisoient. Il le convainquit si pleinement de la pureté de sa foi, qu'ils s'embrassèrent & se jurèrent une amitié éternelle.

Lorsque l'Abbé de Cluni apprit cet accommodement par le retour d'Abeillard, il en témoigna autant

XX.

Le Pape ratifia tout ce qu'ils avoient fait.

de joie que si cette affaire l'eût regardé uniquement. Il crût qu'il étoit à propos d'en donner avis au Pape, & que cette nouvelle appaiseroit son courroux. Pour cet effet il députa vers Sa Sainteté deux de ses Religieux qui furent chargez de leurs Lettres. Nous ne sçavons point ce que contenoit celle d'Abeillard, mais celle de Pierre le Venerable est venuë entiere jusqu'à nous.

*Ep. Petr.
Clunia. ad
Innocent.
II.*

Il commence par faire souvenir le Pape, qu'il a l'honneur d'être immédiatement soumis au Saint Siège avec toute la Congregation, & qu'il ne reconnoît point d'autre Supérieur que lui; que c'est ce qui lui donne la confiance de représenter à Sa Sainteté que le Docteur Abeillard, dont la réputation ne lui peut être inconnue, étant passé par Cluni pour aller à Rome se défendre de toutes les erreurs qu'on lui imputoit, il lui avoit conseillé de passer le reste de ses jours avec eux, en renonçant pour jamais à toutes les disputes des Ecoles; qu'il ne doutoit point que le consentement qu'il y avoit donné, ne fût un mou-

vement de l'esprit de Dieu; que
 toute la Communauté de Cluni,
 qui esperoit tirer de grands avanta-
 ges de la presence de ce sçavant Re-
 ligieux, & lui-même qui avoit l'hon-
 neur d'en être le Chef, quoiqu'in-
 digne, se prosternoient aux pieds
 de Sa Sainteté, pour lui demander
 très-humblement qu'elle eût pour
 agréable cette demeure d'Abeillard
 dans Cluni, & de défendre à toutes
 sortes de personnes de l'en faire
 fortir ou de l'inquiéter; qu'elle ver-
 roit par sa Lettre quels sont ses sen-
 timens, sa reconciliation avec l'Ab-
 bé de Clairvaux, & enfin la resolu-
 tion où il étoit de ne se plus mêler
 de disputes, & de s'occuper uni-
 quement de la priere & de la lecture;
 que rien ne paroïssoit plus juste que
 d'accorder ce peu de repos au me-
 rite de ce grand homme, à sa pieté
 & à sa vieillesse, qui étant accom-
 pagnée de plusieurs infirmités cor-
 porelles, faisoit assez connoître
 qu'il n'avoit pas encore beaucoup
 à vivre.

Cette Lettre eut le succès que
 l'Abbé de Cluni s'étoit promis. Le
 Pape témoigna être fort satisfait.

des dispositions d'Abeillard, il lui permit de rester à Cluni; en un mot il accorda à l'Abbé tout ce qu'il lui avoit demandé pour Abeillard, dont il s'étoit rendu garant envers Sa Sainteté.

XXI.
Divers sentimens des hommes sur cette affaire.

Mais tandis que cet illustre persecuté va jouir du repos que son mérite, & la charité de Pierre le Venerable, lui ont enfin procuré, il est juste d'instruire mon Lecteur du fond de son affaire, & d'examiner à la rigueur si Abeillard avoit tort, si la procédure du Concile de Sens est régulière, si les erreurs dont S. Bernard & ses Partisans l'accusoient, sont véritablement des erreurs, & en cas qu'elles soient telles, s'il est vrai qu'Abeillard les ait enseignées: enfin si la Sentence d'Innocent est juste & équitable. Quatre points qui ont partagé les Auteurs, & qui ont fait faire sur ce grand démêlé, dont le bruit & l'éclat se répandit dans tout le monde, des jugemens fort différens. Car il s'est trouvé de sçavans hommes (a),

(a) Voyez le P. Mabillon dans ses grandes Notes sur l'Épître 187. de S. Bernard.

qui ont cru que S. Bernard avoit été un peu trop vite dans cette affaire, qu'il avoit trop donné à ses préventions contre Abeillard, qu'il lui en avoit imposé touchant ses sentimens, & qu'enfin il avoit combattu des chimeres & des phantômes. Ils ont aussi trouvé ses Lettres sur cette affaire trop vives & trop imperieuses (a). Ils ne croient pas que les regles de la charité & de l'humilité y soient gardées fort exactement. Enfin ils ne peuvent approuver la conduite des Evêques assemblez à Sens, ni le jugement d'Innocent II. qu'ils se persuadent être contraire aux Canons, & à toutes les Loix de l'équité.

Nous tâcherons d'éclaircir ces quatre points le plus succinctement qu'il nous sera possible, & avec le desintéressement que demande la verité de l'Histoire, sans entrer dans les intentions des uns & des autres qui ne sont connus que de Dieu, & sur lesquelles les hommes ne peu-

(a) *Quin zelus fidei paulò acriorem in mores Abalardi inveclivam, à sancto Bernardo extorserit, nullus dubitat. P. Alex. Hist. Eccles. 12. siècle. Dissert. 7. art. 8.*

vent porter de jugement , fans se rendre coupables devant sa divine Majesté , & s'attirer une condamnation plus severe , que celle qu'ils ont portée contre les autres. Commençons par les quatorze Chefs d'accusation, envoyez au Pape par S. Bernard & par les Evêques de Sens, & voyons si ce sont autant d'hérésies comme ils le prétendoient.

PREMIER CHEF D'ACCUSATION.

XXII. Le premier est d'avoir comparé
Examendes la sainte Trinité à un cachet de cui-
quatorze vre , & d'avoir dit que , comme la
Chefs d'ac- matiere & la figure qui est sur ce
cusation cachet ne sont qu'une même sub-
contre A- stance , quoique la matiere ne soit
beillard. pas la figure , ni la figure la matiere ;
de même , quoique le Pere & le Fils
dans la Trinité ne soient qu'une
même substance, le Pere néanmoins
n'est pas le Fils , & le Fils n'est pas
le Pere.

Abeil. in- On ne peut nier qu'Abeillard
roduc. ad n'ait fait cette comparaison. Elle se
Theol. l. 1. trouve dans sa Théologie expli-
p. 1081. & quée fort au long. Mais de dire que
seq. ce soit une hérésie , je ne crois pas
qu'aucun Théologien l'ait jamais
pensé. J'avouë que la comparaison

n'est pas juste dans toutes ses circonstances, & Abeillard l'avouë *ibid.* lui-même; car quel exemple peut-on trouver dans la nature qui soit parfaitement semblable à Dieu? On sçait bien que le cachet & la figure qui y est empreinte, ne font qu'un suppôt, au lieu que le Pere & le Fils dans la sainte Trinité en font deux. Ce n'est pas aussi le rapport que notre Théologien vouloit y trouver. Il s'agissoit seulement de faire comprendre à de jeunes gens par quelque exemple sensible, comment il se peut faire que dans Dieu le Pere & le Fils ne soient qu'une même nature & une même substance, & cependant ne soient pas une même Personne? Il se sert pour cela de l'exemple du cachet avec d'autant plus de raison, que S. Paul *Ep. ad Hebr.* appelle le Fils de Dieu la figure & le caractère de la substance de son Pere. Ce cachet donc, dit notre Théologien, n'est qu'une même substance avec la figure qui y est: cette figure néanmoins n'est pas le cuivre, & ce cuivre n'est pas la figure, quoiqu'elle en procede, qu'elle en sorte, & qu'elle en soit,

164 LA VIE D'ABEILLARD.

pour ainsi dire, engendrée, comme le Fils l'est de son Pere. Je ne vois pas que cette comparaison étant ainsi expliquée, il y eût lieu de s'écrier, comme firent les Evêques

In capit. du Concile de Sens : Horrenda similitudo! On en apporte tous les jours dans les Ecoles qui sont moins justes, sans qu'on les traite d'hérésies. Dans le fond les ennemis d'Abeillard auroient eu peine eux-mêmes d'en apporter une meilleure sur le sujet dont il s'agit. Ils devoient se souvenir de ces belles paroles de S.

*Greg. Naz.
Orat. 34.*

Gregoire de Nazianze : Toutes les comparaisons tirées des créatures, & appliquées à la Trinité, sont imparfaites, & par conséquent dangereuses, si l'on ne s'attache au seul point de la comparaison, en écartant avec grand soin toutes les différences.

II. CHEF D'ACCUSATION.

Le Saint-Esprit n'est pas une puissance; ni de la substance du Pere & du Fils.

C'étoit-là le grand crime d'Abeillard, selon ses adversaires. Là étoit renfermé tout le venin de son hérésie, ou plutôt cette Proposition

étoit un égoût & une sentine de toutes les hérésies des premiers siècles. On y voyoit l'Arianisme qui fait le Fils & le Saint-Esprit moindres que le Pere ; on y voyoit les blasphêmes de Macedonius , qui nie la Divinité du Saint-Esprit ; on y voyoit une destruction entiere de la sainte Trinité, telle que l'enseignoit Sabellius ; enfin Abeillard prêchoit de nouveaux Dieux, dont le Christianisme n'avoit jamais entendu parler. C'est ce que disoient S. Bernard , Guillaume de Saint-Thierry , & les autres qui s'étoient élevez contre lui.

Mais, comme ont fort bien remarqué deux des plus sçavans Théologiens de notre siècle , ces grands hommes ne sont jamais entrez dans le veritable sentiment d'Abeillard, & n'ont point pris sa pensée, puisqu'on ne peut nier qu'il n'ait eû des sentimens très-orthodoxes sur le mystere de la Trinité, lui qui au même endroit , assure en termes formels que les trois Personnes Divines sont d'une même nature (a) ;

*P. Alex. ut
supr. p. 791.
Dupin. 12.
siècl. p. 404.*

(a) Juxta proprietates trium Personarum,

que les attributs de puissance, de sagesse, d'amour, &c. sont communs au Pere, au Fils & au Saint-Esprit; lui enfin qui se sert exprès de l'*ὁμολογίαν*, pour faire comprendre la consubstantialité du Pere & du Fils.

Aussi se récrie-t-il étrangement contre cette accusation dans son Apologie adressée à tous les Fidèles. Il déclare que c'est une calomnie, & que si on trouve jamais dans ses Ecrits que le Fils n'a qu'une demi-puissance, & le Saint-Esprit aucune puissance, il veut passer non-seulement pour un hérétique, mais pour un hérésiarque, qui étant devenu opiniâtre & incorrigible, est digne du dernier supplice.

Il attribué donc seulement la

quædam specialiter, ac tanquam propriè de aliqua earum dici solent, quæ tamen juxta earum naturam singulis inesse non ambigimus, ut sapientia Filio, caritas Spiritui sancto, specialiter attribuitur, cum tamen tam Pater, quam Spiritus sanctus, seu etiam tota Trinitas, sapientia sit, & similiter tam Pater ipse, quam Filius, caritas dici possit, &c. Non minùs igitur aut Filium, aut Spiritum sanctum omnipotentem prædicamus, quàm Patrem. Abeil. Theol. pag. 283. & seq.

puissance au Pere, la sagesse au Fils, & l'amour au Saint-Esprit par *appropriation*, comme parlent les Théologiens, & comme tous les Peres de l'Eglise ont parlé. Ainsi lorsqu'il ajoûte, que le Fils est une certaine puissance, & le Saint-Esprit non une puissance, il veut dire, comme il l'explique lui même, que le mot de sagesse qui est attribué au Fils, n'exprime pas la plénitude de la puissance comme dans le Pere, puisque la sagesse n'exprime autre chose qu'un pouvoir de discerner parfaitement, ce qui fait une certaine espece de puissance : & le Saint-Esprit connu sous le nom de bonté & d'amour, n'exprime ni la puissance ni la sagesse, mais plutôt une effusion de l'une & de l'autre. Or, bien loin que cette doctrine soit hérétique, tous les Théologiens s'en servent unanimement comme de l'unique fondement que nous ayons pour admettre quelque distinction entre les attributs divins, soit virtuelle, comme veulent les Thomistes, soit formelle, comme veulent les Scotistes, soit moïenne, comme d'autres prétendent ; parce

que, disent-ils, quoiqu'en Dieu la puissance, la sagesse, la bonté & les autres attributs ne soient qu'une même chose, cependant la puissance n'exprime pas la sagesse & la bonté, & la sagesse & la bonté forment dans notre esprit une autre idée, que ne font la puissance & la justice.

Abeil. l. 2. de sa Théol. p. 1085. & suiv. C'est dans le même sens qu'il dit : que si on veut parler correctement, & avec toute la précision que demande la Théologie, on ne devroit pas dire que le Saint-Esprit est de la substance du Pere, quoiqu'il lui soit consubstantiel, parce qu'il ne sort pas de lui par voie de génération comme le Fils, mais par voie d'amour : quoique je sçache bien, ajoute-t-il, que plusieurs Peres très-Catholiques se sont exprimez de la sorte. Mais cette maniere de parler n'est pas exacte, autrement ce seroit un second Fils dans la Trinité. Ce sont ses paroles.

Il est évident qu'il ne peut y avoir ici d'hérésie, puisque l'Auteur accorde le dogme, qui est la consubstantialité du Saint-Esprit avec le Pere & le Fils. Il ne s'agit que
d'une

d'une maniere de parler, qu'il prétend plus exacte selon les regles de la Logique. Il ne nie point que le Pere communique sa substance au Saint-Esprit : cependant comme l'action par laquelle il la lui communique, n'est point génération, mais spiration, dont le terme formel est l'amour & non la substance ; il semble, dit-il, qu'il ne faudroit pas dire que le Saint-Esprit soit de la substance du Pere & du Fils. Une distinction de l'Ecole (a) vuideroit ce differend : & je ne doute point qu'Abeillard ne l'ait eu en vûe. Le Saint-Esprit n'est point de la substance du Pere & du Fils, formellement, en vertu de l'idée que donne sa procession, cela est vrai. Par identité de nature, cela est faux.

Cette question, si on y veut prendre garde, est la même que celle qu'on agite tous les jours en Théologie, lorsqu'on demande, pourquoi le Saint-Esprit n'est pas appelé Fils de Dieu, aussi-bien que la seconde Personne de la sainte

(a) Formaliter & ex vi processionis ; concedo. Materialiter & identicè, nego.

Trinité, puisque le Pere lui communique la même nature & la même substance qu'à son Fils ? On répond que c'est parce qu'il ne procede pas comme le Fils par voie d'entendement, mais par voie de volonté, & qu'il n'y a que l'entendement qui ait le pouvoir de rendre semblable: ressemblance néanmoins qui est absolument nécessaire pour la filiation (a). Mais, dit-on, est-ce que le Saint-Esprit n'est pas en toutes choses semblable au Pere & au Fils ? On est obligé de répondre, qu'il ne l'est pas formellement en vertu de sa procession, mais seulement par identité de nature, c'est-à-dire, que la voie par laquelle il procede, n'a pas d'elle-même, & en vertu de son idée formelle, de quoi lui donner cette ressemblance, quoiqu'il l'ait d'ailleurs en vertu de la même nature qu'il reçoit.

On ne s'est point avisé jusqu'à présent de taxer cette opinion d'hérésie. Abeillard cependant ne prétendoit pas autre chose. Voici ses

(a) Generatio est origo viventis à vivente, in similitudinem naturæ.

paroles : *Spiritus verò quamvis ejusdem substantia sit cum Patre & Filio, unde etiam Trinitas ὁμοούσιος, id est unius substantia predicatur, minimè tamen ex substantia Patris & Filii, si propriè loquimur, esse dicendus est, quasi oporteat ipsum ex Patre & Filio gigni. Sed magis ex ipsis habet procedere.* C'est tout ce qu'il vouloit, que le Saint-Esprit procédoit seulement du Pere & du Fils, mais qu'il n'en étoit pas engendré : & c'est cette génération qu'il appelle, *esse ex substantia.*

Abeil. l. 3.
introd. ad
Theol. p. 1112
& 1117.

III. CHEF D'ACCUSATION.

Dieu ne peut faire que ce qu'il fait, & ne peut faire ce qu'il ne fait pas.

Il est certain que c'est ici un des principes de la Théologie d'Abeillard. Il le prouve, & le déduit amplement en plusieurs endroits de ses Ouvrages. Mais comment, & en quel sens ? C'est ce qu'il faut examiner. Car dans un sens cette proposition est hérétique, & détruit la toute-puissance de Dieu, puisqu'il est certain qu'elle peut s'étendre à beaucoup d'autres choses qu'elle ne

fait pas, & qu'il n'y a pas même apparence qu'elle fasse jamais. Dieu, par exemple, peut créer un autre monde que celui qu'il a créé, il n'y a pourtant pas d'apparence qu'il le fasse : mais dire qu'il ne le puisse pas, c'est errer dans la Foi. Néanmoins dans le sens de notre Théologien, il n'y a rien de si naturel & de si véritable. Il considère la toute-puissance de Dieu en elle-même, comme séparée de tous les autres attributs : en ce sens il avouë qu'il n'y a rien à quoi elle ne puisse s'étendre, si l'on en excepte le péché, & les choses qui renferment en elles-mêmes une contradiction manifeste, comme une montagne sans vallée, un bâton sans bouts, & autres pareilles absurditez.

Mais la toute-puissance de Dieu considérée comme jointe à sa sagesse, à sa volonté, & à son décret, ne peut s'étendre qu'à ce qu'il a fait ; car il a fait tout ce qu'il a voulu, & il a voulu tout ce que sa sagesse a trouvé de plus à propos. Comme il est donc impossible que Dieu fasse ce qui n'est pas expédient, & ce qu'il ne veut pas faire,

il est par conséquent impossible qu'il fasse autre chose que ce qu'il a fait. C'est ainsi qu'il raisonne ; & je ne vois pas que ce raisonnement puisse être traité d'hérésie , puisque tous les jours les Théologiens les plus orthodoxes raisonnent de même sur la Grace , sur la Prédestination & la Réprobation , & sur d'autres matieres. Quand on leur demande, par exemple , Dieu peut-il sauver un réprouvé ? diront-ils non ? On leur répliquera aussi-tôt, il n'est donc pas Tout-puissant ? Diront-ils oui ? On leur répond en même-tems : Dieu peut donc faire une contradiction ? Il peut faire que la même chose soit & ne soit pas ; que la même personne soit reprouvée & ne soit pas reprouvée ; car être sauvé, c'est n'être pas reprouvé. Ainsi on est réduit à dire que Dieu peut sauver un réprouvé d'une puissance *antecedente* , & non pas subse-
quente , ou , comme parlent d'autres Théologiens, qu'il le peut dans le sens divisé , & non pas dans le sens composé. C'est-à-dire , qu'en considérant sa puissance en elle-même comme détachée de sa vo-

lonté & de son décret, il n'y a point d'homme qu'il ne puisse sauver. Mais du moment que vous considerez cette même puissance comme déterminée par sa sagesse, & par le choix d'un certain nombre d'Élus; Dieu ne pouvant être contraire à lui-même, ne peut par conséquent faire que ceux qu'il a élus, ne soient pas élus; & que ceux qu'il a réprouvés en vûe de leurs démérites, ne soient pas réprouvés, ou, pour parler plus juste, laissez dans la masse de perdition.

Quand Jesus-Christ, durant le cours de sa passion, disoit à saint
Matth. 26. Pierre: *Croyez-vous que je ne puisse*
 53. *pas faire venir plus de douze Légions*
d'AnGES pour me délivrer des mains de
mes ennemis? Ces paroles peuvent-elles s'accorder avec l'impeccabilité de Jesus-Christ, sans avoir recours à la doctrine d'Abeillard? Car si on dit que Jesus-Christ le pouvoit, on répliquera qu'il pouvoit donc pécher, qu'il pouvoit désobéir à son Pere Céleste, qui lui avoit ordonné de racheter les hommes par sa mort: & si on dit qu'il ne pouvoit pas faire venir tous ces AnGES à son secours, on objecter

qu'il n'étoit donc pas Tout-puissant. Ainsi il faut nécessairement avoir recours aux distinctions dont nous venons de parler , & considérer avec ce Théologien, la puissance de Dieu en elle-même sans aucun attribut : en ce sens elle s'étend à tout : puis la considérer comme déterminée par sa volonté, & alors elle ne s'étend qu'à ce qu'elle a choisi, & qu'elle a voulu faire. Ce sont les deux exemples qu'Abeillard apporte lui-même, pour appuyer sa pensée, qui dans ce sens est très-orthodoxe.

Il est surprenant que S. Bernard, en ayant fait un chef d'accusation devant le Pape, n'en dise pas un mot dans l'Écrit qu'il a composé pour réfuter tous ces sentimens d'Abeillard, quoiqu'il l'envoie à Sa Sainteté comme un Antidote au poison, que renferment, à ce qu'il dit, les propositions d'Abeillard.

IV. CHEF D'ACCUSATION.

La fin de l'incarnation de Jéſus-Chriſt n'a pas été de délivrer le genre humain, mais d'éclairer le monde des lumières de ſa ſageſſe.

Si Abeillard avoit avancé cette

proposition aussi crûment qu'elle est ici exposée, il n'y a point de doute qu'elle ne méritât le titre & la qualité d'hérésie. Rien n'est plus souvent répété dans le nouveau Testament, & sur-tout dans les Epîtres de S. Paul, que cette délivrance des hommes par l'Incarnation du Fils de Dieu. S. Bernard & les autres qui ont écrit contre Abeillard, prétendent que non-seulement c'étoit sa pensée; mais ils l'accusent encore de nier que Jesus-Christ soit notre Redempteur, & citent son Commentaire sur l'Epître aux Romains, & son Livre des Sentences, où ils prétendent qu'il a avancé cette impiété. Mais Abeillard dans son Apologie proteste devant Dieu & devant les hommes qu'il n'a jamais composé de Livre des Sentences. Effectivement nous n'en trouvons aucun parmi ses Ouvrages, qui porte ce nom. Pour le passage tiré de son Commentaire sur l'Epître aux Romains, on y voit tout le contraire de ce qu'on lui fait dire, à l'endroit même que ses adversaires citent contre lui. Voici ses paroles : *Notre Rédemption consiste donc*

Colof. 1. 13.

2. 13. &

alibi.

S. Bernard.

tract. de er-

ror.

Abeil. c. 5.

& 6.

dans cet amour extrême que Jésus-Christ nous a témoigné par sa mort & passion. Amour, qui non-seulement nous a délivré de la servitude du péché, mais qui nous a encore acquis la liberté des enfans de Dieu, afin de nous engager à faire toutes nos actions plutôt par amour, que par crainte (a). On lit encore la même chose en d'autres endroits de ses Ecrits. Ainsi l'on ne peut douter qu'il n'ait reconnu avec S. Paul, que tous les hommes étoient morts en Adam, & que Jésus-Christ est mort pour les délivrer de la mort du péché, & de la servitude honteuse où il nous avoit réduits, en nous assujettissant comme des bêtes à toutes nos passions, sans rien trouver en nous qui fût capable de nous retirer de cet esclavage.

Lors donc qu'il dit dans la suite, que la fin de l'Incarnation du Fils

(a) Redemptio itaque nostra, est illa summa in nobis per passionem Christi dilectio, quæ nos non solum à servitute peccati liberat, sed veram nobis filiorum Dei libertatem acquirit, ut amore ejus potius, quàm timore, cuncta impleamus. *Abeil.* lib. 2. in *Epist. ad Rom.* p. 550 & seq.

de Dieu a été d'éclairer les hommes par les lumieres de sa sagesse, il ne nie pas par cette expression qu'il les ait délivrez de la servitude du péché : mais il prétend que cette délivrance du genre humain, de la captivité du démon & du péché, n'est pas le seul avantage que les hommes en ont tiré, & que le Verbe s'est aussi fait chair pour éclairer les Nations, & leur donner un parfait modele de toutes les vertus. Les Saints Peres ont dit la même chose en une infinité d'endroits de leurs Ouvrages, sans qu'on ait pensé à leur en faire un crime. L'Eglise même le chante dans ses Offices (a).

Il est vrai qu'Abeillard étant fort Métaphysicien, vouloit qu'on parlât juste, & dans une parfaite précision de ce que les termes signifient. C'est pourquoi il ne pouvoit souffrir certaines expressions de nos Docteurs qui donnent un peu dans la Méta-

(a) Omnipotens sempiternus Deus, qui humano generi ad imitandum humilitatis exemplum, Salvatorem nostrum carnem sumere, & crucem subire fecisti, &c. *Col. Dom. Palm.* Lumen ad revelationem gentium, &c. *Cantic. Simeo.*

phore. Ainsi quand ils disent que Jesus-Christ est venu pour nous délivrer de l'esclavage du Démon, qui ayant séduit le premier homme, avoit acquis un domaine absolu sur tout le genre humain; cette façon de parler ne lui plaisoit pas. Où allez-vous chercher, leur disoit-il, ce prétendu domaine du Diable sur tous les hommes? Sur quoi le fondez-vous? Il nous a séduits, en séduisant le premier homme, je l'avouë. Mais cette séduction & cette tromperie peut-elle lui acquérir un veritable domaine sur nous? Dieu l'a sur toutes ses créatures, parce qu'il leur a donné l'être en les tirant du néant, qu'il les conserve, & leur accorde tous les secours nécessaires pour agir, & pour se maintenir dans la vie qu'il leur a donnée. Mais tout cela ne peut convenir au Démon; & par consequent son domaine n'est qu'une chimere: ce qu'il confirmoit par toutes les regles & les conditions que le droit appose pour établir un veritable domaine.

Les hommes, poursuivoit-il, ont encore une espece de domaine sur leurs esclaves, parce qu'ils les ont

achetez. Direz-vous que le Démon nous a aussi achetez ? Nous nous sommes livrez à lui, dites-vous, en faisant sa volonté, & en obéissant à ses suggestions. Mais cela lui donne-t-il un véritable domaine sur nous ? Toutes les fois que nous faisons la volonté d'un autre homme, ou par séduction, ou par complaisance, acquiert-il un véritable domaine sur nous ? Est-il nécessaire qu'on nous vienne racheter de ses mains ? Disons donc (c'est la conclusion (a) qu'en tiroit notre Théologien) que tout ce domaine du Démon sur les hommes, consiste dans le pouvoir que Dieu lui a donné de les tenter, & d'exercer sur eux sa tyrannie en punition de leur désobéissance, comme un geolier à qui le Prince donne un criminel à garder pour le maltraiter tant qu'il voudra, sans que cette permission

(a) His itaque rationibus convinci videtur quod Diabolus in hominem quem seduxit, nullum jus seducendo adquisierit, nisi fortè ; ut diximus, quantum ad permissionem Domini pertinebat, qui eum illi quasi carcerario, vel tortiori ad puniendum tradiderat, *Abeil. loc. cit. supr.*

du Prince acquiert au geolier aucun domaine sur le coupable.

De ce principe il tiroit cette conséquence : Que l'Incarnation de Jesus-Christ n'étoit point nécessaire pour enlever au Démon ce prétendu domaine qu'on dit qu'il avoit sur nous , puisqu'il suffisoit que Dieu retirât la permission qu'il lui avoit donnée de nous punir par ses séductions. Ainsi raisonneoit Abeillard ; & l'on ne voit pas par où ce raisonnement bien entendu , pourroit être hérétique , puisqu'il roule sur ce principe de Théologie incontestable : Que le Démon n'a de pouvoir sur nous , ni sur aucune créature , qu'autant que Dieu lui en donne.

Il faut avoüer cependant qu'il y a ici quelque chose de plus que ne dit Abeillard , & que l'exemple du geolier qu'il apporte, n'est pas juste. Quoique l'homme dans l'état du peché ne perde pas sa liberté, & par conséquent, que son esclavage ne soit pas entier & absolu, néanmoins il ne peut plus , comme dit S. Augustin , se retirer de cette misérable servitude , que par le secours de la

*S. Aug. lib.
1. cont. Ep.
Pelag.*

grace : & tant que Jesus-Christ ne la lui donnera pas, le peché & le démon qui en est l'auteur, l'entraîneront de précipice en précipice par l'ascendant qu'ils ont acquis sur sa volonté; ce que ne fait pas un simple geolier à qui on a commis la garde d'un criminel. Ainsi ce domaine dit quelque chose de plus, que la permission que Dieu a donnée au Démon de tenter l'homme. Abeillard n'en dit donc pas assez sur cet article, & ses adversaires en disoient trop.

V. CHEF D'ACCUSATION.

On ne peut pas dire en parlant exactement, que Jesus-Christ est une troisième Personne de la Trinité.

On ne s'aviseroit pas à present de faire une hérésie de cette proposition. Nos Théologiens sont trop éclairés pour ne pas comprendre que Jesus-Christ est dans le tems, & que les trois Personnes de la sainte Trinité sont avant tous les tems : & je ne crois pas qu'on trouve ni Peres ni Scolastiques, qui aient jamais avancé que Jesus-

Christ étoit une troisième Personne de la Trinité. La raison qu'Abeillard en apportoit est convainquante. Jesus-Christ, disoit-il, est un composé de deux natures, de la nature divine & de la nature humaine. Il y a quelque chose en lui d'incrée, & quelque chose de créé. Or dans la Trinité qui fait un Dieu pur & simple, il n'y a rien que d'incrée, il ne peut s'y trouver rien d'humain, rien de mortel & de périssable, rien de sujet & de dépendant : ce seroit une nouvelle divinité inconnue à nos Peres. C'est donc mal parler, de dire que Jesus-Christ fait une troisième Personne de la Trinité. Il avouë que le Verbe est une des Personnes de cette adorable Trinité. Mais qui dit le Verbe, ne dit pas Jesus-Christ. Enfin, comme a remarqué un sçavant Ecrivain de nos jours, c'est ici une question de nom *Dupin. 12. sécl. p. 465.* qui ne méritoit pas tant de bruit, ni qu'on se donnât la torture pour trouver du Nestorianisme dans ce sentiment, comme a fait l'Abbé de Saint-Thierry. Abeillard n'avoüoit-il pas que Jesus-Christ fût Fils de Dieu, & la sainte Vierge Mere de

Dieu ? Ne disoit-il pas expressément qu'en Jesus-Christ la nature divine & la nature humaine sont unies par le lien d'une seule Personne (a) ? Est-ce ainsi que parle un Nestorien ?

Abeillard eut cependant la complaisance pour le bien de la paix, de parler comme ses adversaires ; & dans son Apologie il veut bien avouer , puisqu'ils l'exigent de lui , que Jesus-Christ fait une troisième Personne de la Trinité , ou pour mieux dire , est une des trois Personnes de la Trinité (b). En quoi l'on ne peut assez admirer sa docilité , caractère fort différent de celui des hérétiques , au nombre des-

(a) Cum dicitur Deus fieri caro , vel Deus homo esse , sic accipiendum est ut divina substantia humanæ sociari in personam unam intelligatur , non illa effici cui sociatur. Sicut nec anima hominis caro fit cui unitur , nec in ejus naturam convertitur. Sicut ergo in Deo una est substantia & diversæ Personæ , ita è contrario in Christo una est persona , sed diversæ substantiæ. *Abeil. l. 3. Theol.*

(b) Il y a néanmoins ajouté cette modification : *en qualite de Fils unique de Dieu.* Autrement la proposition seroit insoutenable.

quels on lui faisoit l'injustice de le mettre.

Au reste cette Proposition est la même dans le fond, que celle qui avoit fait tant de bruit dans le sixième siècle sous le Pontificat d'Hormisdas, & qui pensa diviser par un horrible schisme toutes les Eglises d'Orient d'avec celles d'Occident. Quatre ou cinq Moines de Scythie que le Comte Vitalien protégeoit, firent tout ce fracas. Ils prétendoient qu'on ne pouvoit être bon Catholique, ni condamner Nestorius, sans assurer en même tems qu'un de la Trinité avoit souffert, & avoit été crucifié. Ils vouloient qu'on en fit un article de foi, & qu'on regardât comme hérétiques ceux qui n'admettroient pas cette proposition. Je dis que c'est la même dans le fond, que celle qu'on vouloit faire souscrire à Abeillard; car, puisque c'est Jesus-Christ qui a souffert, & qui a été crucifié, s'il est vrai que Jesus-Christ est un de la Trinité, il est vrai aussi qu'un de la Trinité a souffert, & a été crucifié.

Mais ni le Pape ni les Légats qu'il avoit envoyez à Constantinople

*Fleury Hist.
Eccles. tom. 7.
p. 248.*

pour appaiser ce bruit, ne furent pas si complaisans qu'Abeillard. Ils traitèrent ces Moines de broüillons & de féditieux; ils protestèrent qu'ils n'ajouteroient jamais rien à ce qui avoit été décidé dans les quatre Conciles précédens, & dans les Lettres de S. Leon. On aima mieux s'exposer au schisme dont ils menaçoient l'Eglise, que d'y introduire ces nouvelles manieres de parler qui sonnent mal. Il est surprenant que les adversaires d'Abeillard qui se flattoient d'une profonde érudition, ne se soient point souvenus de ce trait de l'Histoire Ecclesiastique; car il faut croire que s'ils y avoient pensé, ils n'auroient point agi contre leurs lumieres & leur conscience.

VI. CHEF D'ACCUSATION.

Abeil. l. 4. Dieu n'a pas donné plus de graces à celui qui est sauvé, qu'à celui qui ne l'est pas, avant que le premier eût cooperé à la Grace. Il offre sa grace à tout le monde, & il dépend de la liberté des hommes de s'en servir ou de la rejeter.

Il est vrai que ce n'est pas ainsi

que S. Augustin parle de la Grace & de la Prédestination. Une partie de cette proposition est fort éloignée des principes de ce S. Docteur (a). Mais si tous ceux qui ne parlent pas de la Grace comme S. Augustin, quand il ne s'agit point de questions, qui ont été décidées contre les Pélagiens & les Semi-Pélagiens, étoient hérétiques, que deviendroient tant de Théologiens qui ne suivent pas en tout ses maximes? L'Eglise néanmoins les tolere, & défend qu'on taxe leur opinion d'hérésie. C'en est assez pour la justification d'Abeillard. Il faut avouer néanmoins qu'il auroit été plus glorieux à un aussi grand homme qu'é-

(a) *Prædestinatio est series beneficiorum quibus certissimè liberantur quicumque liberantur. S. Aug. de dono persever. c. 14.*

De gratia Dei dignè non sentit quisquis eam putat omnibus hominibus dari; communis enim est omnibus natura, non gratia. *S. Aug. tom. 10. in Append. p. 154. & Serm. 26. c. 3.*

Habet Deus omnipotentissimam inclinandum cordium potestatem. *S. Aug. de Correp. & Grat. c. 14.*

Voluntate Dei stat, qui stat. *S. Aug. de dono persever. c. 8.*

toit Abeillard, de se conformer à la doctrine de S. Augustin, à laquelle des Saints, des Conciles, plusieurs souverains Pontifes, & une infinité de sçavans Théologiens, ont donné avec raison des loüanges si magnifiques. Mais Abeillard étant plus Philosophe que Théologien, donnoit souvent plus à la raison qu'à l'autorité, comme il paroît par la Proposition dont il s'agit ici.

Je ne vois pas au reste où peut être ce Pélagianisme que ses adversaires trouvoient dans son sentiment. Car enfin nous avons vû dans ses Apologies, qu'il admettoit la nécessité de la Grace prévenante pour commencer le bien & pour l'achever ; ce qui suffit pour le laver de cette tache.

Après cet éclaircissement, je crois que ce bon Hollandois (a), qui nous a donné une édition des Oeuvres de S. Bernard, accompagnée de plusieurs notes, auroit pû se dis-

(a) Cet Hollandois est Hortius, natif de la Gueldre Hollandoise, & qui dans la suite fut Curé dans une des Paroisses de Cologne. Voyez ses notes sur l'Épître 188, de saint Bernard. Elles sont violentes.

penfer de crier fi fort à l'hérétique, & de vouloir à quelque prix que ce foit, qu'Abeillard fût Pélagien. La vivacité de fon zèle va jufqu'à charger d'injures le fçavant Magiftrat, qui a mis au jour les Ouvrages de ce Théologien. Il accable l'un & l'autre de malédictions. C'étoit de bonnes raifons qu'il falloit nous donner, & non pas des injures & des déclamations. Mais c'eft ainfi que la paffion conduit la plume de plusieurs Auteurs, & non pas le Saint-Efprit qui leur apprendroit, s'ils le confultoient, à ne point traiter d'hérétiques les opinions que l'Eglife tolere. Par cette conduite chrétienne on fe garantiroit de ces dangereufes préventions qui font la fource de tant de fcandales, & l'on n'embrafferoit véritablement que le parti de Jefus-Chrift, & celui de fon Eglife.

VII. CHEF D'ACCUSATION.

*Dieu ne peut, ni ne doit empêcher
le mal.*

Cette propofition quoiqu'un peu dure, eft une fuite de la maniere de

parler de la troisième. Car s'il est vrai que Dieu ne peut faire que ce qu'il fait, comme nous l'avons expliqué ; il faut par une conséquence nécessaire, qu'il ne puisse empêcher le mal, puisqu'il ne l'empêche pas.

Pour mieux comprendre cette Théologie, il faut se souvenir qu'il y a une grande différence entre la liberté de Dieu, & celle de l'homme. Il n'est pas nécessaire que Dieu, pour être souverainement libre, puisse faire le mal. Ce pouvoir seroit au contraire un défaut dans sa liberté. Mais il n'en est pas ainsi de l'homme tant qu'il est dans cette vie mortelle, ni même de l'Ange avant qu'il soit confirmé en grace. L'un & l'autre de sa nature peut pécher. Ainsi Dieu, en lui ôtant le pouvoir de pécher, lui ôteroit ce qui lui est naturel. J'avouë que ce pouvoir est une imperfection dans la liberté de l'homme, mais cette imperfection lui est essentielle : c'est-à-dire, qu'elle est inséparablement attachée à sa nature, parce qu'il est essentiel à la créature d'être tirée du néant, & par conséquent d'être faillible. C'est pourquoi Jésus-Christ

dit lui-même, que c'est une nécessité. *Matth. 18.*
 qu'il arrive des scandales en ce monde, parce qu'il est nécessaire que Dieu laisse jouir l'homme de sa liberté; & sa liberté le porte indifféremment au bien ou au mal, quoiqu'il soit très-coupable lorsqu'il se détermine au mal, puisqu'il pouvoit en vertu de cette même liberté se couruë de la Grace, se déterminer au bien, quoiqu'avec moins de facilité.

Cependant, dit S. Augustin, Dieu est si bon, qu'il ne souffriroit jamais qu'il arrivât aucun mal, s'il ne sçavoit en tirer du bien, quand ce ne seroit que pour faire éclatter sa justice ou sa miséricorde. Abeillard a cru qu'il falloit raisonner du pouvoir que Dieu a d'empêcher le mal, comme les Théologiens raisonnent du pouvoir qu'a l'homme d'éviter le péché. Il n'y a aucun péché en particulier, disent-ils, que l'homme ne puisse éviter; néanmoins il ne peut pas les éviter tous. Ainsi il n'y a point de mal, ni de scandale en particulier que Dieu ne puisse arrêter, ou en changeant la mauvaise volonté du pécheur, ou en produi-

font des effets tout contraires à ceux qu'il médite. Mais il ne peut les empêcher tous sans détruire la liberté de l'homme, qui est une liberté non-seulement de *contradiction*, mais encore de *contrariété*, comme parle l'Ecole : & c'est tout ce que vouloit Abeillard ; car il s'agissoit seulement de faire voir que Dieu n'étoit point coupable des maux qui arrivent dans le monde. Il le prouve, parce que Dieu, dit-il, n'est pas obligé de les empêcher, & même ne le doit pas, s'étant lui-même prescrit cette Loi équitable de laisser agir l'homme selon sa li-

Abeil. ut supra. *Cum itaque scandala quæ bonum est, imò quæ necesse est fieri, disturbare opportunè non possit, qui nihil contra rationem potest, profectò nullatenus consentire peccatis dicendus est.*

C'est le seul endroit d'où l'on a tiré la proposition que nous examinons actuellement. Dans ce sens elle ne peut passer pour hérétique : aussi ne l'a-t-il jamais retractée, comme l'ont crû quelques Auteurs. Car, lorsqu'il en parle dans son Apologie, ou dans sa Profession de Foi, il dit seulement, qu'il ayouë, comme

comme il a de tout tems avoué, que Dieu ne permet pas toujours que les méchans fassent tout le mal qu'ils voudroient (a). Mais il ne dit pas que Dieu empêche, ou puisse empêcher tous les maux dont les hommes sont capables. C'est néanmoins ce qu'il devroit dire pour se retracter de l'erreur qu'on lui imputoit.

VIII. CHEF D'ACCUSATION.

Quand on dit que les enfans contractent le peché originel, cela doit s'entendre de la peine temporelle & éternelle qui leur est dûë, à cause du peché du premier homme.

Mr. Dupin s'est persuadé que cette proposition n'avoit jamais été Dupin. 12.
siècle p. 405,
3. édit. avancée par Abeillard, & qu'elle ne se trouvoit point dans ses Ecrits. Mais assurément il l'y auroit trouvée, s'il l'avoit bien cherchée, car

(a) Mala Deum impedire frequenter, fateor. Quia non solum effectum malignantium prævenit, ne quid volunt, possint; verum etiam voluntates eorum mutat, ut à malo quod cogitaverunt, penitus diverſant.

Abeil. Apol. ad Helois.

Tome II.

I

elle y est dans toute son étendue.

*Abeil. l. 1. Voici ses propres termes: Cum ita-
in Epist. ad que dicimus homines cum originali pec-
Rom. p. 592. cato procreari & nasci, atque hoc ipsum
originale peccatum ex primo parente
contrahere, magis hoc ad pœnam pec-
cati, cui videlicet pœna obnoxii te-
nentur, quam ad culpam animi in con-
temptum Dei referendum videtur, &c.*

Qui prendroit cette proposition toute seule, & détachée des principes qu'Abeillard a établis auparavant, seroit obligé d'avouer qu'elle est hérétique, & contraire même à l'équité de Dieu, qui ne peut condamner à la peine une ame qui ne seroit pas coupable. Mais il faut sçavoir ce qu'il entend par la coulpe & par la peine, & aussi-tôt cette prétendue hérésie s'évanoüira.

Il a déclaré deux lignes auparavant, que la coulpe ou le péché, se prend dans l'Ecriture Sainte en deux manieres proprement & improprement (a). La coulpe ou le péché

(a) Pluribus modis peccati nomen Scriptura sacra accipit. Uno quidem modo & propre, pro ipsa animæ culpa & contemptu Dei, id est prava voluntate nostra, qua rei apud Deum statuimur; altero autem modo, peccatum dicitur ipsa peccati pœna, quam per ipsum incurrimus. *Id. ibid.*

proprement dit, est ce dérèglement de notre propre volonté, qui nous fait mépriser Dieu & ses Ordonnances, & qui par conséquent nous rend coupables devant sa justice ? La coulpe ou le péché improprement dit, est le châtement que mérite ce dérèglement de la volonté : & c'est en ce sens, dit-il, qu'il est écrit que Jésus-Christ a porté nos péchez, parce qu'il a souffert dans son corps & dans son ame toutes les peines que nous méritions par nos péchez ; car il étoit incapable d'en prendre la coulpe. Ainsi par la coulpe, il entend une transgression volontaire & personnelle de la Loi de Dieu. Puis donc qu'il est certain que les enfans qui contractent le péché originel, n'ont jamais transgressé la Loi de Dieu par leur propre volonté, mais seulement par une volonté étrangere, qui est celle d'Adam ; il s'ensuit, selon Abeillard, que c'est plutôt la peine dûë à ce péché qu'ils contractent, que la coulpe, qui est l'effet de la volonté déréglée du premier homme.

J'avouë que cette maniere de

parler est extraordinaire , & que ce n'est pas ainsi que les Peres ont expliqué le péché originel. Mais cet Auteur raisonne conséquemment à ses principes : & comme il a supposé, que pour faire un véritable péché qui imprime dans l'ame cette tache, & cette difformité qui s'appelle coulpe, il faut un mépris de Dieu & de sa Loi, dont les enfans qui naissent, sont incapables ; il a crû pouvoir dire, que c'étoit plutôt la peine que la coulpe, qu'ils contractoient par leur naissance.

Ils trouveroient grace encore à présent auprès de ceux qui ont inventé la doctrine du péché philosophique, mais il ne la put trouver du tems de S. Bernard. Alors on regardoit comme un monstre dans la Morale Chrétienne, de dire, que pour pécher & mériter l'enfer, il falloit avoir un mépris actuel de Dieu & de sa sainte Loi. Abeillard fut donc obligé de se retracter, & de confesser, comme il fait dans son Apologie, qu'après avoir tous péché en Adam, nous en contractons en naissant, & la coulpe & la peine.

IX. CHEF D'ACCUSATION.

Les accidens qui restent après la consécration de l'Eucharistie, ne sont pas attachez à la substance du Corps de Jesus-Christ, mais ils sont en l'air.

Il n'y a rien dans cette proposition qui regarde la Foi, ni par conséquent qui soit capable de faire une hérésie. Abeillard reconnoissoit la presence réelle du Corps & du Sang de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, la Transubstantiation du pain & du vin dans le Corps & Sang du même Sauveur; l'existence des accidens de ces deux substances matérielles, après même qu'elles ont été changées au Corps & au Sang de Jesus-Christ : & c'est en quoi consiste tout le dogme de la Foi sur cette matiere.

Sçavoir presentement quel est le sujet de ces accidens, s'ils résident dans l'air, comme prétendoit Abeillard, s'ils sont attachez au Corps de Jesus-Christ, comme vouloit l'Abbé de Saint Thierri, c'est une chicanne de philosophie qui ne fait rien à la Foi. Si nous en voulons

S. Thom. 3. P. 2. 77. 5, 1. croire S. Thomas, dont l'Eglise a adopté le sentiment dans ses divins Offices, Abeillard & l'Abbé de saint Thierrri sont également dans l'erreur, puisque ce saint Docteur prouve fort bien que ces accidens ne sont ni dans l'air, ni dans la substance du Corps de Jesus-Christ, mais n'ont point de sujet, & subsistent d'eux-mêmes contre leur propre nature, en vertu du premier miracle qui a changé le pain au Corps, & le vin au Sang de Jesus-Christ. Ainsi, selon lui, la quantité qui est le premier de tous ces accidens, fait en cette occasion les fonctions de la substance du pain qui n'y est plus, & tous les autres accidens y sont reçus, comme dans leur propre sujet.

Au reste, loin que l'opinion d'Abeillard passe à present pour une hérésie, tous les Cartesiens qu'on reconnoît pour très-orthodoxes, n'en ont point d'autre: mais je ne sçache personne qui soutienne aujourd'hui celle de S. Bernard, & de l'Abbé de S. Thierrri son défenseur. Tant il est vrai que le tems apporte de grands changemens dans les opi-

nions des Scolastiques (a) : & ce qu'ils nous donnent à présent pour une hérésie, pourra devenir un jour, sinon un article de foi, au moins une opinion si universelle, qu'on fera passer pour ignorans ou pour impies, ceux qui ne la recevront pas. Telle étoit alors l'opinion de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge. On sçait avec quel zele S. Bernard l'a combattue, & comme il a traité les Chanoines de Lyon, qui commençoient d'en faire une Fête, & un mystere digne de notre vénération. Qui voudroit à présent douter de ce mystere, passeroit dans l'esprit de plusieurs personnes pour un homme qui a peu de religion. Envain appelleroit-il à son secours ce saint Abbé, l'illustre Docteur S. Thomas, l'Ange de nos Ecoles, & tous les saints Docteurs de ce tems-là, à peine feroient-ils capables de le sauver des mains de l'Inquisition.

(a) Cela ne s'entend pas des opinions que l'Eglise a déterminées, mais seulement de celles qu'elle abandonne à la dispute des Théologiens, & qui tantôt ont le dessus, & tantôt le dessous.

X. CHEF D'ACCUSATION.

Ce n'est pas l'action extérieure, mais la volonté & l'intention, qui rendent les hommes bons ou mauvais.

Il est difficile de comprendre, comment du tems de S. Bernard, on a voulu faire passer cette proposition pour une hérésie. Nos chaires retentissent tous les jours de pareils discours, & nos Prédicateurs n'ont rien de plus ordinaire à nous dire, que cette sentence de S. Augustin : *Tantum agis, quantum intendis*. L'aumône, par exemple, nous est recommandée dans les saintes Ecritures comme un grand moyen de sanctification. Mais si vous la faites par un motif de vaine gloire, vous êtes un méchant & un hypocrite. Au contraire vous êtes un homme de bien si vous la faites par un pur motif de l'amour de Dieu, qui vous ordonne de soulager votre frere dans la nécessité.

Il est vrai qu'on peut abuser de ce principe d'Abeillard, & les Quietistes de nos jours n'en ont que trop mal usé. Mais parce que les méchants

abusent sans cesse des dons de Dieu & de sa nature, faut-il pour cela les rejeter, & les regarder comme des productions du Démon? C'est tomber dans un autre excès plus dangereux, & faire revivre toutes les illusions des Manichéens.

XI. CHEF D'ACCUSATION.

Les Juifs qui ont lapidé S. Estienne, & crucifié Jesus-Christ par ignorance, & par zele pour la Loi, n'ont point péché en cela, & ne seront point damnez pour cette action, mais pour leurs péchez précédens qui ont mérité un tel aveuglement.

Il faut l'avouer, cette proposition est insoutenable, & c'est la seule jusqu'à présent qui mérite le nom d'erreur. Abeillard l'a enseignée : c'est envain que quelques Auteurs ont voulu le nier. Car voici comme il répond à une difficulté qu'Héloïse lui avoit proposée. Pourquoi, di-
Luc. 12. 10.
 soit-elle, Jesus-Christ nous assure-t-il, que celui qui l'aura offensé, recevra le pardon de son offense; & qu'au contraire celui qui aura péché contre le Saint-Esprit, son of-

fenſe ne lui fera point remiſe. Eſt-ce que Jeſus-Chriſt n'eſt pas Dieu auſſi-bien que le Saint-Eſprit, & ne mérite-t-il pas autant d'amour & de reſpect ? „ Le ſens de ce paſſage de

Abeil. in ſolut. problem. art. 13.

„ l'Evangile, répond Abeillard, eſt
 „ que ceux qui par ignorance auront
 „ offenſé Jeſus-Chriſt, & non point
 „ par malice, ni par aucun principe
 „ d'envie ou de jalouſie, ne ſeront
 „ point damnez pour cette faute,
 „ parce que cette ignorance invinci-
 „ ble les rend ſemblables à ceux pour
 „ qui Jeſus-Chriſt prioit au tems de ſa
 „ paſſion, & S. Eſtienne au moment
 „ de ſa mort, lorſqu'ils diſoient : *Mon*
 „ *Pere, pardonnez-leur, parce qu'ils ne*
 „ *ſçavent ce qu'ils font.* La piété & la
 „ raiſon, ajoûte-t-il, nous obligent de
 „ croire, que ceux qui n'ont agi que
 „ dans la crainte d'offenſer un Dieu
 „ Créateur du Ciel & de la Terre qu'ils
 „ connoiſſoient par les lumieres de la
 „ nature, ne ſeront point damnez pour
 „ une action qui ne partoît que d'un
 „ bon zele, &c.

On ne peut donc plus diſſimuler que ce n'ait été le ſentiment d'Abeillard. Mais cette erreur ne venoit pas, comme la plûpart des Auteurs

se le font imaginé, de ce que ce Théologien crût que toute sorte d'ignorance excusoit de péché. Il en admettoit deux comme nous. Une vincible, & l'autre invincible. Il avoüoit même que celle-ci uniquement rendoit le pécheur excusable : mais il croyoit, & c'est en cela qu'il se trompoit, que les Juifs qui avoient crucifié Jesus-Christ, & lapidé S. Estienne, l'avoient fait par une ignorance invincible, & que c'est ce qui les rendoit excusables.

Car enfin, dit-il, s'ils croient rendre service à Dieu en les faisant mourir, comme Jesus-Christ lui-même l'assûre; ils auroient donc péché en ne les condamnant pas à la mort, puisqu'ils auroient agi contre les lumieres de leur conscience, contre la Loi même, qui ordonnoit qu'on fit mourir les blasphémateurs; tels qu'étoient ceux qui s'attribuoient la Divinité. S'ils auroient péché en ne les condamnant pas à la mort, ils n'ont donc pas péché quand ils les ont fait mourir. C'est ainsi que raisonnoit ce Théologien.

Mais il devoit sçavoir que c'est le malheureux sort d'une conscience erronée de pécher de quelque côté qu'elle se tourne (a). Agit-elle conformément à ses lumières ? Elle pèche, parce qu'on suppose qu'elle est dans l'erreur, & par conséquent qu'elle agit contre la vérité, & qu'elle fait une mauvaise action. Agit-elle contre ses lumières ? Elle pèche encore, parce que c'est pécher que d'agir contre sa conscience : & quiconque croit offenser Dieu par quelque action, dès-là il l'offense s'il la fait, quand même elle seroit bonne & très-innocente d'elle-même.

C'est ce qu'Abeillard ne comprenoit pas alors : & c'est ce qu'il a reconnu dans la suite, lorsque dans son Apologie il confesse que les
Abeil. Apo- log. ad fideles.
 „ fautes que nous commettons par
 „ ignorance, nous rendent coupables
 „ devant Dieu, lorsque nous sommes
 „ dans cette ignorance par paresse,
 „ faute de nous être instruits des choses que nous sommes obligés de
 „ sçavoir, & par conséquent que ceux

(a) Conscientia erronea, ligat & obligat;
S. Thom. 2, 2.

qui ont crucifié Jesus-Christ, ont commis un très-grand crime, quelque bon zele qu'ils pussent avoir.

Il est certain que les Juifs ont agi par ignorance, lorsqu'ils ont fait mourir Jesus-Christ. C'est le principe de S. Pierre qui le dit formellement : *Et nunc scio, Fratres, quia* Act. 3. 17. *per ignorantiam fecistis, sicut & principes vestri.* C'est S. Paul qui le dit aussi, lorsqu'il assure, *qu'ils n'au-* 1. Cor. 2. 8. *roient jamais crucifié le Roy de Gloire s'ils l'eussent connu.* Enfin c'est Jesus-Christ qui le reconnoît lui-même, lorsqu'il adresse ces paroles à son Pere : *Mon Pere, pardonnez-leur,* Luc. 23. 34. *parce qu'ils ne savent ce qu'ils font.*

Mais il n'est pas moins indubitable que cette ignorance étoit criminelle, puisque le même Sauveur dit : *Si je ne fusse point venu, & que je* Joa. 15. 24. *n'eusse point fait parmi eux des œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auroient point le péché qu'ils ont. Maintenant ils les ont vûes, & ils ont haï moi & mon Pere.* Et ailleurs : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché. Maintenant vous dites que vous voyez, & c'est pour cela que votre péché demeure en vous.*

Joa. 16. 2.

C'est pourquoi il assure ses Disciples, que lorsque le Saint-Esprit sera venu, il convaincra les Juifs de péché; parce qu'ils n'ont point crû qu'il fût le Fils de Dieu, quoiqu'il leur eût donné des preuves incontestables de sa divinité. Voilà ce qui rend leur ignorance criminelle.

Il faut pourtant avouer qu'Abeillard ne parloit pas de tous les Juifs qui ont fait mourir le Sauveur; car il ne doutoit point que la plupart, sur-tout parmi les Scribes & les Pharisiens, ne fussent très-criminels dans les poursuites qu'ils faisoient de sa mort: soit parce que son innocence leur étoit assez connue, soit parce qu'ils n'agissoient que par un motif d'envie & de jalousie contre lui: & c'est ce qui diminuë beaucoup l'erreur de notre Théologien. Il croïoit donc seulement, & en cela il se trompoit lourdement, que parmi ce grand nombre de Juifs qui avoient demandé sa mort à Pilate, & qui s'étoient écriez: Que son sang soit répandu sur nous & sur nos enfans; il y en avoit plusieurs qui étoient dans une ignorance invincible de la divinité de Jesus-Christ,

parce que n'étant pas si éclairés dans la Loi que les autres, ils ne pouvoient distinguer les véritables marques du Messie si facilement, que ceux qui avoient tous les jours cette même Loi entre les mains, & qui étoient obligés de la leur enseigner. J'avouë que cela n'est pas sans difficulté; sur-tout si l'on considère que la plus grande partie du peuple dans cette occasion, n'agissoit que par l'instinct & sur le rapport des Phari-siens, comme l'Evangile le remarque (a). Mais l'on peut toujours dire que les miracles faits par le Sauveur à leurs yeux, étoient d'une telle évidence, qu'ils les rendoient, quoique moins éclairés, absolument inexcusables.

D'autres ont voulu dire qu'Abeillard ne parloit que des soldats Romains qui avoient attaché Jesus-Christ à la Croix, & qui dans ce meurtre n'étoient pas plus coupables que l'est un exécuteur de haute-justice, qui pend un homme, que d'injustes Juges ont condamné sans raison. Mais ils se trompent, & il

(a) *Perfuerunt plebi ut Barrabam peterent, Jesum vero perderent. Math. 27.*

faut qu'ils n'ayent jamais lû l'endroit que nous venons de citer, puisqu'il y parle expressement des Juifs qui agissoient par un bon zele pour la Loi. De plus, l'exemple de S. Estienne qu'il rapporte, ne peut s'entendre des soldats Romains.

XII. CHEF D'ACCUSATION.

Le pouvoir de lier & de délier que Jesus-Christ a accordé à ses Apôtres, n'a point été communiqué à leurs successeurs, si ce n'est à ceux qui ont reçu le Saint-Esprit.

L'amour de la vérité qui nous a empêché d'excuser Abeillard sur le précédent article, nous oblige de dire que celui-ci non-seulement ne se trouve point dans ses Ouvrages, mais qu'il y a des propositions toutes contraires. Dans son Livre contre les hérétiques de son tems, il déclare que Jesus-Christ, en instituant le Sacrement adorable de son Corps & de son Sang, a donné à ses Apôtres & à leurs successeurs (a) le pou-

(a) In his verbis indicatur quod Christus istud tantum & summum Sacramentum noluit ut ibi finem haberet; sed Apostolis & eorum successoribus post Resurrectionem & Ascensionem suam in sempiternum facere

voir de faire la même chose , & de changer le pain en son Corps , & le vin en son propre Sang , & que ce pouvoir leur a été conféré par ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi.*

Sur le Sacrement de la Pénitence, il enseigne (a) , que le pouvoir de lier & de délier , de remettre & de retenir les péchez , a été donné à tous les Prêtres : & comme il n'appartenoit qu'aux Prêtres dans l'ancienne Loi de connoître ceux qui étoient véritablement guéris de la lèpre, il n'appartient aussi qu'à ceux de la nouvelle alliance de connoître ce qui est péché , ou ce qui doit ne le pas être. Il attribue ce pouvoir à

præcepit in memoriam suæ passionis , & in spæ salutis æternæ. Abeil. contr. her. c. 11.

(a) Hæc est potestas quam Dominus dedit omnibus , scilicet potestas ligandi & solvendi. Dicit enim Veritas : Quorum remiseritis peccata remittuntur eis , & quorum retinueritis retenta sunt. Sicut enim in veteri Testamento leprosi jubebantur ostendere se Sacerdotibus , ut discernere qui essent mundi vel immundi , ita & nunc pro officio suo Sacerdos , cum audierit peccatorum varietates , sciat qui ligandus sit , vel solvendus. *Id. ibid. c. 13.*

tous les Prêtres, & ne fait aucune distinction de ceux qui ont reçu le Saint-Esprit, & de ceux qui ne l'ont pas reçu, puisque d'ailleurs il est constant qu'ils le reçoivent tous dans leur ordination, en recevant le caractère qui en est le sceau & l'impression. Il n'y a donc pas d'apparence que le pouvoir de lier & de délier, ait été borné par ce Théologien à la seule personne des Apôtres, ou qu'il ait cru qu'il falloit être rempli du Saint-Esprit comme eux, pour exercer légitimement ce pouvoir que Jesus-Christ leur avoit donné.

Aussi voyons-nous qu'il proteste dans son Apologie, qu'il est persuadé que le pouvoir de lier & de délier, a été donné non-seulement aux Apôtres, mais encore à leurs successeurs, & que les Evêques même les plus indignes ne perdent point cette autorité.

Lorsque deux cens ans après, Wiclef vint à prêcher, que les Prêtres & les Evêques qui n'étoient pas en grace, avoient perdu le pouvoir d'administrer les Sacremens, & toute autorité spirituelle, on ne s'avisa

jamais, quelque examen qu'on fit de sa doctrine & de ses propositions dans les Conciles, de dire qu'il renouvelloit l'erreur d'Abeillard, & pas un des Docteurs Catholiques qui ont écrit contre lui, ne lui a fait ce reproche, quoiqu'on le fasse tous les jours aux Protestans d'avoir tiré leurs erreurs de Wiclef. C'est donc une marque sensible, que jamais Abeillard n'avoit avancé cette erreur.

XIII. CHEF D'ACCUSATION.

Ni la suggestion, ni le plaisir involontaire qui la suit, ne sont point péché, mais le consentement à une mauvaise action, & le mépris de Dieu.

On s'efforce de trouver l'hérésie de cette proposition, & après avoir donné la torture à son esprit, on est obligé d'avouer qu'il n'y en a point. Car enfin où seroit-elle? Est-ce de dire que les mouvemens de la concupiscence, le plaisir involontaire qui les suit, ou qui les accompagne, ne sont point péché? Mais c'est la première chose qu'on apprend aux enfans, lorsqu'on les instruit de la

maniere d'examiner leur conscience, & de se confesser. Est-ce de dire que le mépris de Dieu est une action criminelle qui fait un péché? Mais qui en doute? S'il eût avancé qu'il n'y a point de péché, à moins qu'il n'y ait en même tems un mépris formel de Dieu, ce seroit autre chose. Car il s'ensuivroit que tous ces gros pécheurs, ces pécheurs d'habitude qui avalent l'iniquité comme de l'eau, & qui ne pensent aucunement à Dieu dans leurs desirs ou dans leurs actions les plus criminelles, ne pécheroient point. C'est l'erreur du péché philosophique. Mais la proposition dont il s'agit, ne dit point cela. Et quand elle le diroit, Abeillard donne le défi à tous ses ennemis de pouvoir trouver rien de semblable dans ses Ecrits. Il va plus loin. Car il proteste qu'il n'a jamais proferé ce blasphème, & qu'il ne lui est pas même venu dans la pensée. Il est juste de l'en croire, puisqu'on ne le trouve point dans aucun de ses Ouvrages.

*Abeil. in
Apol. ad fid.*

Pour le quatorzième Chef, dans lequel on l'accusoit d'attribuer la toute-puissance au Pere comme

une propriété personnelle , nous l'avons suffisamment expliqué, en faisant voir le sens orthodoxe qu'il donnoit à cette proposition.

Voilà où se réduisent toutes les hérésies qu'on imputoit alors à Abeillard. C'est au sçavant Lecteur à en juger. Je dirai seulement ici qu'on ne peut pas se dispenser d'avouer que sa maniere de parler, & d'expliquer certains dogmes de la Religion, étoit nouvelle; qu'il donnoit trop à la raison, & vouloit approfondir des mysteres incompréhensibles. Mais il faut aussi considérer qu'il est venu dans un tems où cette sorte de Théologie étoit en usage : & l'on vouloit alors traiter les questions de la Foi, comme on traite celles de la Philosophie. De plus, c'est le caractère des genies sublimes de vouloir se faire jour à travers les ténèbres les plus épaisses, & de ne rien avancer qu'ils ne tâchent de rendre plausible : le Phœbus est incompatible avec le bel esprit. On ne sçauroit disconvenir qu'Abeillard ne raisonne juste sur les matieres qu'il traite, qu'il ne fasse paroître beaucoup de belles Lettres

XXIII.

Examen
des autres
erreurs at-
tribuées à
Abeillard.

& d'érudition, & qu'enfin il n'ait un don de pénétration admirable, qui va droit aux plus grandes difficultez sans les dissimuler, ni sans se rebuter, jusqu'à ce qu'il les ait réduites à un point, où il semble que la raison & le bon sens n'ont plus lieu de se révolter.

S. Bern. ep.
188. & *sec.*

C'est ce qui lui attira tous les reproches qu'on voit si souvent dans les Lettres de S. Bernard. Abeillard, selon lui, étoit un homme qui ne vouloit jamais dire : Je ne sçai ; qui se vantoit de ne rien ignorer, qui vouloit expliquer des choses inexplicables, comprendre des mysteres incompréhensibles, & rendre raison de ce qui étoit au-dessus de la raison. Ces reproches sortis de la plume d'un Saint, indisposent le cœur contre ce Philosophe : mais si on les examine de près, on y trouve son éloge, & ils nous montrent un des beaux génies de l'antiquité, contre l'intention de l'Auteur, qui au contraire, vouloit faire comprendre par ces expressions, qu'Abeillard étoit un orgueilleux & un esprit superbe. On verra cependant par la suite de sa vie, comme par le témoi-

gnage des personnes les plus desintereffées, que ce grand homme eut toute la modellie du plus humble Religieux. C'en est assez pour n'être jamais hérétique, puisque l'orgueil a toujourns été la source de toutes les hérésies.

On a encore voulu lui faire un crime d'avoir dit que la crainte de Dieu n'étoit pas en Jesus-Christ, ni dans les Bienheureux; que l'ame de Jesus-Christ n'étoit point descenduë aux enfers; que la Foi n'étoit que l'idée des choses qu'on ne voit point; que le Saint-Esprit est l'ame du monde; & que les Démons ne tentent les hommes que par la vertu des simples, & des minéraux qui lui sont parfaitement connus. Mais soit qu'on ait jugé tous ces articles de moindre conséquence que les autres, ou que l'on ait apperçu qu'on en imposoit à Abeillard, il ne s'en trouve rien dans la liste que les Pères du Concile de Sens envoyèrent au Pape. Notre Théologien ne laisse pas d'y répondre dans son Apologie, parce que ces bruits se répandoient de toutes parts, & nuisoient à sa reputation.

S. Bern.

tract. de error. Abeil.

Il déclare donc, que quand il a nié que la crainte de Dieu fût en Jesus-Christ & dans ses élus, il n'a entendu parler que de la crainte servile, & non pas de la crainte chaste, qu'il reconnoît subsister dans toute l'éternité. En effet il l'avoit dit si expressément (a), qu'on ne peut trop s'étonner que ses adversaires aient voulu persuader au monde qu'Abeillard l'entendoit d'une autre maniere.

Il soutient, & avec raison, qu'il n'a jamais nié que l'ame de Jesus-Christ fût réellement descendue aux enfers : puisqu'il avoit dit seulement (b), qu'elle n'y étoit pas descendue de la maniere dont les corps

(a) Castum quippe timorem in sæculum sæculi permanentem, qui propriè reverentia caritatis dicitur, tam ipsi animæ Christi, quàm electis Angelis & Hominibus inesse, semper agnovi. *Abeil. ep. ad fideles.*

(b) Ipsa quoque anima quæ in carne passa fuerat, ad inferos dicitur descendisse; quia passionis illius efficaciam justî senserunt antiqui, per eam à pœnis liberati. Non enim anima aut spiritus aliquis, ut Beatus meminit Augustinus, loco movetur, sed solummodo corpus. *Abeil. in exposit. Symb. p. 378.*

descendent dans un lieu , mais à la façon des Anges qui ne sont en place que là où ils agissent. Ce sentiment est à présent commun dans l'Ecole , sur-tout chez les Thomistes.

Enfin il déclare que par le nom d'*estimation* qu'il a donné à la Foi , il n'entend pas une opinion incertaine , mais une idée juste & stable que nous formons des mysteres qui nous sont révélez , & que nous croyons fermement par un sentiment intérieur qui est un don de Dieu. C'est parler en scolastique ; & l'on ne peut assurer que cette définition de la Foi soit opposée à celle qui dit, que c'est une substance des choses à esperer (a).

Il ne dit rien du Saint-Esprit qui est l'ame du monde , ni des suggestions du Démon par la vertu des plantes ; car n'ayant avancé ces choses que par forme de question sans en rien décider (b), on ne pou-

(a) Fides est sperandarum substantiâ rerum, argumentum non apparentium. *Ad Hebr. c. 11.*

(b) C'est dans le premier Livre de son Introduction à la Théologie , p. 1027.

voit ſçavoir au vrai ce qu'il en penſoit. Mais qui ne doute que ce ne ſoit l'eſprit de Dieu qui donne l'être ; la vie & le mouvement à toutes les créatures, comme dit ſaint Paul, & par conſequent qu'il n'en ſoit l'ame, puisſque l'ame n'eſt autre choſe que le principe du mouvement ? c'eſt ce qui a fait dire à ſaint

*Aug. Serm.
6. de verbis
Domini.*

Auguſtin ; que comme notre ame eſt la vie de notre corps, de même Dieu étoit la vie de notre ame.

A l'égard des impreſſions malignes du Démon, on ne doute point qu'il n'y ait dans la nature des plantes & des ſimples, capables d'exciter en nous des mouvemens de colere, de vengeance, d'amour, & d'autres vices, comme il y en a qui ont la vertu de les apaiſer. L'*Agnus caſtus* eſt de ce nombre pour les mouvemens de ſenſualité (a). On eſt auſſi

(a) Les Dames Athénienſes qui faiſoient profeſſion de chaſteté, couchoient ſur des feuilles d'*Agnus caſtus*, ſur-tout pendant les ſacrifices de Cérés. Néanmoins l'opinion de nos Médecins eſt que ce n'eſt pas des feuilles, mais de la ſemence de cet arbrifſeau dont il faut ſe ſervir pour conſerver la chaſteté. Ils en font des pâtes que quelques

persuadé que les Démons ont une parfaite connoissance de tous ces simples, & qu'ils peuvent s'en servir pour remuer nos passions. Mais Abeillard ne dit pas que ce soit le seul moïen qu'ils mettent en usage pour nous solliciter au mal. Il laisse la question indécise ; sçavoir, comment il se peut faire que les Démons, qui ne se servent ni de la parole, ni des signes pour se faire entendre des hommes, ne laissent pas néanmoins de leur suggérer tout ce qu'ils veulent. Il a raison de ne rien décider là-dessus, car je crois que nos plus habiles Théologiens y seroient aussi embarrassés (a) que lui.

Directeurs indiscrets font prendre à leurs dévotes. La priere, l'humilité, & la mortification du corps, sont plus sûrs que tous ces remèdes. Jesus-Christ qui nous les a appris, ne peut se tromper.

(a) Ils disent que les Démons se servent des especes corporelles, des objets sensibles qu'ils présentent à notre imagination ; que ces especes l'échauffent, & que l'imagination échauffée est ce qui fait la tentation. Mais ceux qui n'admettent point d'especes corporelles, ne se contenteront pas de cette explication. De plus les Démons auroient

Il me semble que l'examen des hérésies dont Abeillard étoit accusé, ne peut aller plus loin, & qu'on ne peut en dire davantage sur l'étérodoxie de ses opinions. Mais après avoir examiné le droit, voyons si les procédures qu'on a tenuës à son égard, sont justes, s'il a été légitimement condamné, & si l'on a gardé dans le jugement rendu contre lui, les regles qui sont prescrites par les Loix. Je crois que le Lecteur attend cet entier éclaircissement pour prendre une juste idée de ce grand démêlé, sur lequel tant de gens sont encore dans l'erreur.

XXIV.

Examen
des procé-
dures de

Si l'on en vouloit croire ceux, qui dès ce tems-là prirent la plume pour la défense d'Abeillard, il n'y

beau remplir l'imagination d'un homme des especes de pain, de vin & de viandes; s'il n'a ni faim ni soif, il ne sera pas plus tenté de boire ou de manger. Qu'ils présentent tant qu'ils voudront les especes des plus belles personnes à l'imagination d'un homme malade & languissant, occupé de quelque vive affliction, ou d'une affaire de la dernière importance, ils n'exciteront jamais en lui aucun mouvement de sensualité. La difficulté demeure donc toujours en son entier.

a jamais eu d'assemblée moins régulière, ni qui ressemble plus au brigandage d'Ephese (a), que ce Concile de Sens. Tout s'y passa, disent-ils, en festins. Les Prélats qui n'étoient que huit ou neuf, ne prirent pas la peine d'examiner les propositions dont il s'agissoit. Ils s'en rapportèrent entierement à l'Abbé de Clairvaux qu'ils firent Promoteur, Juge & Partie de cette affaire.

cette affaire.

*Berenger.
Pictau. in
Apol. pro
Abeil.*

Mais il faut aussi avouer que l'on ne doit pas ajoûter foi à ce que cet Auteur avance dans son Apologie (b) pour Abeillard. C'étoit un de

(a) C'est un Conciliabule assemblé à Ephese par Dioscore Patriarche d'Alexandrie en 449. pour soutenir l'hérésie d'Eutiche, & dans lequel il se commit tant de violences contre les Catholiques, qu'on l'a nommé le brigandage d'Ephese.

(b) Cette pièce se trouve parmi les œuvres d'Abeillard. Elle est de Berenger de Poitiers. Il s'y élève fortement contre saint Bernard, & l'accuse d'envie & de jalousie contre Abeillard, & de plusieurs dogmes hérétiques qu'il prétend trouver dans son exposition du Cantique. Au sujet du Concile de Sens; il parle des repas des Evêques en des termes si forts, qu'il veut faire croire qu'ils y violoient toutes les regles de la tempérance.

ses disciples (a), qui pressé du juste désir de défendre son maître, se laissoit emporter au feu de son esprit, & à la secrète ambition de faire briller son éloquence & son profond sçavoir. Aussi n'a-t-il pas été scrupuleusement retenu dans les bornes d'une exacte verité. Laisant donc à part tous les avantages que quelques-uns s'imagineroient pouvoir tirer du témoignage d'un Auteur qui étoit présent à ce Concile, mais qu'on ne peut se persuader être vrai dans ce qu'il raconte; nous nous renfermons dans des faits dont saint Bernard demeure d'accord, & que les Evêques mêmes qui composoient cette assemblée, ne desavoient pas.

Premierement, Abeillard n'étoit point de leur juridiction, puisqu'il n'étoit ni de l'Evêché de Sens, ni

(a) Je ne sçai à quoi pensoit le sçavant Gerson, quand il a dit, *tom. 4. oper. alphab. 69. fol. 212.* que Berenger le disciple d'Abeillard, étoit ce fameux Berenger qui nioit la réalité du Corps de Jesus-Christ dans le Sacrement de l'Autel. Car assurément celui-là n'étoit pas encore au monde, lorsque Berenger le Sacramentaire mourut, en 1088. âgé de 20. ans.

d'aucun autre Diocèse du Roïaume. Ces Prélats n'avoient donc aucun droit sur lui, & n'étoient point Juges compétens dans cette cause.

Pour prévenir cette objection, un sçavant de nos jours a voulu dire, qu'il y avoit alors plus de 12 ans qu'Abeillard faisoit sa demeure au Paraclet, & qu'il étoit ainsi censé du Diocèse de Troyes qui relève de l'Archevêché de Sens. Mais c'est une supposition qui se détruit d'elle-même; car douze ans auparavant l'Abbaye du Paraclet n'étoit pas encore fondée ^(a), & Abeillard n'y avoit point demeuré depuis qu'Heloïse s'y étoit établie; c'est ce que prouve ce long commerce de Lettres qu'ils eurent depuis cet établissement, & les reproches continuels qu'Heloïse lui fait de l'avoir abandonnée. En effet excepté la seconde année de cette fondation, durant laquelle il lui rendit quelques visites & à ses Religieuses pour les soulager dans leur extrême pauvreté, il n'y étoit pas retourné depuis, & il

*Mabil. in
not. supior. ad
Epist. 187.
S. Bern.*

(a) La fondation de l'Abbaye du Paraclet est de 1130, & le Concile de Sens de 1140.

étoit toujours resté à son Abbaye de S. Gildas. A peine étoit-il arrivé au Paraclet, lorsque cette dernière tempête s'éleva contre lui.

Secondement, quand les neuf Evêques de ce Concile auroient eu toute la juridiction nécessaire pour juger cette cause, n'ont-ils point été trop vite dans une affaire de cette conséquence? Ont-ils pris soin d'entendre exactement les deux parties dans leurs raisons, eux qui avoient dans leur Lettre au Pape, que dès la première séance, lorsqu'on eût commencé à lire les articles que l'Abbé de Clairvaux reprochoit à Abeillard, il se retira du Concile, & en appella à Rome? Cet appel à Rome ne méritoit-il point d'attention?

Ep. 191.
inter Bernar-
din.

Mais sans y entrer encore, & pour ne parler que de la précipitation avec laquelle cette affaire fut jugée, ceux qui ont lû les histoires des Conciles (a), sçavent quelles précautions on y prend, quand il s'agit de condamner un point de doc-

(a) Voyez les histoires du Concile de Trente par Frapalo, & par Pallavicin.

trine. On est du tems à rechercher ce que les Saints Peres en ont dit ; on examine les passages de l'Ecriture qui en parlent ; on forme des Congrégations particulieres où la question est agitée de part & d'autre ; on donne la liberté à tous les Docteurs qui assistent à ces Congrégations de disputer pour ou contre ; chacun dit son sentiment , qu'il appuye des plus fortes raisons qu'il peut trouver ; souvent les mois & les six mois se passent sans qu'on décide rien , jusqu'à ce que les esprits étant réunis pour l'affirmative ou la négative , on forme ensuite un décret qu'on porte à tous les Prélats qui y changent , ou y ajoutent ce qu'ils trouvent de plus à propos. Enfin après tant de précautions, on en fait la publication dans la séance du Concile (a). Voit-on que les

(a) Il est vrai que l'affaire de Nestorius fut terminée à Ephese en une seule séance. Mais cette séance dura depuis la pointe du jour jusques fort avant dans la nuit , en sorte qu'au sortir de l'Eglise on fut obligé de reconduire les Evêques avec des flambeaux , quoiqu'on fût aux plus longs jours de l'Eté. Il y avoit plus de quinze jours que

Prélats à Sens ayent eu toute cette attention ; quoiqu'il s'agît, non pas d'un point de doctrine, mais de quatorze ou quinze , & des plus difficiles de la Religion ? Il faut donc convenir , disent les Apologistes d'Abeillard , que cette affaire a été extrêmement précipitée , & que dans le jugement que rendirent ces Prélats, on n'apperçoit aucune forme canonique.

Troisièmement, quelle précaution prirent-ils pour s'assurer que les articles qu'on imputoit à Abeillard , étoient de lui , & qu'on ne lui en imposoit pas ? Il ne fut pas entendu. On s'en rapporta à sa partie adverse, c'est un défaut de justice. Mais on avoit ses Livres, dit-on, il n'y avoit qu'à les confronter. Il falloit donc le faire. Et c'est ce qu'il

les Peres se préparoient à cette décision par de longs examens. Les Légats du Pape y étoient. Nestorius fut cité par trois fois. On produisit ses Livres & ses Sermons qui furent examinez. On fit entendre des témoins, qui déposèrent ce qu'ils avoient entendu de sa propre bouche ; enfin il ne s'agissoit que d'un seul point de doctrine qui fut bien discuté. Ainsi ce fait ne peut favoriser l'Assemblée de Sens,

n'y a pas lieu de croire qu'ils ayent fait, puisque nous voyons à présent que la plûpart de ces Propositions ne s'y trouvent point.

Il étoit alors encore plus facile de s'y tromper. Comme l'Imprimerie n'est venue que long-tems après, les Livres étoient écrits à la main, & les Copistes faisoient tous les jours des fautes en les transcrivant. Rien n'étoit plus aisé que de faire dire à un Auteur tout le contraire de ce qu'il avoit dit. Une lettre omise, un *non*, une virgule, un point interrogant oublié, suffit pour faire une hérésie : & cela est arrivé dans cette affaire. Car nous voyons que plusieurs choses qu'Abeillard rapporte, ou comme l'opinion des anciens Philosophes, ou comme des questions qu'il propose à ses Lecteurs, on les lui attribué comme ses propres sentimens, pour n'avoir pas pris garde aux points interrogans. C'est la remarque d'un des plus sçavans Auteurs de ce siècle. Tel est en effet l'article, qui dit qu'Abeillard avoit enseigné que le Saint-Esprit étoit l'ame du monde, quoiqu'il ne fasse que rapporter l'opinion de Platon

*P. Alex.
Hist. Eccles.
12. siècle.
Dissert. 7.
art. 6.*

& de Macrobe, qu'il refute quelques lignes après : & ce n'est pas la seule qu'on lui a ainsi imputée mal à propos.

De plus, une proposition détachée peut paroître hérétique ; & lorsqu'elle est jointe à ce qui la précède, ou qui la suit, elle est orthodoxe. Il ne suffit donc pas pour la condamner de la lire dans un extrait qu'on a tiré du Livre, quand même cet extrait seroit fidele ; il faut voir les liaisons qu'elle a avec les principes qu'on a posez, & avec les conséquences qu'on en tire : ce qui demande un examen fort sérieux : examen que ne firent pas les neuf Evêques assemblez à Sens. Ils prononcèrent leurs anathèmes sur le seul extrait que l'Abbé de Clairvaux leur présenta, & où il n'y avoit que des propositions détachées (a).

(a) Si Philippe de Bergame avoit sçu toutes ces circonstances, il se seroit bien gardé d'avancer dans sa Chronique sur l'an 1135. que l'hérétique Abeillard ayant été convaincu en présence du Roy par les puissantes raisons de ces doctes & catholiques Prélats, abjura ses fausses doctrines, & s'alla faire Moine. Par-là ce pitoyable Historien auroit épargné à

Enfin l'appel qu'Abeillard inter-jetta au Saint Siège pour éviter la violence dont il se croyoit menacé, sembloit à plusieurs personnes devoir arrêter le jugement de ces Pré-lats, & suspendre leur condamnation, jusqu'à ce que le souverain Pontife, au Tribunal duquel cet Abbé avoit porté son affaire, en eût décidé. Il est vrai qu'un appel au Pape ne dépouille pas les Evêques d'un Concile Provincial, du droit qu'ils ont de prononcer en premiere instance sur la doctrine d'un Théologien qui est cité devant leur Tribunal : il est même du bon ordre, & c'est la regle que cela se passe de cette maniere ; mais il faut, disoient les amis d'Abeillard ; que ce Théologien soit de leur Jurisdiction & de leur Province, & c'est ce qui ne se trouvoit pas ici.

Il est inutile de dire, qu'il n'est pas permis d'appeller, après qu'on s'est choisi soi-même des Juges. Quand il ne seroit pas certain qu'Abeillard n'avoit demandé à paroître

plusieurs Historiens Catholiques & Protestans, la peine de relever ses fautes, & de le railler sur ces bévâtes, comme ils ont fait,

*Mabil. loc. ;
sup. cit.*

au Concile de Sens, que pour défendre publiquement sa doctrine contre les accusations de l'Abbé de Clairvaux, & non pas pour rendre les Evêques de ce Synode Juges de sa foi, ni pour mettre entre leurs mains la décision des vérités qu'il croyoit soutenir, comme les Auteurs les plus desintéressés le reconnoissent (a). Deux faits tirés de l'Histoire Ecclesiastique, & qui ont un rapport entier avec celui-ci, vont faire voir, disent ceux qui veulent défendre Abeillard contre le Concile de Sens, que jamais Rome n'a été dans ce sentiment, & que les plus saints, comme les plus éclairés d'entre les Papes, ont toujours cru qu'il étoit permis d'en appeler au Saint Siège, quand même ce seroit

(a) Voici comme le P. Alexandre en parle dans son Histoire Ecclesiastique : *Coram Archiepiscopo Senonensi ab adversariis suis conventus, ac velut hæresion assertor passim diffamatus, ipsum rogavit ut suam exponeret doctrinam, & ab hostium calumniis & objectionibus vindicare publico in confesso sibi liceret.* P. Alex. loc. cit. Ces paroles font voir que c'étoit des témoins, & non pas des Juges qu'Abeillard vouloit avoir en la personne de ces Prélats.

contre des Juges qu'on auroit choisis.

Le premier fait dont je veux parler, se passa sous le grand S. Leon. Saint Germain d'Auxerre ayant été rendre visite à S. Hilaire d'Arles, qui le pria de rester quelque tems dans sa Province, afin que ses confreres, aussi-bien que lui, pussent profiter de ses lumieres dans le gouvernement de l'Eglise : on ne sçut pas plutôt dans les Gaules que ces deux Saints étoient assemblez avec quelques autres Evêques, pour conférer ensemble des moïens de pourvoir aux besoins spirituels des Eglises, qu'on vint en foule les consulter de divers endroits. Il se présenta entr'autres une troupe de Gentilshommes & de Bourgeois venus de Besançon, qui étoit alors de la Gaule Celtique ou cinquième Lyonnoise : & tous ensemble accusoient Chelidoine leur Evêque, d'être entré dans l'Episcopat avec des irrégularitez, ayant été Juge, & condamné plusieurs personnes à la mort avant d'être Evêque. Voici donc des gens qui n'étant point de la juridiction de l'Archevêque

*Bail. Vie
des Saints au
5 May.*

d'Arles, ni des Evêques assemblez avec lui, viennent cependant les prendre pour Juges de leur différend.

S. Hilaire après avoir examiné l'affaire avec ses Collegues, conseilla à Chelidoine d'aller de lui-même au-devant de l'exécution des statuts de l'Eglise pour éviter la honte de la déposition. Mais celui-ci au lieu d'y acquiescer, aima mieux en appeler au Pape, & prit le chemin de Rome. L'Archevêque d'Arles ne laissa pas de prononcer sentence de déposition, & suivit Chelidoine à Rome pour la faire confirmer. Mais que fit le Pape?

Malgré toute la sainteté d'Hilaire, & cette haute réputation où il étoit en France, il le reçut fort mal, & lui témoigna son indignation, de la hardiesse qu'il avoit eue de juger un Evêque qui n'étoit point de son ressort, & d'avoir fait paroître si peu de considération pour son appel à Rome. S. Hilaire eut beau représenter qu'il n'étoit point permis, selon les Canons, d'appeler des Juges qu'on avoit choisis, & qu'un Métropolitain tel

qu'il étoit, n'avoit point de compte à rendre de sa conduite en première instance, qu'à son Concile Provincial ; il fut traité comme un insolent, & le Pape le fit mettre en prison. Mais s'étant sauvé, le Pape n'en demeura pas-là. Il cassa tout ce qu'avoit fait S. Hilaire dans l'affaire de Chelidoine qu'il rétablit, dépoüilla l'autre du pouvoir de Métropolitain dont il croyoit qu'il avoit abusé, & nomma Leonce Evêque de Frejus, & Doyen de ses Suffragans, pour en exercer les fonctions.

De plus, pour faire executer son jugement, il s'adressa à l'Empereur Valentinien ; & celui-ci envoya aussitôt à Aëtius, Grand - Maître des deux milices dans les Gaules, une ordonnance dattée du sixième de Juin de l'an 445. qui portoit : Qu'encore que la sentence donnée par le Pape de Rome contre Hilaire, dût avoir force dans les Gaules sans l'ordonnance imperiale, Sa Majesté avoit néanmoins voulu interposer son autorité pour la faire executer ; qu'il étoit donc défendu à Hilaire, que la seule condescen-

„ dance de Leon permettoit encore
 „ d'être appelé Evêque, & à tous
 „ autres, de desobéir aux comman-
 „ demens du Prélat Romain, & de
 „ rien entreprendre sans son autorité;
 „ que tout ce qu'a ordonné ou or-
 „ donnera le Siège Apostolique, soit
 „ une Loi pour les Evêques des Gau-
 „ les & pour tous les autres; & qu'
 „ ainsi tout Evêque qui étant cité par
 „ le Pape, refusera de comparoître,
 „ y sera contraint par le Gouverneur
 „ de la Province“. Voilà ce qu'un
 des plus grands Papes que nous
 ayons jamais eu, a fait dans un ap-
 pel au Saint Siège, semblable à ce-
 lui d'Abeillard.

L'autre fait est beaucoup plus re-
 cent, & se passa plus de quatre cens
 ans après sous le Pape Nicolas I.
 qui étoit encore une des bonnes
 têtes qui ait gouverné l'Eglise. Le
 fameux Hincmar Archevêque de
 Reims, eut quelques differends avec
 Rotadus Evêque de Soissons, l'un
 de ses Suffragans, & l'accusa dans
 un Concile Provincial de plusieurs
 déreglemens, pour lesquels Rotadus
 se voyant prêt d'être condamné,
 en appella au Pape: & comme on

Dupin, 9.
 siècle, pag.
 89. & suiv.

n'avoit pas envie en France qu'il allât à Rome, on lui proposa d'autres Evêques de ses amis pour revoir son affaire, & la juger. Rotadus y acquiesça partie de gré, partie de force, sans néanmoins renoncer à son appel, parce qu'il voyoit qu'Hincmar étant tout-puissant en France sous le regne de Charles le Chauve, il tourneroit toujours les Synodes comme il lui plairoit, & y feroit prendre les résolutions qui lui seroient les plus favorables.

En effet ce Synode assemblé dans un des Fauxbourgs de Soissons, déposa Rotadus, le chassa de son Siège, l'enferma dans un Monastere, & mit un Evêque à sa place. Après cette expédition, le Roy & Hincmar écrivirent au Pape. Ils lui mandoient que Rotadus avoit été déposé dans un Concile, pour avoir mal gouverné le Diocèse de Soissons l'espace de trente ans, & prioient Sa Sainteté de confirmer ce jugement dont ils lui envoïoient les actes.

Nicolas qui avoit déjà été informé de cette affaire par les Agens de Rotadus, fit réponse au Roy,

qu'il ne pouvoit approuver un jugement si irregulier. Mais la Lettre qu'il écrivit en particulier à Hincmar, étoit fulminante. Il lui exprime dans les termes du monde les 'plus forts la douleur qu'il ressent, qu'on ait ainsi jugé un Evêque au préjudice de l'appel qu'il avoit interjetté au S. Siége. Pour l'en punir, il lui refuse la confirmation des privileges de son Siége qu'il lui avoit demandée, lui ordonne de rétablir Rotadus dans trente jouts après sa Lettre requë, ou de le laisser venir à Rome, & d'y venir lui-même rendre compte de sa conduite; lui déclarant que s'il ne faisoit l'un ou l'autre dans le tems qu'il lui marquoit, il lui défendoit de célébrer les saints Mysteres, & qu'il étendoit cette sentence sur tous ceux qui avoient consenti à la condamnation de Rotadus.

Celle qu'il écrivit à ces Evêques de Cour qui avoient porté ce jugement, est encore plus terrible. Il les y traite comme des ames venales, & comme des ignorans qui ne sçavoient pas les Loix de l'Eglise. Il leur fait voir par le témoignage

des Peres & par les Canons du Concile de Sardique (a), comme le droit des appellations au Saint Siége est solidement établi. Il leur soutient que Rotadus ayant appelé à Rome, il n'avoit pû se choisir des Juges, ni être jugé à un autre Tribunal. Il leur ordonne de le tirer incessamment de prison, de le rétablir dans son Siége, de l'envoyer à Rome, afin qu'on y examine de nouveau cette affaire, & d'y envoyer eux-mêmes deux ou trois Evêques de leur part, pour y défendre une sentence aussi ridicule que celle qu'ils ont prononcée; leur déclarant au reste, que s'ils ne satisfaisoient à tous ces articles dans l'espace de trente jours pour tout délai depuis sa Lettre reçüe, il absoudroit Rotadus de plein droit, & assembleroit un Concile, où il les

(a) Avant le Concile de Sardique, tenu dans le quatrième siècle, peu après celui de Nicée, les Evêques étoient jugez dans leur Province sans appel. Mais ce Concile a introduit cette voie d'appel, *ut sancti Petri memoriam honoremus*, dit-il, *Can. 3. 4. & 7.* L'Eglise d'Afrique s'opposa à ces appels, Mais celle de France s'y soumit.

traiteroit comme ils le meritoient.

Ces bons Evêques voyant que le Pape prenoit cette affaire avec chaleur, demeurèrent dans le silence, & firent secrettement sortir Rotadus du Monastere où il étoit enfermé. Celui-ci fut à Rome : & après y avoir attendu pendant huit mois sa partie adverse qui n'osa paroître, le Pape de son autorité le rétablit dans tous ses droits, & le renvoya triomphant dans son Eglise de Soissons, qu'il gouverna en paix le reste de ses jours.

XXV.
Conclu-
sion.
Véritables
causes du
jugement
porté con-
tre Abeil-
lard.

Les défenseurs du Docteur Abeillard prétendent, que si les Evêques assemblez à Sens pour le differend d'Abeillard, avoient eu à faire à un Pape aussi vigoureux que l'étoient S. Leon & Nicolas I. ils ne doutent point qu'ils n'eussent été traitez, comme le furent Hilaire d'Arles & Hincmar de Reims, avec leurs Collegues, par ces deux grands Papes, puisqu'il s'agissoit d'affaires toutes semblables, & de soutenir l'honneur du Saint Siege dans un appel de consequence. Mais outre qu'Innocent II. n'avoit pas, disent-ils, ni la tête, ni la fermeté de ces deux

saints Pontifes, il se trouvoit avoir aussi moins d'autorité: & son trône encore chancelant, ne lui permettoit pas de desobliger les Evêques de France, ni de rien refuser à saint Bernard, qui lui avoit rendu des services si importans.

La conjoncture des tems ne se trouvoit donc pas favorable pour Abeillard. C'est ce qu'un des plus habiles Historiens de notre siècle a exprimé en ces termes. „ Ce saint Abbé, il parle de saint Bernard, „ s'étoit tellement rendu venerable à „ la France & à toute l'Eglise, que ses „ discours & ses avis passioient pour „ autant d'oracles: & bien que, „ comme il disoit lui-même, il n'eût „ étudié que dans les rochers & dans „ les forêts, son éloquence naturelle, „ animée de l'esprit de Dieu, ravif- „ soit bien plus puissamment les es- „ prits, que la vaine science des Eco- „ les. Il avoit une si forte aversion „ pour celle-là, qu'il persecuta sans „ relâche Pierre Abeillard natif de „ Bretagne, homme des plus subtils, „ & des plus versez dans la chicane de „ la Logique, & qui s'étant façonné „ à la nouvelle maniere de philoso-

*Mezer. Hist.
de France,
tom. I.*

„ pher de son maître Roscelin, Au-
 „ teur de la Secte des Nominiaux, &
 „ de cette maniere d'enseigner les
 „ sciences, que les Colleges ont suivi
 „ depuis comme la plus aisée, dispu-
 „ toit des points de la doctrine chré-
 „ tienne en termes éloignez de ceux
 „ des Saints Peres. De façon qu'en
 „ un siècle où la Scolastique étoit in-
 „ connuë, il sembloit à ceux qui ne
 „ l'entendoient pas, qu'il parlât de
 „ la Trinité comme Arius, de la Gra-
 „ ce comme Pélage, & de Dieu
 „ comme d'une chose sensible & divi-
 „ sible. Le bon Abbé lui fit imposer
 „ silence au Concile de Sens, & même
 „ par jugement du Pape auquel il en
 „ avoit appelé: de quoi il conçut un
 „ si grand déplaisir, qu'il se retira à
 „ Cluni, & écrivit l'Apologie des ar-
 „ ticles pour lesquels on l'avoit con-
 „ damné, qu'il maintenoit avoir été
 „ mal entendus, & pris dans un autre
 „ sens qu'il ne falloit. Telle force
 „ avoit l'autorité de ce Saint, que sur
 „ son sentiment on condamnoit des
 „ hommes d'une si profonde science.

C'est-là en peu de mots, disent
 les Apologistes d'Abeillard, la véri-
 table source de la condamnation
 d'Abeillard,

d'Abeillard. L'ignorance où l'on étoit alors de la Théologie scolastique ; l'éloignement que S. Bernard avoit naturellement pour cette science , & pour tous ceux qui l'enseignoient ; la prévention où étoient les esprits en faveur de ce Saint ; le crédit & l'autorité qu'il avoit auprès du Pape Innocent II.

Ce dernier point étoit le principal , & celui qui mit le comble au malheur d'Abeillard. Malgré toutes les autres raisons , ceux qui aiment ce Docteur , assurent , que si son affaire se fût agitée un peu plû tard sous un autre Pape , il s'en seroit assurément tiré avec honneur. Celle de Gilbert de la Porrée est une preuve , selon eux , de ce qui seroit arrivé à Abeillard. Saint Bernard l'avoit entrepris , comme il avoit fait cet Abbé : mais ce Saint ne trouva pas dans Eugene III. quoiqu'il eût été son Religieux , toutes les facilités qu'il avoit trouvées dans Innocent II.

Gilbert étoit accusé d'avoir enseigné plusieurs propositions hérétiques. L'affaire étoit évoquée à Rome. Le Pape voulut que l'accusé

fût entendu dans toutes ses défenses. Trois Conciles furent assemblez pour ce sujet en moins d'un an : l'un à Auxerre en 1147. où Gilbert ne voulut point comparoître : un autre à Paris, six mois après, où il disputa fortement contre saint Bernard. Enfin le troisième se tint à Reims, où les disputes s'échaufferent encore davantage ; & quoique l'Evêque de Poitiers fût convaincu par ses propres ouvrages qu'on lui montra, & par sa propre confession, qu'il avoit enseigné que tout ce qui est en Dieu, n'est pas Dieu, ce qui est une hérésie ; cependant le Pape & les Cardinaux ne voulurent jamais souffrir que les Evêques qui composoient le Concile, portassent sentence contre lui, ni contre sa doctrine, prétendant qu'il n'appartient qu'au Saint Siege de juger définitivement (a) des matieres de Foi, quand il y avoit appel à Rome.

Ainsi malgré tout le credit de S. Bernard, & de l'Abbé Suger, alors Regent du Royaume, qui se

(a) Cette prétention étoit insoutenable.

mêloit aussi de cette affaire, malgré les plaintes & les murmures des Archevêques & des Evêques qui composoient l'Assemblée, & qui se plaignoient hautement qu'on leur faisoit violence, & qu'on empiétoit sur leurs droits (a) ; il en fallut passer par-là, & déclarer à la Cour de Rome pour l'appaiser, que la condamnation qu'ils avoient déjà faite des propositions de Gilbert, n'étoit point une décision, mais seulement une exposition de leurs sentimens (b). Ensuite de cet aveu, le Pape jugea l'affaire, ordonna que les Livres de Gilbert seroient corrigez, & le renvoya en paix dans son Diocèse.

Ceux qui entreprennent la défense d'Abeillard, prétendent que telle auroit été sa destinée sous un Pape comme Eugene III. qu'il auroit été traité avec la même humanité, & ils l'osent dire avec la même justice. Mais voyant qu'Innocent II. l'avoit condamné sans l'entendre, & sur le seul rapport de ses

(a) Ils avoient raison.

(b) Cette condescendance pour la Cour de Rome étoit trop grande.

ennemis, il comprit qu'il seroit la victime de toute cette intrigue. Ainsi il ne pensa plus qu'à se faire des amis dans le Ciel, se voyant si disgracié sur la terre, & à s'occuper uniquement de la grande affaire de son salut par la fuite du monde, dont il avoit toute sa vie ressenties les amertumes, & éprouvé les plus cruelles persécutions.

Fin du cinquième Livre.





SOMMAIRE

D U

SIXIÈME LIVRE.

I. **U** Sage chrétien qu'Ar
beillard fait de ses
adversitez. II. Le
Pape l'absout, & le rétablit
dans ses droits. III. On l'o-
blige de prêcher dans le Cha-
pitre des Religieux. Il contribué
beaucoup à la réformation de
Cluni. IV. Il tombe malade :
sa patience dans cet état. V.
L'Abbé de Cluni, par le con-

L 3

*seil des Médecins, le fait chan-
ger d'air. Il paroît s'y mieux
porter. VI. Il retombe & se
dispose à la mort. VII. Sa
mort & son épitaphe. VIII. Por-
trait de l'esprit d'Abeillard.
IX. L'Abbé de Cluni donne
avis de cette mort à Heloïse.
Elle tombe évanoüie en lisant
cette Lettre. X. Sa réponse à
l'Abbé de Cluni. Elle presse
cet Abbé de lui envoyer le corps
d'Abeillard. XI. L'Abbé con-
duit lui-même ce corps au Pa-
raclet. XII. Il tâche envain
d'attirer Heloïse dans le voi-
sinage de Cluni. XIII. Affo-
ciation entre les Abbayes de
Cluni & du Paraclet. XIV.
Absolution d'Abeillard. Ce*

que c'étoit que ces absolutions. xv. Conduite d'Heloïse après la mort d'Abeillard. xvi. Elle embrasse avec ses Religieuses toute l'austerité de la Regle de saint Benoist. xvii. Constitutions du Paraclet dressées par Heloïse. xviii. C'est à tort que quelques Auteurs prétendent que cet Ouvrage n'est pas d'Heloïse. xix. Ces constitutions sont plus austeres, que celles des Maisons les plus réformées d'aujourd'hui. xx. Rares qualitez d'Heloïse pour le gouvernement. xxi. Divers privileges qu'elle obtient du Saint Siége. xxii. Elle tombe malade. Sa mort. Ses funerailles. xxiii. Son tom-

248 SOMMAIRE DU VI. LIV.
beau & son épitaphe. XXIV.
Conclusion de cet Ouvrage.
XXV. Dissertation sur le Bap-
tême des Morts.





LA VIE
DE PIERRE
ABEILLARD.

ABBE' DE S. GILDAS
DE RUIS,
ORDRE DE S. BENOIST;

ET CELLE
D'HELOÏSE
SON EPOUSE,
PREMIERE ABBESSE DU PARACLET.

LIVRE SIXIEME.



Es disgraces de la vie,
qui ordinairement endur-
cissent le cœur des ré-
prouvez, & les rendent
plus insensibles aux graces de Dieu,
produisent des effets bien differens

I.
Usage chré-
tien qu'A-
beillard
fait de ses
adversitez.

dans les ames des élus; car tout contribué à leur salut, dit l'Apôtre. Toûjours attentifs à la voix du Seigneur qui parle aux hommes en différentes manieres, ils comprennent l'usage qu'ils doivent faire des afflictions que sa Providence leur envoie.

Alors semblables au fer d'une trempe qui s'endurcit sur l'enclume par les coups du marteau, ils s'affermissent dans la vertu. Les humiliations & les épreuves les plus sensibles les rendent plus humbles, & en même tems plus généreux. Ce fut ainsi qu'Abeillard profita de toutes ses disgraces pour l'éternité.

Depuis sa retraite dans Cluni, il ne pensa plus à la maniere dont plusieurs personnes en avoient agi avec lui; aux traitemens rigoureux de la Cour de Rome, ni enfin à l'ingratitude de plusieurs de ses disciples, qui avoient si facilement oublié, que c'étoit par ses soins qu'ils étoient parvenus aux premières dignitez de l'Eglise (a). Il ne

(a) Il a donné à l'Eglise un Pape, vingt Cardinaux, & plus de cinquante Evêques,

permit plus non-seulement à son esprit de réfléchir sur les tristes événemens de sa vie ; mais il conjura encore ses amis , & ceux qui l'approchoient , de ne le plus entretenir de ces faits , qui le faisoient ressouvenir des offenses qu'il vouloit oublier : & comme rien n'est plus agréable à Dieu dans le tems de l'affliction, que l'humilité d'un cœur contrit , il entroit particulièrement dans cette disposition chrétienne , & y fit de si grands progrès , que Pierre le Vénérable ose dire , qu'on ne vit jamais un plus grand dénuement dans S. Martin , ni dans saint Germain plus d'humilité.

*Petr. Clunia.
Ep. ad He-
lois.*

Le Pape informé par les Lettres de l'Abbé de Cluni de la conduite si édifiante d'Abeillard , témoigna du regret de l'avoir traité avec tant de rigueur. Après avoir consenti à sa stabilité dans Cluni, il lui envoya l'absolution des censures qu'il avoit portées contre lui , & le rétablit dans ses droits & ses prérogatives. Bien loin de s'élever de ces nou-

II.

Le Pape l'absout , & le rétablit dans ses droits.

dont on a connoissance en France , en Allemagne , en Angleterre , & dans les Pais du Nord.

velles faveurs de la Cour de Rome, ni de s'en prévaloir, elles ne servirent qu'à le rendre plus humble, & à donner plus d'effor à sa pitié.

Grand
exemple
qu'Abeil-
lard donne
dans Cluni.

L'Abbé de Saint-Gildas disoit tous les jours la sainte Messe avec un recueillement qui édifioit les témoins de ses sacrifices. Il ne parloit plus que des choses de Dieu (a). La prière, la méditation, la lecture, écrire ou dicter, partageoient les heures de sa journée. Son recueillement & son silence n'étoient interrompus que par les instructions que l'Abbé lui ordonnoit de faire aux jeunes Religieux.

Sa délicatesse sur la pauvreté religieuse, alla jusqu'à retrancher de sa cellule & de ses habits, non-seulement ce qui lui parut superflu, mais même jusqu'au nécessaire. Ce qu'il y avoit de plus mauvais dans le Vestiaire, étoit encore trop bon pour lui ; on ne voyoit dans sa

(a) Dehinc mens ejus, lingua ejus, opus ejus, semper divina fuere : & sicut de magno Gregorio legitur, momentum aliquod præterire minimè solebat, quin semper aut oraret, aut legeret, aut scriberet, aut diceret, &c. *Chron. Cluniac.*

chambre , comme dans celle du Prophete , qu'une couchette , une table , une chaise , & un chandelier 4. Reg. 4.
10. de bois ; sur cette table , l'Ecriture Sainte , quelques Traitez des Peres , & un crucifix devant lequel on le trouvoit toujours en priere , lorsqu'il avoit cessé d'étudier.

Son air , sa démarche , & tout son exterieur , répondoient parfaitement à la simplicité de sa cellule. Les yeux toujours baissés , la tête un peu panchée vers la terre , & généralement tout ce que S. Benoît prescrit dans sa Regle sur la modestie & l'humilité religieuse , se trouvoit accompli à la lettre dans la conduite de ce pieux Abbé ; c'étoit une regle vivante qu'il suffisoit de regarder , pour connoître aussi-tôt quelles étoient les obligations d'un disciple de ce grand Patriarche : & quoiqu'il fût le premier de la Communauté par le rang que sa dignité lui donnoit , & que l'Abbé de Cluni lui avoit fait prendre contre son inclination , il en paroissoit néanmoins le dernier par son air , & par le mépris qu'il faisoit de lui-même.

Rien n'étoit plus surprenant, & personne ne pouvoit le comprendre, comment un homme d'une science universelle, & d'une réputation étendue jusqu'aux extrêmités du monde, fût arrivé à une abnégation si profonde. Vous eussiez dit qu'il avoit entièrement oublié ce qu'il avoit paru aux yeux des hommes, pour ne plus penser qu'à ce qu'il devoit être à ceux de Dieu.

III.

On l'oblige de prêcher dans le Chapitre des Religieux.

L'Abbé le chargeoit souvent de faire dans le Chapitre les instructions aux Religieux. Il ne les entretenoit que de l'humilité, du mépris du monde, & de l'aveuglement de ces Religieux, qui après avoir renoncé aux vanitez du siècle, faisoient voir par leur conduite que le monde vivoit encore dans leur cœur, par le soin qu'ils avoient de lui plaire, & de se conformer à ses maximes. Car que prétendent-ils par ces étofes fines & luisantes, disoit-il, par ces chaussures à la mode, par ces habits taillez si justes au corps, par ces robes traînantes, & par tous ces autres ajustemens qu'ils se procurent, sinon se rapprocher, autant qu'il est en eux, du

monde qu'ils ont quitté, & plaire à ceux qu'ils ne devroient plus regarder que comme les habitans de Babylone, dignes des larmes de tous les Saints ?

Ses conversations ordinaires n'étoient remplies que des choses divines : & qui ne vouloit point entendre parler de Dieu & du mépris du monde, ne devoit point approcher d'Abeillard. C'étoit déjà un citoyen du Ciel, qui n'entendoit & ne parloit plus que le langage de la céleste Patrie.

Un tel exemple fit de grandes impressions sur les Religieux de Cluni ; & l'on ne doute pas qu'il n'ait beaucoup contribué à l'accomplissement du dessein que Pierre le Vénérable avoit formé de rétablir sa Maison dans son ancienne splendeur, d'en bannir les abus & les relâchemens qui s'y étoient introduits sous l'Abbé Ponce son prédécesseur, & dont S. Bernard nous a laissé une si vive peinture dans ses Ouvrages.

Il contribua beaucoup à la réformation de Cluni.

S. Bern. ep. I. & in Apol. sui Ordin.

Mais ce pieux Abbé ne put jouir long-tems des avantages que lui procuroit la présence d'Abeillard.

I V.
Il tombe malade.

Dieu, qui depuis sa retraite lui avoit inspiré cet esprit d'abnégation, comme la voie la plus sûre pour arriver à la perfection, lui donna aussi les moïens de s'y avancer. Il lui envoya une maladie aussi humiliante, qu'elle étoit difficile à soutenir. Son corps, depuis le sommet de la tête, jusqu'à la plante des pieds, fut couvert d'une espee d'ulcere. Quelque situation qu'il prît, il ne pouvoit y rester sans de grandes douleurs. Vous eussiez dit un autre Job. Il en eut aussi la patience.

S'il étoit couché, le poids de son corps colloït ses vêtemens sur sa chair, & les y attachoit si fortement par l'humeur visqueuse qui sortoit de ses plaïes, qu'on ne pouvoit les détacher sans emporter la peau; il en étoit de même lorsqu'il étoit assis: ainsi fut-il réduit à passer les jours & les nuits presque toujours debout.

Sa patience
dans cet
état.

Cependant on ne le vit jamais se plaindre, & on n'entendit jamais une parole qui marquât la moindre impatience. Dans un état si douloureux, ses exercices ordinaires ne

furent point interrompus. Il ne cef-
 soit ou de lire, ou de méditer les
 saintes Ecritures. Les louanges du
 Seigneur étoient toujours dans sa
 bouche, & il pouvoit dire avec au-
 tant de vérité que le Prophete Roi :

Je benis le Seigneur dans tous les tems. Psal. 33.

Après quelques remedes qui fu-
 rent inutiles, & qui ne servoient
 qu'à lui fournir une plus ample ma-
 tiere de patience, on crut que l'air
 de Cluni qui n'est pas des plus sains,
 contribuoit à cette incommodité;
 & que si l'on lui en faisoit respirer
 un plus doux, il trouveroit du sou-
 lagement à ses maux. Lorsque les
 Medecins ont épuisé les remedes
 de l'art, le changement d'air est
 leur derniere ressource. Mais c'est
 envain qu'on promene un malade,
 quand Dieu l'a mis dans ce triste
 état pour le purifier, ou pour cou-
 ronner sa patience.

Cependant l'Abbé de Cluni qui
 avoit pour Abeillard une tendre vé-
 nération, voulut qu'il suivît le con-
 seil des Medecins. Il l'envoya dans
 une maison de sa dépendance pro-
 che Châlons-sur-Saône; l'air y est
 plus pur de toute la Bourgogne, &

V.
 L'Abbé de
 Cluni par
 le conseil
 des Medecins, le fait
 changer
 d'air.

258 LA VIE D'ABEILLARD.

la situation des plus agréables. Comme il n'étoit éloigné de Chuni que de trois ou quatre lieues, l'Abbé se conservoit ainsi le plaisir de voir souvent son malade, & celui d'en avoir commodement des nouvelles.

Il paroît
s'y mieux
porter.

A. Reg. 5.

Les commencemens parurent favorables à l'avis des Medecins : & l'on crut par le changement qui parut en sa personne, que cette infirmité se dissiperoit. En effet ses ulcères se fermerent d'eux-mêmes, & ne coulerent plus. Son corps reprenant sa premiere beauté, devint comme celui de Naaman le Sirien, après qu'il se fût lavé dans les eaux du Jourdain par l'ordre du Prophete. Abeillard se servit de cet intervalle pour reprendre tous ses exercices de régularité. Il commença à mener dans S. Marcel (a), c'étoit le nom du Prieuré où il habi-

(a) C'est dans ce Prieuré de S. Marcel, que furent enfermez autrefois ces deux fameux scélérats, Salone Evêque d'Embrun, & Sagittaire Evêque de Gap, dégradés de l'Episcopat, & condamnés à une prison perpétuelle par le Concile de Châlons-sur-Saône, tenu en 579. sous le Roy Gontran.

toit , la même vie qu'il menoit à Cluni, lorsqu'il y jouïssoit d'une parfaite santé. Son oraison étoit presque continuelle ; & s'il l'interrompoit , ce n'étoit que pour prendre les saintes Ecritures , & en faire la nourriture de son ame.

Mais ce qui avoit paru lui procurer la santé, fut ce qui lui donna le coup de la mort. La subtilité de l'air ayant fait rentrer au-dedans toute la malignité de l'humeur, les parties nobles en furent bien-tôt affectées ; & une grosse fièvre qui en étoit la suite naturelle , étant survenue ; Abeillard comprit que sa fin n'étoit pas éloignée. Alors il ne pensa plus qu'à se disposer à ce terrible passage : ce ne fut plus qu'un exercice continuel des vertus les plus heroïques qu'un chrétien peut pratiquer dans cette extrémité ; l'empressement qu'il avoit de se réunir à Jesus-Christ , étoit si vif, qu'il ne pouvoit s'empêcher de le faire connoître par ses paroles.

Lorsqu'il vit que les momens de l'arrivée de l'Epoux approchoient , il se hâta d'aller au-devant ; & pour paroître avec plus de pureté en sa

VI.

Il retombe
& se dispose
à la mort.

présence, il fit une confession générale de ses péchez, qu'il auroit renduë publique si on ne l'en eût empêché. Ensuite il demanda l'Extrême-Onction selon l'usage ancien de l'Eglise, qui reservoit le saint Viatique pour les derniers momens de la vie. Rien n'est plus édifiant que la maniere dont il le reçut.

La Communauté assemblée, le malade fit à haute voix sa profession de Foi; mais dans des termes, & avec des expressions si fortes & si vives, qu'il étoit facile de connoître que ces sentimens étoient gravez profondément dans son cœur, & qu'il n'en avoit jamais eu d'autres que ceux de l'Eglise Catholique. Il se crut obligé de la faire ainsi, non-seulement pour l'édification de ses freres, & pour celle de l'Eglise en général, mais aussi pour contribuer autant qu'il étoit en lui, à la conversion de ses ennemis, qui par malignité ou par aveuglement, vouloient à quelque prix que ce fût, le faire passer pour hérétique.

Ensuite pressé par les mouvemens de cette profonde humilité que Dieu lui inspiroit, & qui étoit la

voïe par laquelle il l'avoit toujours conduit depuis sa retraite ; il fit de si grandes instances auprès de ses Supérieurs pour obtenir la permission de faire une confession publique de tous ses péchez , qu'enfin elle lui fut accordée. Il la fit avec tant de larmes , & une si vive douleur , que tous les assistans en furent pénétrez : puis apostrophant le Corps adorable de Jesus - Christ qu'il alloit recevoir, il dit des choses si touchantes , & en même-tems si relevées , qu'on ne connut jamais mieux que dans ces derniers momens , combien il étoit digne de la vénération & de l'estime que tout le monde avoit pour lui.

Le reste de sa vie qui ne fut que de cinq ou six heures , se passa dans des actes continuels de Religion , & de fréquentes aspirations vers le Ciel. Le cerf alteré ne cherche pas avec plus d'empressement la fraîcheur des fontaines , que ce cœur embrasé de l'amour de son Dieu , attendoit sa venue. Au milieu de ces divins transports , les mains croisées sur la poitrine , & les yeux élevez au Ciel , il rendit

son ame à son Créateur le 21.
d'Avril de l'an 1142. âgé de 63
ans, dont il avoit passé 34. dans
le monde, & le reste dans la Reli-
gion.

VII.

Sa mort &
son Epita-
phe.

Le saint Abbé de Cluni qui le
connoissoit mieux que personne,
pour avoir été le dépositaire des
secrets de son cœur, & le témoin
de ses vertus pendant les dernières
années de sa vie, composa en vers
Latins ces deux Epitaphes à sa
gloire, qu'on peut rendre ainsi en
François.

PREMIERE EPITAPHE

D'ABEILLARD,

Composée par Pierre le Vénérable,
Abbé de Cluni.

(a) *Que les Grecs vantent leurs sept
Sages,
Que Socrate & Platon reçoivent
leurs hommages,*

(a) Gallorum Socrates, Plato maximus
Hesperiarum,
Noster Aristoteles, logicis quicumque
fuerunt

*Aussi-bien qu' Aristote : un seul de
nos Docteurs*

*Pierre Abeillard , a droit d'exiger
ces honneurs.*

*Il fut de son vivant le Socrate de
France ;*

*Le Platon d'Italie : il fut de l'élo-
quence*

*Le Maître & le modele. Il sçut
gagner les cœurs ,*

*Et suspendre l'esprit de tous ses Au-
diteurs ,*

*Aut par aut melior , studiorum cognitus
orbi*

*Princeps. Ingenio varius , subtilis &
acer,*

*Omnia vi superans rationis & arte lo-
quendi*

*Abælardus erat : sed tunc magis omnia
vicit*

*Cùm Cluniacensem Monachum, morem-
que professus*

*Ad Christi veram transiit philoso-
phiam,*

*In qua longevæ bene complens ultima
vitæ*

*Philosophis quandoque bonis se connu-
merandum*

*Spem dedit , undenas Maio revocante
Kalendas.*

Petr. Vener. Ab. Clun.

264 LA VIE D'ABEILLARD.

*Subtil , ingenieux , & puissant en
parole ,*

*Il se fit admirer de l'un à l'autre
pole ,*

*Tout lui ceda. C'est peu. Ce heros
des Sçavans ,*

*Ce fameux Aristote à la fin de ses
ans*

*Remporta sur soi-même une insigne
victoire ,*

Et mit toute sa gloire

*A vivre dans Cluni , disciple de la
Croix.*

*Ce fut-là sa sagesse , & ce fut-là
son choix.*

*C'est ainsi qu'il mourut l'onzième
des Kalendes*

*De notre mois de May : Croyons que
nos offrandes*

*L'uniront au plutôt à la source des
biens ,*

*A ceux qui sont vraiment Philoso-
phes Chrétiens.*



SECONDE

SECONDE EPITAPHE

D'ABEILLARD,

Par le même.

(a) *P*ierre qu'on regardoit comme un
second Homere,
Est uni maintenant à la pierre an-
gulaire,
Sans qu'il puisse jamais en être dé-
taché.
Quoique sous cette pierre il demeure
caché,
Il brille toutesfois au-dessus des étoi-
les,
Et voit la verité sans figure & sans
voiles.

(a) Petrus in hac petra latitat, quem mun-
dus Homerum
Clamabat; sed jam sydera sydus habent:
Sol erat hic Gallis, sed eum jam facta
tulerunt,
Ergo caret Regio Gallia sole suo.
Ille sciens quidquid fuit ulli scibile, vicit
Artifices, artes absque docente docens.
Undecimæ Maij Petrum rapuere Kalendæ.
Privantes Logices atria Rege suo.
Est satis; in tumulo Petrus hic jacet
Abælardus,
Cui soli paruit scibile quidquid erat.

Petr. Vener.

Tome II.

M

266 LA VIE D'ABEILLARD.

*Le soleil de la France, hélas ! est
éclipsé ;*

*Pour elle tout est nuit , Pierre étant
trépassé.*

*Il sçut tout ce qu'un homme ici bas
peut connoître.*

*Et voyoit les Sçavans devant soi
disparaître.*

*Maître de tous les arts , & jamais
Ecolier ,*

*Il faisoit sous ses loix tout le monde
plier.*

*O vous , sacré séjour de la Philo-
sophie ,*

*Ecoles , votre Prince , hélas ! n'est
plus en vie.*

*C'en est fait , venez voir cet éclatant
flambeau ,*

*Ce fameux Abélard caché dans un
tombeau.*

*Le vingtième d'Avril vit mourir ce
grand homme*

*Si célèbre autrefois dans la France
& dans Rome.*

*Seul entré les mortels , seul avant son
trépas.*

*Il sçut tout ce qui peut être appris
ici bas.*

Quelques magnifiques que soient ces éloges, ils partent d'une plume si sainte & tellement consacrée à la vérité, qu'il n'y a pas lieu de la soupçonner de flatterie; & si vous en ôtez l'emphase inséparable des expressions poétiques, tout ce que Pierre le Vénérable dit ici d'Abeillard, se trouve vrai par le témoignage même des Historiens les plus indifferens, qui après avoir fait une longue énumération de tous les habiles gens qui parurent dans ce siècle, avoient que quelque profonde que fût leur érudition, elle n'approchoit pas de celle d'Abeillard.

Cet homme sans pareil étoit Grammairien, Orateur, Poète, Musicien, Philosophe, Théologien, Mathématicien, Astronome, Jurisconsulte: il jouïoit des instrumens, sçavoit cinq ou six Langues, & n'ignoroit rien de l'Histoire sacrée ou profane. Qui est le siècle qui a produit un homme qui sçût tant de choses? Et oseroit-on se promettre d'en trouver un dans la suite des tems, dont la science soit d'une étendue si prodigieuse?

VIII.

Portrait
de l'esprit
d'Abeil-
lard.

*Apud Am-
boes. Prefat.
Apolog. pro
Abel.*

Si l'on considère la subtilité de son esprit, où n'a-t-il point pénétré? Quelle difficulté dans les ouvrages de la nature a-t-elle jamais pu l'arrêter? C'étoit de ces génies heureux qui tirent tout de leur propre fond, qui viennent au monde pour être les maîtres des autres, qui n'ont qu'à se montrer pour plaire, & pour enlever l'estime du public. Ils ne doivent leurs succès ni à la brigue, ni aux soins empressez qu'ont leurs Partisans de publier leurs rares qualités. Ils ne sont redevables de leur gloire qu'à leur propre mérite : & l'on peut dire qu'Abeillard n'a été malheureux dans le monde, que parce qu'il en avoit trop.

IX.
L'Abbé de
Cluni don-
ne avis de
cette mort
à Heloïse.

Après que l'Abbé de Cluni eût rendu les derniers devoirs à ce grand homme, son premier soin fut d'écrire à Heloïse la perte qu'elle venoit de faire. L'impression qu'une si triste nouvelle fit sur son cœur, est au-dessus de toutes nos expressions ; il en fut pénétré, & elle eut besoin de tout ce grand courage qu'elle avoit naturellement pour n'en être pas accablée.

En effet elle n'avoit jamais rien

tant appréhendé que de survivre à ce cher Epoux. La seule pensée que cela pourroit arriver, la faisoit frémir; & sa grande jeunesse, qui est pour toutes les personnes de son sexe un objet si précieux, ne faisoit que l'irriter; parce qu'elle prévoïoit que, selon l'ordre de la nature, elle lui conserveroit la vie dans un tems où elle voudroit en être privée, pour n'être pas réduite à soutenir seule, & sans aucune consolation de la part des hommes, les terribles assauts que son amour devoit lui livrer.

Tout ce que le vénérable Abbé lui disoit de plus obligeant, & de plus propre à modérer la douleur d'une Chrétienne, n'empêcha pas que la Lettre ne lui tombât des mains, & qu'elle ne s'évanouît, jusqu'à faire croire que son ame étoit allée se réunir à son cher Epoux. Enfin revenuë à elle-même, on ne la vit point éclater dans tous ces transports, & ces lamentations si ordinaires aux femmes affligées; on remarqua même qu'elle ne jeta pas une seule larme: mais dans un profond silence elle levoit les yeux

*Heloïse. ep.
2. ad Abail.*

*Elle tombe
évanouie
en lisant
cette Let-
tre.*

au Ciel, & son cœur pouffoit de tristes soupirs, qui faisoient mieux connoître ce qui se passoit dans son ame, que tout ce qu'elle auroit pû dire.

Alors elle voulut être seule : & après avoir congedié ses filles qui l'environnoient, elle se retira dans son Oratoire, où elle demeura plus de cinq heures, sans aucun témoin de ce qui s'y passa entre Dieu & elle : mais on peut en conjecturer quelque chose par les grands sentimens dont elle étoit remplie, & par cet amour constant qu'elle avoit toujours conservé pour ce digne Epoux que le Ciel venoit de lui ravir.

Jamais femme n'a poussé l'amour conjugal au point d'élevation qu'Héloïse l'a porté : & nous ne trouvons rien dans l'Histoire qui en approche : mais cet amour étoit fort & généreux ; il ne sentoit rien de la foiblesse du sexe : ni l'interêt, ni la cupidité n'y avoient aucune part. La bonne & la mauvaise fortune d'Abeillard n'avoient été pour elle qu'une même chose : parce que son mérite personnel & ses rares quali-

tez avoient tellement ravi toutes les puissances de son ame, qu'il ne lui étoit pas possible de trouver sur la terre quelque autre objet capable de l'attacher. Heloïse avoit alors quarante ans, & possédoit encore tous les agrémens de la jeunesse.

Quelques jours après ce triste événement, cette Abbesse affligée fit réponse à Pierre le Vénérable. Depuis le séjour d'Abeillard dans Cluni, elle avoit lié un commerce de Lettres Latines avec ce saint Abbé, & ces Lettres étoient souvent accompagnées de quelques presens. L'amour toujours inquiet, lorsqu'il est séparé de ce qu'il aime, lui faisoit croire qu'elle devoit, par ces innocens artifices exciter sa charité à se répandre toute entiere sur un infirme, qui possédoit après Dieu tout son cœur. Mais ces soins étoient superflus. L'Abbé étoit attentif à tout ce qui pouvoit contribuer à la guérison de ce cher malade : & sa vénération pour lui alloit si loin, qu'il ne craignoit pas de déclarer publiquement, qu'il ne connoissoit

X.
Sa réponse
à l'Abbé de
Cluni.

point d'homme au monde qui en méritât davantage (a).

Il paroît que cette Abbessé naturellement généreuse, avoit envoyé son dernier présent pour étrennes au mois de Janvier de la présente année 1142. le mot latin (b) semble nous le dire. Ne recevant point de remerciement de l'Abbé de Cluni, toujours accablé d'une multitude d'affaires, elle en fut alarmée; son cœur se trouva agité par, je ne sçais, quels pressentimens qu'elle eut, du malheur qui devoit lui arriver. Elle écrivit une seconde Lettre au mois d'Avril suivant; & la réponse qu'elle reçut, lui apprit que son cher Abeillard ne vivoit plus.

Elle presse
cet Abbé
de lui en-
voyer le
corps d'A-
beillard.

C'est donc à cette dernière Lettre de l'Abbé de Cluni, qu'elle répond dans les premiers jours de sa

(a) De illo, inquam, super omnes sæpe ac semper cum honore nominando, servo ac vere Christi philosopho, magistro Petro, quem in ultimis vitæ suæ annis, eadem divina dispositio, Cluniacam domum transmisit, & eam in ipso, & de ipso super omne aurum & topazion munere cariorum ditavit. *Petr. Clun. Epist. ad Helois.*

(b) Ex mihi missis xenius. *Id. ibid.*

douleur. Si j'avois pû enrichir cette Histoire des nobles pensées, & des sentimens pathétiques que l'affliction avoit produits dans cette Héroïne chrétienne, & dont sa Lettre étoit remplie; je ne doute point que le Lecteur n'en sçût quelque gré: mais le malheur des tems nous a enlevé cette piece. Nous sçavons seulement, à la faveur de quelques fragmens qui nous en restent, qu'elle demanda avec tant d'instance à ce saint homme le corps d'Abeillard; elle lui representa par de si vives raisons, la justice qu'il y avoit de lui donner au moins après sa mort un Epoux qu'elle n'avoit pû posséder pendant sa vie, que l'Abbé également touché de ses raisons, de ses prieres & de ses larmes, ne put s'en défendre.

Il est vrai qu'Abeillard, comme nous l'avons déjà dit (a), avoit souhaité autrefois d'être enterré au Paraclet, & qu'il avoit mandé à Heloise qu'en quelque lieu qu'il mourût, il vouloit que son corps y fut porté. Mais pour lors il étoit Abbé

(a) Voyez le chap. du liv. 3. de cette Hist.

de S. Gildas, & pouvoit ordonner de sa sépulture. Démis de son Abbaye, réduit sous le joug de l'obéissance par sa profession dans Cluni, tout étoit changé de face.

D'ailleurs ce dépôt étoit si honorable à l'Ordre de Cluni, que les Religieux de ce Monastere n'auroient jamais consenti qu'on leur enlevât ce trésor : & s'ils eussent sçu que leur Abbé en avoit le dessein, ils s'y feroient fortement opposez : c'est ce qui l'embarraçoit ; cependant le cas singulier qu'il faisoit du rare mérite d'Héloïse, ne lui permit pas de s'arrêter à toutes ces considérations. Il promit de lui donner la satisfaction qu'elle souhaitoit : mais en même-tems il l'engagea à un secret inviolable, dont le manquement étoit capable de faire échoïer l'entreprise, & la pria par la même Lettre de laisser à sa disposition le tems & la maniere d'accomplir la promesse qu'il lui faisoit, parce qu'il avoit beaucoup de mesures à prendre sur cette affaire, qui ne pouvoit s'exccuter sitôt.

XI.

L'Abbé
conduit

Tout l'Eté se passa & une partie de l'Automne, sans qu'Héloïse vît

encore l'accomplissement de ses des- lui-même
 sirs. Mais quelques jours après la ce corps au
 Touffaint, l'Abbé de Cluni se trans- Paraclet.
 porta au Prieuré de S. Marcel sous
 prétexte de quelques affaires, &
 peut-être pour y faire la visite regu-
 liere, comme le devoir de sa charge
 l'y obligeoit. Là une nuit, pendant
 que les Religieux reposoient, il fit
 lever le corps d'Abeillard, & partit
 promptement avec ce dépôt pour
 se rendre au Paraclet : il y arriva le
 16 de Novembre. Sa presence cau-
 sa à Heloise des mouvemens si dif-
 ferens, qu'il seroit impossible de les
 exprimer.

La joie & la douleur, passions si
 contraires, paroissent se battre dans
 cette grande ame, & disputer à qui
 auroit le dessus. Ce précieux dépôt
 si désiré, & qui lui étoit présenté
 par un homme d'un rang & d'une
 vertu si éminente; la consolation
 qu'il procuroit à ses Filles d'avoir
 chez elles le corps de leur Fonda-
 teur, de leur Pere & de leur Maître,
 tout cela ne pouvoit manquer de
 lui faire quelque plaisir. Mais d'un
 autre côté, la vûe de cet Epoux si
 cher, renfermé dans un cercueil;

le souvenir accablant de la perte irréparable qu'elle avoit faite ; cette dure séparation qu'on regarderoit comme éternelle, si la foi ne venoit au secours : en un mot la mort d'Abeillard qui étoit présentée à ses yeux, sans qu'elle pût se la dissimuler davantage : quel sujet de douleur !

*Ep. 14. in-
ter oper.
Abeil.*

Elle s'augmenta beaucoup cette douleur, par les chants lugubres de l'Eglise, par la pompe funebre avec laquelle on reçut le corps du défunt, & par les obseques qu'on lui fit. L'Abbé de Cluni chanta la Grand-Messe. Ensuite il entra dans le Chapitre, où il fit une exhortation très-pathétique sur le sujet qui les assembloit, mêlant avec beaucoup d'adresse & d'éloquence l'éloge du défunt avec l'instruction de ses Auditeurs. Ce discours donna une haute idée de son mérite & de sa piété, & contribua extrêmement à la consolation de cette sainte Communauté, aussi vivement affligée que l'Abbesse.

Après cette Oraison funebre, on porta le corps d'Abeillard dans le sepulchre qu'Héloïse lui avoit fait

préparer. Il étoit disposé de telle maniere, qu'une partie se trouvoit dans l'Eglise, & l'autre dans le Chœur des Religieuses, afin d'avoir, avec la consolation de sa presence, celle de pouvoir aller faire leurs prieres au tombeau de leur Fondateur, sans sortir de leur clôture.

Maurice, c'étoit le nom de famille du vénérable Abbé de Cluni, avoit eu plus d'une vûë dans le voyage qu'il faisoit au Paraclet. Le mérite d'Héloïse l'avoit charmé, depuis le commerce de Lettres qu'il avoit avec elle: & la haute réputation que cette sçavante Abbesse s'étoit acquise dans le monde, lui avoit fait concevoir le dessein de l'attirer avec une partie de sa Communauté dans le voisinage de Cluni. Il y avoit proche de cette Abbaye un Monastere de Religieuses (a) de l'Ordre de S. Benoît, sous la direction des Abbez de Cluni. Il commençoit à devenir célèbre par un grand nombre de filles de qualité qui s'y étoient retirées, & qui vi-

XII.

Il tâche
envain d'at-
tirer He-
loïse dans
le voïsin-
age de Clu-
ni.

Gall. Christ.
tom. 4. p.
707.

(a) Ce Monastere se nomme l'Abbaye de Marcigni.

voient d'une manière fort édifiante. C'étoit-là que Maurice vouloit placer Heloïse, persuadé que sa présence donneroit beaucoup de réputation à cet établissement; que sa piété & ses talens dans le gouvernement, acheveroit de mettre la dernière main à cet ouvrage; & qu'enfin son Abbaye aussi en deviendrait plus célèbre par le grand concours de monde qu'Heloïse y attireroit.

*Ep. 23. in-
ter. oper.
Abeil.*

Il lui avoit déjà parlé de ce dessein dans ses Lettres. Mais lorsqu'il eut vû cette Heroïne; qu'il eut eû le loisir d'admirer dans la conversation la beauté de cet esprit, l'élevation de ce génie qui ne tenoit rien de son sexe; ces sentimens si généreux qu'elle soutenoit par une érudition, qui faisoit honte aux plus habiles Docteurs de son tems; son désir de l'attirer auprès de lui, s'accrut de beaucoup. Il n'oublia rien pour lui persuader d'y consentir, mais il la trouva toujours inflexible.

Ce n'est pas qu'elle n'y vît de grands avantages pour sa personne & pour sa Communauté. Les se-

cours qu'elle auroit pû tirer de la proximité de Cluni; la protection d'un Supérieur si puissant dans le monde, tel qu'étoit Pierre le Vénérable; l'honneur d'avoir été choisie par ce grand homme pour perfectionner son ouvrage; l'abri qu'elle y trouvoit contre les persecutions que la memoire d'Abeillard ne pouvoit manquer de susciter au Paraclet; tout cela devoit être un puissant attrait pour elle. Mais il me semble que Maurice s'y prit trop tard; & que pour réussir dans son dessein, il ne falloit pas lui porter le corps d'Abeillard, ni le lui promettre, qu'à condition qu'elle viendrait prendre le gouvernement de Marcigni, c'étoit le nom du Monastere qu'il vouloit lui donner.

Peut-être que la passion d'avoir chez elle un dépôt qui lui étoit si précieux, auroit fermé ses yeux aux raisons qu'elle pouvoit avoir de ne pas sortir du Paraclet: mais lorsqu'elle se vit en possession de ce qu'elle souhaitoit avec tant d'ardeur, elle ne pensa plus qu'au deshonneur qu'elle feroit à la memoire de son cher Epoux, si elle aban-

donnoit sa fondation , ce lieu qu'il avoit honoré de sa presence, & consacré par les travaux de sa pénitence & de ses études. Le seul plaisir qu'elle sentoit , en pensant qu'elle logeoit dans la cellule où il avoit demeuré , & qu'elle ne pouvoit faire un pas dans son Monastere , sans marcher sur les traces de son cher Abeillard dont elle avoit le corps devant les yeux , l'arrêtoit : ainsi toute l'éloquence du vénérable Abbé de Cluni fut infructueuse ; il ne put jamais faire goûter à Heloise sa translation en Bourgogne.

XIII.

Association
entre les
Abbayes
de Cluni &
du Paraclet

Ils ne laisserent pas de contracter une étroite amitié, qui fut cimentée par toutes les marques que la pieté & la religion y purent ajouter. On fit une association spirituelle du Monastere de Cluni avec celui du Paraclet. Les Religieuses entrèrent dans la participation de tout le bien qui se faisoit à Cluni , & les Religieux eurent part à toutes les bonnes œuvres du Paraclet. On se promit de part & d'autre un certain nombre de suffrages , lorsque quelqu'un des deux Communautéz viendrait à mourir. Heloise en par-

ticulier eut l'assurance d'un Trice-
naire dans Cluni, lorsque Dieu la
retireroit de ce monde : les actes en
furent dressez, on les signa de part
& d'autre, & les sceaux des deux
Monasteres y furent apposez. L'Ab-
bé de Cluni s'en retourna plein d'e-
stime & de vénération pour le Para-
clet, mais sur-tout charmé d'He-
loïse dont il ne pouvoit assez faire
l'éloge.

Comme elle avoit toute la poli-
tesse du monde, & que sa retraite,
ni sa pieté ne lui en avoient point
fait oublier les regles ; elle ne man-
qua pas, lorsqu'elle vit le tems que
l'Abbé devoit être de retour à son
Monastere, de lui écrire la Lettre
la plus obligeante qu'on puisse voir.
Elle est humble, mais elle est enga-
geante. Après un récit succinct de
tous les avantages que la visite de
ce saint homme lui avoit procurez
& à ses filles, dont elle le remercie
en des termes très-affectueux ; elle
le prie de mettre le comble à ces
graces, en lui envoyant l'absolution
d'Abeillard.

*Ep. 14. in-
ter. oper.
Abeil.*

Le Cardinal Baronius (a) a cru

(a) Porrò Heloïssa Abbatissa, olim con-

XIV.
Absolution
d'Abeil-
lard.

que par cette absolution elle entendoit la levée des censures que le Pape avoit portées contre Abeillard après le Concile de Sens, & dont Sa Sainteté mieux informée l'avoit absous quelque tems après. Mais rien n'est plus éloigné de la vérité que cette pensée. L'absolution de ces censures étoit déjà connue de toute la terre : Heloise en avoit des actes authentiques qu'elle n'avoit pas manqué de répandre dans le monde. Celle dont il s'agit ici, étoit une devotion du tems. Elle consistoit dans une protestation par écrit du Confesseur, ou du Supérieur Ecclesiastique du lieu où la personne étoit décédée. Là, il déclaroit qu'il avoit absous, & qu'il absolvoit encore un tel, de tous ses pechez. Cet écrit étoit signé & scellé, on l'attachoit au tombeau du défunt, & cela se regardoit comme un suffrage de conséquence.

jux ejusdem Petri, & ipsi scientiâ haud impar, post obitum sollicita de existimatione viri, rogavit per Litteras Petrum Cluniacensem, ut viri absolutio facta ab Apostolica Sede, omnibus innotesceret. *Baron. ad ann. 1140.*

J'avouë que cette pratique pouvoit affûrer que la personne étoit décedée dans la paix de l'Eglise, & qu'elle avoit donné toutes les marques du repentir de ses pechez : mais comme elle étoit inutile au soulagement de l'ame, je ne puis me persuader qu'Heloïse si éclairée sur le fait de la Religion, ait pû la regarder comme un suffrage pour celle d'Abeillard. C'étoit uniquement pour fermer la bouche de ses calomniateurs, qui poursuivoient encore ce grand homme après sa mort, qu'attentive à tout ce qui pouvoit contribuer à sa réputation, elle voulut avoir ce témoignage de Pierre le Vénérable, pour apprendre à la posterité le trépas heureux de son Epoux dans le sein de l'Eglise.

L'Abbé de Cluni étoit trop poli pour refuser cette legere consolation à une affligée. Il lui fit réponse sur tous les chefs dont elle lui parloit dans sa Lettre, & lui envoya l'absolution qu'elle demandoit. Comme ces fortes de pièces sont curieuses, parce qu'elles ne sont plus en usage, le Lecteur ne sera

Ep. 21. inter. oper. Abeil.

peut-être pas fâché de voir en quels termes celle-ci étoit conçûe.

Absolution d'Abeillard.

» Moi Pierre, Abbé de Cluni, qui
 » ai reçu Pierre Abeillard au nombre
 » de mes Religieux, & qui après avoir
 » levé de terre son corps fort secret-
 » tement, en ai fait présent à Heloïse
 » Abbessé du Paraclet, & à ses Reli-
 » gieuses; je déclare que par l'auto-
 » rité de Dieu tout-puissant, & de
 » tous les Saints, je l'absous de tous
 » ses pechez, en vertu du droit que
 » me donne ma charge.

Requiescat in pace.

XV. Cette affaire ainsi terminée, nous
 Conduite ne voyons plus rien d'Heloïse, &
 d'Heloïse l'on ne trouve plus de ses Lettres.
 après la L'plume lui tomba des mains : il
 mort d'A- La n'y avoit plus d'Abeillard au mon-
 beillard. de, à qui, ou pour qui elle pût
 écrire. Toutes ses Lettres effective-
 ment n'avoient été qu'à lui, ou
 pour lui procurer du repos & quel-
 que soulagement auprès des per-
 sonnes dont il dépendoit. Ce grand
 homme n'y étant plus, le reste du

monde parut indigne des soins & des empressements d'Héloïse. Elle ne se regarda plus que comme cette veuve désolée dont parle S. Paul, & dont toute l'occupation est de pleurer & de gémir.

Ce fut ainsi qu'elle passa les vingt-deux années de vie qui lui restèrent après la mort d'Abeillard : on la voyoit jour & nuit en prières à son tombeau, il falloit lui faire violence pour l'en arracher, & l'obliger de prendre du repos ou de la nourriture ; ses larmes, qui jusqu'alors n'avoient pû couler de ses yeux, parurent en abondance : elle en versoit continuellement, mais avec tant de tranquillité & un si profond silence, qu'on n'a jamais pû découvrir ce qui se passoit au fond de son cœur, évitant de parler d'Abeillard, & même de prononcer ce nom qui lui étoit si cher. Ses Filles qui l'aimoient presque autant qu'elle avoit aimé cet Epoux, étoient si circonspectes sur l'article, qu'elles se gardoient bien de le nommer en sa présence pour ne pas augmenter sa plaie. En vain se mit-on en de-

Petr. Cluniac.

Robert. An-

tiffiod. Guill. folations, elle les refusa toutes, &
Nangis. & n'en connut point d'autre, que cel-
alii apud les qu'elle trouvoit dans ses larmes
Quercet. in & dans sa retraite.
not. ad epist.

calam. pag. L'un & l'autre eut quelque chose
 1192. d'extraordinaire. Le monde ne vit
 plus Heloïse, il n'y eut plus de par-
 loirs pour elle, plus de compagnie,
 plus de visites : à peine la rencon-
 troit-on dans le Monastere ; & hors
 les divins Offices, durant lesquels
 elle avoit son voile abaissé sur ses
 yeux pour cacher ses larmes, elle
 étoit toujours enfermée dans sa
 chambre, ou à genoux proche le
 tombeau de son Époux.

Ses larmes coulèrent si long-tems
 qu'elles ternirent la beauté de son
 visage ; une triste pâleur prit la pla-
 ce de son vermillon naturel ; ses
 yeux perdirent tout leur feu, & tout
 son corps fut abbatu par la douleur.

XVI.
 Heloïse &
 ses Reli-
 gieuses em-
 brassent
 toute l'auf-
 terité de la
 Regle de S.
 Benoît.

Sa vie devenuë ennuieuse, elle
 ne pensoit plus qu'à l'abreger par
 ses austeritez & sa pénitence. Elle,
 qui autrefois avoit demandé à
 Abeillard des adoucisseimens de la
 Regle de S. Benoît, tenoit alors un
 autre langage. Elle ne parloit plus
 que de l'accomplir à la lettre dans

tous ses points , & elle en embrassa la premiere toutes les rigueurs avec tant de ferveur & d'exactitude , que ses filles eurent honte de n'en pas faire autant que leur Abbessé : si bien qu'elles vinrent d'elles-mêmes la prier de leur permettre de renoncer à toutes les douceurs & les mitigations qu'elles avoient conservées jusqu'alors.

L'exactitude de la Regle s'introduisit ainsi dans l'Abbaye du Paraclet d'un commun consentement , sans que personne eût la pensée de s'y opposer : tant il est vrai que l'exemple des Superieurs a plus de force pour faire pratiquer le bien à une Communauté , que les prieres, les exhortations & les menaces.

Mais afin que cette réforme ne fût pas de peu de durée , & que les Religieuses qui viendroient dans la suite , ne pussent pas s'en dispenser comme d'une chose arbitraire ; Heloise coucha elle-même par écrit la maniere de vie qu'on pratiquoit de son tems au Paraclet , & fit de ce memoire une espece de Constitution , qui eût force de loi pour celles qui lui succederoient. Il con-

tient des choses si édifiantes, & fait si bien voir la vie toute sainte que les premières Religieuses du Paraclet ont menée sous la conduite de cette sçavante Maîtresse, qu'on a cru ne pouvoir se dispenser d'en faire part au public.

XVII.

C O N S T I T U T I O N S

Constitutions du Paraclet, dressées par Heloise.

pour les Religieuses de l'Abbaie du Paraclet, & pour tous les autres Monasteres de sa dépendance, dressées par Heloise.

Origine des Religieuses.

» I. **N**Otre Institut tire son origine de Jesus-Christ même.
 » C'est la doctrine qu'il a prêchée,
 » que nous tâchons de suivre ; & c'est
 » à son exemple que nous pratiquons
 » la pauvreté, l'humilité & l'obéissance. La pauvreté & l'humilité paroissent dans nos vêtements, l'obéissance dans la parfaite soumission à nos Supérieurs. Nous imitons, autant qu'il nous est possible dans notre manière de vie, celle que les Apôtres & les premiers Chrétiens ont gardée, parce que nous vivons
 en

en commun. Ainsi de quelque en-
 droit, ou de quelque maniere qu'il
 vienne du bien au Monastere, on
 le partage entre les Sœurs avec
 toute l'égalité qui est possible. S'il
 n'y en a pas pour toutes, on a soin
 au moins que celles qui ont le plus
 de besoin, soient les mieux parta-
 gées: & parce que nous avons re-
 noncé au monde pour nous enga-
 ger uniquement au service de Dieu,
 je vous conjure, mes Sœurs, de
 perseverer courageusement dans
 les promesses que vous lui avez fai-
 tes d'une vie pure & chaste, cha-
 cune selon le degré de grâce que
 le Ciel lui donne, persuadées que
 c'est un excellent moien pour plaire
 aux yeux de sa divine Majesté.

II. Le Seigneur nous ayant re-
 gardées d'un oeil favorable, il nous
 a multipliées d'une maniere toute
 miraculeuse, & nous a donné en
 peu de tems divers Monasteres à
 occuper. Nous y avons envoyé un
 nombre suffisant de Religieuses pour
 y faire l'Office, & y vivre regulie-
 rement: & c'est pour ce sujet qu'on
 réduit ici par écrit tout ce qui se
 pratique dans cette Abbaye, afin

Unifor-
 mité dans
 toutes les
 maisons.

„ que les filles ne soient pas différen-
 „ tes de leur mere, & qu'il y ait entre
 „ nous une parfaite uniformité que les
 „ années ne puissent alterer.

Les ha-
bits.

„ III. Notre habit est simple &
 „ grossier. Nos robes qui sont de
 „ laine, le linge dont nous nous ser-
 „ vons, les peaux d'agneau qu'on
 „ permet en hyver, tout cela est pau-
 „ vre, & fait voir que nous aimons
 „ la pauvreté. C'est pourquoi, soit
 „ que ces choses se fassent dans la
 „ maison, soit que nous les achetions,
 „ nous sommes bien éloignées de rien
 „ chercher de précieux. On s'étudie,
 „ au contraire, ainsi que la Regle l'or-
 „ donne, à se procurer toujours ce
 „ qu'il y a de plus vil dans le païs, &
 „ ce qui coûte le moins. Ce seroit ici
 „ le lieu de marquer tout ce qu'il faut
 „ pour l'usage d'une Religieuse; mais
 „ par la miséricorde de Dieu, nous
 „ sommes encore fort éloignées d'a-
 „ voir le nécessaire.

Les lits.

„ IV. Nous couchons sur un lo-
 „ dier (a). On nous permet un oreiller

(a) Le terme latin dont Heloise se sert en cet endroit, peut signifier un lodier, ou une paillasse picquée. Il est certain au moins qu'il ne peut pas s'entendre d'un ma-

de plumes & des draps ; mais celles
à qui on ne peut pas donner toutes
ces choses, s'en passent volontiers,
en se souvenant qu'elles ont fait
vœu de pauvreté.

V. Nous mangeons le pain tel
que nous l'avons. S'il se trouve du
bled dans la maison, on en fait de
bled. S'il ne s'en trouve point, on
se sert d'autres grains. Les racines,
les légumes, & les herbes que nous
fournit notre jardin, font toute
notre nourriture ordinaire. On nous
donne quelquefois du lait, des œufs
ou du fromage, mais rarement.
Pour de la viande, on n'en sert ja-
mais au Refectoire. Si on fait pre-
sent au Monastere de quelques pois-
sons, on les donne à la Commu-
nauté, mais on n'en achetté jamais.
L'usage du vin ne nous est pas dé-
fendu ; on en mêle un peu parmi
beaucoup d'eau. A dîner on nous
donne deux portions, mais à sou-
per nous n'avons jamais que des
herbes ou des fruits, ou quelqu'au-
tre chose de cette nature : & même

tels de laine, beaucoup moins d'un lit de
plumes.

» lorsque cela nous manque , on le
 » souffre avec beaucoup de patience
 » sans murmurer.

L'obéif- » VI. Il n'y a que l'Abbesse & la
 fance. » Prieure qui ayent droit de com-
 » mander. Il faut leur permission pour
 » sortir du Monastere ; les Sœurs
 » même ne peuvent parler à person-
 » ne, donner, recevoir, ou retenir la
 » moindre chose sans une permission
 » expresse de la Superieure. Dans
 » tout le reste, nous nous obéissons
 » les unes aux autres avec beaucoup
 » d'affection & de charité.

Les re- » VII. Notre état nous engageroit
 venus du » à vivre du travail de nos mains, &
 Monaste- » à cultiver nous-mêmes nos terres.
 re. » Mais la foiblesse de notre sexe ne
 » nous le permettant pas, nous re-
 » cevons chez nous des Freres Con-
 » vers dans le dehors, & des Sœurs
 » Converses au dedans, pour sup-
 » pléer à notre impuissance dans les
 » ouvrages les plus grossiers, afin que
 » ce que quelques-unes d'entre nous
 » ne peuvent faire, se fasse au moins
 » par d'autres qui font partie de no-
 » tre Corps, étant membres de la
 » même Communauté. Il nous est
 » aussi permis de recevoir les aumô-

nes que la charité des Fideles nous ^{cc}
 envoie, comme font tous les au- ^{cc}
 tres Ordres Religieux. ^{cc}

VIII. C'est une loi inviolable ^{cc} Les for-
 parmi nous, qu'aucune Religieuse ^{cc} tics.
 ne sorte du Monastere pour quel- ^{cc}
 que affaire que ce soit, & n'entre ^{cc}
 dans aucune maison seculiere. Ce- ^{cc}
 pendant nous envoyons quelque- ^{cc}
 fois dans nos Fermes, lorsque la ^{cc}
 necessité le demande, une Reli- ^{cc}
 gieuse de Chœur, accompagnée ^{cc}
 d'une Soeur Converse: & en ce cas ^{cc}
 on a soin de choisir celles dont la ^{cc}
 vertu est hors de soupçon, & dont ^{cc}
 l'âge & la maturité donnent lieu de ^{cc}
 croire qu'elles édifieront ceux qui ^{cc}
 les verront. ^{cc}

IX. Nous ne souffrons point ^{cc} Reli-
 qu'une Religieuse d'une autre ob- ^{cc} gieuses
 servance demeure long-tems parmi ^{cc} étrange-
 nous. Sept jours après son arrivée, ^{cc} res.
 il faut, ou qu'elle se retire, ou ^{cc}
 qu'elle s'engage pour notre Mona- ^{cc}
 stere, si d'ailleurs nous sommes con- ^{cc}
 tentes de sa personne & de ses bon- ^{cc}
 nes qualitez. L'expérience que nous ^{cc}
 avons sur cette matiere, nous obli- ^{cc}
 ge d'en user ainsi. ^{cc} Les Con-

X. Si quelque seculiere vient ^{cc} verser

» nous demander l'habit de Soc
 » Converse, & qu'elle soit reçûë po
 » cet état, il ne lui est plus permis
 » devenir Religieuse de Chœur, &
 » faut qu'elle reste toujours dans
 » vocation où Dieu l'a appelée.

Les Ma-
 tines de-
 puis le
 mois d'O-
 ctobre.

» XI. Nous nous levons au premi
 » coup de Matines avec toute la di
 » gence & la promptitude que la R
 » gle ordonne : & par une nob
 » émulation, c'est à qui sera la pr
 » miere à l'Eglise ; cela se fait pou
 » tant modestement & sans aut
 » bruit, que celui qui est necessai
 » pour éveiller celles qui sont plus a
 » soupies. La Prieure, si l'Abbesse n'
 » est pas, fait cesser de sonner, lor
 » qu'elle le juge à propos. Alors nou
 » nous mettons toutes en prieres, in
 » clinées seulement, si ce sont de
 » jours solennels ; mais prosternées
 » tout de notre long, si ce sont de
 » jours de Férie. La priere finie, nou
 » nous levons, nous faisons le sign
 » de la Croix sur nous, & nous en
 » trons dans nos sièges. La Semai
 » niere commence, *Deus in adjuto*
 » *rium*, puis le *Veni sancte Spiritus* (a)

(a) Cette pratique est particuliere :

avec le verset & la collecte, ce qui se fait au commencement de toutes les heures de l'Office Divin. Si c'est un jour solemnel, il se chante en note, sinon on le dit, *in directum*. Après l'invocation du Saint-Esprit, la Semainiere commence, *Domine labia mea*, & nous continuons Matines, comme elles se disent dans les Eglises les mieux policées. Après Matines nous sortons toutes, & on ferme l'Eglise.

S'il ne fait pas encore jour, on porte de la lumiere dans le Chapitre, & nous y allons faire nos lectures. Mais si le jour commence à paroître, on dit aussi-tôt Prime; cependant les jours de Fêtes & de Dimanche, soit qu'il fasse jour ou non, nous allons nous reposer sur nos lits au sortir de Matines (a), jusqu'à ce que le jour étant plus grand, on frappe la tablette du dortoir pour nous éveiller, & nous des-

Prime.

l'Abbaye du Paraclet, à cause qu'elle est dédiée au Saint-Esprit.

(a) On se reposoit ces jours-là après Matines, environ une heure, parce qu'on se levoit plutôt qu'à l'ordinaire, & que l'Office est plus long.

» cendons alors au Cloître, où toute
 » la Communauté étant assemblée,
 » on sonne Prime. La Prieure fait
 » signe, & nous entrons procession-
 » nellement à l'Eglise. Les Pension-
 » naires vont les premières, les plus
 » jeunes Religieuses suivent. C'est
 » ainsi que nous en agissons à toutes
 » les heures de l'Office Divin : c'est-
 » à-dire, qu'on s'assemble première-
 » ment au Cloître, & qu'on n'entre
 » dans l'Eglise, que lorsque la Prieure
 » fait signe.

La pre-
 miere
 Messe.

» On fait Oraison (a) dans les For-
 » mes (b) avant Prime, comme avant
 » Matines. A l'issuë de Prime on dit
 » la Messe matutinale, laquelle étant
 » finie, nous allons au Chapitre, où
 » se font les proclamations & les cor-
 » rections ordinaires, à la discretion
 » de celle qui tient le Chapitre. Les
 » Sœurs Converses y viennent à cer-

Le Cha-
 pitre.

(a). Le mot d'Oraison est un peu équi-
 voque en cet endroit. Il est difficile de dé-
 terminer si Heloise veut parler de l'Oraison
 mentale, ou du *Pater*, *Ave* & *Credo*, qui se
 disent tout bas avant Prime.

(b) Par ces Formes, elle entend les stales,
 ou sièges du Chœur, destinez à chaque
 Religieuse.

tains jours pour dire leurs coupes, & en recevoir la correction : & même si quelque Frere Conuers avoit fait une faute considerable, on le fait venir au Chapitre ; & là, en présence de toute la Communauté, on lui fait une severe reprimende, afin que la honte qu'il en recevra, l'oblige à se corriger. Les grandes Fêtes il y a sermon au Chapitre.

Au sortir du Chapitre, toutes les Religieuses s'appliquent à la lecture jusqu'à Tierce (a). On dit Tierce, la Grand-Messe, & Sexte tout de suite ; nous retournons à nos lectures jusqu'à None. Celle qui doit lire au Réfectoire, & celles qui doivent y servir, vont prendre le mixte (b) ; & après None, la Communauté entre au Réfectoire (c).

On y entend la lecture dans un

(a) C'est-à-dire jusqu'à neuf heures.

(b) Le mixte est un peu de pain & de vin qui se prenoit par ces Officières après Sexte, c'est-à-dire sur le midy, parce que, comme elles ne dinoient qu'après la Communauté, elles n'auroient pu rester si long-tems à jeûn.

(c) Il étoit environ trois heures après midy, lorsque la Communauté entroit au Réfectoire.

La réfec- » profond silence. La réfection finie,
tion, » la Supérieure dit : *Tu autem*, &c.
» On commence les Grâces, & nous
» allons processionnellement à l'E-
» glise en les chantant. Après cela
» nous entrons au Chapitre, où les
» Sœurs Converses se trouvent aussi:
» & là, une Religieuse qui en a reçu
» l'ordre de l'Abbesse, nous tient
» quelques discours édifiants, tandis
» que les autres l'écoutent en silence.
» Au sortir de-là, s'il reste du tems
» jusqu'à Vêpres, nous allons nous
» asseoir au Cloître pour faire quel-
» que lecture spirituelle. On chante
Vêpres. » Vêpres (a), & nous retournons en-
» core au Cloître pour vaquer à la
Médita- » méditation des mystères, & des ve-
tion. » titez saintes dans un grand recueil-
» lement, & dans un si profond si-
» lence, qu'il n'est pas même permis
» d'y faire aucun signe. Cette médi-
» tation jointe à la prière mentale, se
» passe toute dans l'intérieur, & dans
» le secret du cœur.

(a) Vêpres se disoit vers les cinq heures du soir, c'est pourquoi cet Office s'appelloit anciennement l'Office des Lumières, à cause des cierges ou des lampes qu'on y allumoit en hyver.

Nous allons après cela au Réfec- « Les Bi-
toire boire une fois , fans rien man- « berez.
ger (a). C'est la Semainiere qui «
bénit la boisson : ce qui étant fait , «
nous allons entendre la lecture des «

(a) Ce verre d'eau qu'on buvoit alors , s'appelloit les *Bibereæ* , & a été nommé depuis la collation , à cause qu'il se prenoit immédiatement avant d'aller à la lecture des Collations de Cassien. Cela s'observoit ainsi dans tous les Monasteres d'hommes & de filles , & encore plus de cent ans après le douzième siècle , toutes les fois qu'on jeûnoit. Dans la suite on y a ajoûté un morceau de pain , mais il falloit chaque jour en demander la permission au Supérieur , ce qui s'observe encore aujourd'hui à S. Victor. Lorsqu'on est arrivé au Réfectoire , le Religieux qui sert , vient se mettre à genoux devant le Supérieur , & dit tout haut : *Detur si placet , fratribus tantisper panis , ne noceat potus.* Et le Supérieur répond : *detur.* Il faut remarquer néanmoins que dans les jeûnes d'Eglise , il n'y avoit point de *bibereæ* , parce que la réfection se faisoit après le soleil couché ; & au sortir du Réfectoire , on alloit à la lecture des Collations de Cassien. Les Seculiers pouvoient le jeûne ecclésiastique aussi loin. Dans la suite ayant vû que les Religieux , dans les jeûnes de regle , faisoient une légère collation ; ils ont usurpé cette indulgence dans les jeûnes d'Eglise , & les Religieux ensuite ont imité les Seculiers.

Com-
plies.

» Collations de Cassien , sans qu'il
 » soit permis à aucune de s'en absen-
 » ter ; puis nous entrons à l'Eglise
 » pour y chanter Complies. Nulle
 » Religieuse ne sort jamais du Chœur
 » sans une permission expresse de la
 » Supérieure.

2.
Médita-
tion.

» Complies finies, on se met à ge-
 » noux pour prier dans son stale (a),
 » si long-tems qu'il plaît à l'Abbesse
 » ou à la Prieure, laquelle ayant fait
 » cesser, on se leve, chacune fait le
 » signe de la Croix, & sort du Chœur,
 » en commençant par les anciennes.
 » Nous recevons de l'eau-benite de
 » la main de l'Abbesse ou de la Prieu-

La Re-
traite.

» re, & nous montons au dortoir,
 » où chacune se range vers son lit (b),

(a) Le Stale est un terme ecclesiastique consacré par son antiquité. Il signifie le siège, où se met le Religieux pour chanter les louanges de Dieu à l'Eglise, d'où est venu le mot d'installer un Abbé, c'est-à-dire, le mettre en possession de son siège Abbatial.

(b) On voit par cet endroit, que les dortoirs des Religieux n'étoient point encore en ce tems-là divisez par cellules. Ce n'étoit que de longues sales, autour desquelles il y avoit des lits. Chacun avoit le sien à peu près comme dans les Hôpitaux,

& se couche toute habillée, sans «
même ôter sa ceinture. «

XII. Les Dimanches, au sortir « Les Di-
du Chapitre, l'Abbesse ou la Prieure « manches.
donne de l'eau - benite à toute la «
Communauté, & nous allons en «
proceſſion autour du Cloître. Une «
Religieuſe porte la croix, & deux «
autres ſont à côté d'elle avec des «
cierges allumez. Ces jours-là on «
dîne après Sexte, & None ſe dit «
immédiatement après la réſeſtion. «
Au ſortir de None, on tient un diſ- «
cours édiſant, comme nous l'avons «
marqué ci-deſſus; après Vêpres on «
ſoupe, & le reſte ſe fait comme à «
l'ordinaire. «

Les jours ouvriers on dit Prime «
de grand matin. Immédiatement «
après, nous entrons au Cloître juſ- «
qu'à l'heure de Tierce. Là, les unes «
étudient, les autres apprennent le «
chant, & les autres travaillent à di- «
vers ouvrages. L'heure de Tierce «
étant venue, on va à l'Egliſe, on y «
fait l'Oraiſon mentale. Enſuite on «
dit Tierce, puis la Meſſe matuti- «

mais ils étoient tournez de telle maniere,
qu'on ne voyoit pas ſon voiſin.

» nale, & delà au Chapitre, lequel
 » étant fini, nous rentrons au Cloître.
 » S'il y en a quelqu'une qui soit in-
 » commodée, elle va prendre le mix-
 » te avec la permission de l'Abbesse.
 » On ne souffre point que personne
 » soit au Cloître que pour y étudier
 » ou pour y travailler. Vers l'heure
 » de midy nous allons dire Sexte. En-
 » suite on chante la Grand-Messe, à
 » la fin de laquelle on dit None, puis
 » on va au Réfectoire. Le reste de la
 » journée se passe, comme nous l'a-
 » vons déjà marqué. C'est ainsi que
 » nous vivons depuis les Ides de Sep-
 » tembre, jusqu'à Pâques (a),
 » XIII. Les choses sont autrement
 » disposées après Pâques; car en ce
 » tems-là nous nous reposons un peu
 » au sortir de Laudes (b). Puis le

(a) Ces mots, jusqu'à Pâques, ne tom-
 bent pas sur la réfection, mais sur tous les
 autres exercices dont il est parlé dans cet
 article; car en Carême la réfect on ne se
 prenoit qu'après Vêpres, c'est-à-dire, entre
 cinq & six heures du soir.

(b) La raison est, qu'en Eté on se couchoit
 plutôt. Ainsi les Religieuses n'ayant que
 quatre ou cinq heures au plus de repos
 avant Matines, il falloit bien, pour n'y pas
 succomber, aller après Laudes prendre un
 peu de repos.

signal étant fait au dortoir, nous^{ce}
descendons au Cloître pour faire^{ce}
nos lectures, & prévoir ce qu'il y a^{ce}
à chanter jusqu'à l'heure de Prime.^{ce}
Alors nous rentrons à l'Eglise, on^{ce}
y fait la Méditation, quelque jour^{ce}
que ce soit; ensuite on dit Prime,^{ce}
puis la Messe matutinale, & delà au^{ce}
Chapitre. Après le Chapitre, on va^{ce}
s'asseoir sous les Cloîtres pour y^{ce}
étudier, ou y travailler jusqu'à^{ce}
Tierce, qui est suivie de la Grand-^{ce}
Messe, de Sexte & de la réfection.^{ce}
Après les Graces, tout le monde^{ce}
se retire au dortoir. Celles qui veu-^{ce}
lent se reposer, le peuvent faire.^{ce}
Celles qui veulent lire ou travailler^{ce}
sur leur lit, on le leur permet aussi,^{ce}
pourvû qu'elles ne fassent point de^{ce}
bruit, & n'incommodent point cel-^{ce}
les qui reposent.^{ce}

On se leve au premier coup de^{ce}
None. Chacune se dispose pour^{ce}
l'Office: & au second coup l'Ab-^{ce}
besse ou la Prieure fait signe, & nous^{ce}
marchons en ordre à l'Eglise pour^{ce}
dire None, & des prieres pour les^{ce}
morts; lesquelles étant finies, nous^{ce}
allons au Réfectoire prendre un^{ce}

» verre d'eau (a). Ensuite on se retire
 » au Cloître, étudier, ou travailler.
 » Outre le travail du Cloître, nous
 » ne laissons pas, à quelque heure du
 » jour que ce soit, d'en sortir, lorsqu'
 » que l'obéissance nous appelle à
 » d'autres travaux plus rudes dans la
 » maison. Après Vêpres on soupe, &
 » le reste se fait comme à l'ordinaire.

Jours de
 jeûne.

» XIV. Voici les jours que nous
 » jeûnons. Tous les Vendredis & Sa-
 » medis de l'année (b). Depuis les
 » Ides de Septembre jusqu'à Pâques,
 » à l'exception des Dimanches. Le
 » jour de S. Marc. Les trois jours des
 » Rogations. La veille de S. Jean-
 » Baptiste, de S. Pierre & S. Paul,
 » de S. Laurent & de l'Assomption de
 » la sainte Vierge (c).

(a) Cela s'accordoit en Eté à cause des grandes chaleurs, & il falloit aller au Réfectoire pour cela, parce qu'hors de ce lieu, il n'étoit pas permis de prendre la moindre chose.

(b) La Regle de S. Benoît dir, tous les Mercredis & Vendredis de l'année. Je ne sçai pourquoi les Religieuses du Paraclet avoient substitué le Samedi au lieu du Mercredi.

(c) Il n'est point fait mention dans ces

Le reste de ce manuscrit ne contient plus qu'un sçavant recueil des Canons que les Conciles ont faits pour le gouvernement des Religieuses : ce qu'Héloïse sans doute a voulu ajoûter à la fin de ses Constitutions, pour faire voir à celles qui les liroient, que tous les reglemens qui y étoient contenus, étoient conformes aux Loix de l'Eglise, & qu'il ne se pratiquoit rien au Paraclet, qui n'en fût approuvé.

Je sçai que quelques Auteurs ont XVIII.
 cru que ces reglemens n'étoient pas C'est à tort
 d'Héloïse : mais les raisons qu'ils que quel-
 en apportent, sont si foibles ; qu'il ques Au-
 est impossible d'entrer dans leurs teurs pré-
 pensées. Le style de ces Constitu- tendent que
 tions, disent-ils, n'est point si poli, ces Consti-
 ni si élégant que celui d'Héloïse. Je tutions ne
 le veux. Mais au moins avouëront- sont pas
 ils, que le Latin en est pur, & même d'Héloïse.
 que certains termes qui étoient familiers à cette sçavante Abbessé, s'y trouvent. D'ailleurs qui ne sçait

article du jeûne des Quatre-tems, ni des Apôtres Simon, Jude, André, &c. Parce que tous ces jeûnes arrivent depuis le 14. Septembre jusqu'à Pâques, durant tout lequel tems ces saintes Filles jeûnoient.

qu'il y a bien de la difference entre des Lettres que la passion inspire, & où l'esprit est de concert avec le cœur pour exprimer de vifs sentimens & des pensées délicates, & de simples reglemens pour des filles qui doivent être entendus des plus ignorantes ? Ce n'est point dans ces sortes d'ouvrages que doit briller l'esprit, & se trouver de belles pensées. On écrit là pour se faire entendre, & non pour se faire aimer; pour déclarer ce qu'il faut faire, & non pour inspirer de la tendresse ou de la compassion. La seule qualité de Maître & de Législateur répand nécessairement sur le style un air grave & serieux. Il ne s'agit point ici de faire paroître de l'érudition & de la délicatesse, mais de la sagesse & de la pitié.

Enfin il est de tradition au Paraclet, que ces reglemens sont d'Heiloïse, & qu'ils ont été faits après la mort d'Abeillard. Ils se trouvent effectivement joints en manuscrit aux Lettres que ce Docteur lui avoit écrites sur la Regle de S. Benoît, & sur la maniere de vivre, qu'il croïoit se devoir observer dans l'Abbaye

du Paraclet. On peut encore remarquer que dès le premier article de ces Constitutions, on y adopte le sentiment d'Abeillard sur l'origine des Religieuses, tel qu'il l'avoit appris à Heloïse. Toutes ces conjectures jointes à la capacité de cette sçavante personne, font aisément croire que cet ouvrage est de sa façon.

Mais sans entrer dans une plus grande discussion sur cet article, ni vouloir en faire une dissertation dans les formes, je puis dire qu'il est incontestable, que telle étoit la vie des premières Religieuses du Paraclet, & qu'elles l'embrassèrent incontinent après le décès d'Abeillard. Vie admirable, qui renferme tout l'esprit; & les pratiques les plus austères de la Regle de S. Benoît, qu'elles n'avoient jusqu'alors suivies que dans la mitigation; vie enfin qui surpasse de beaucoup celle des Monastères, dont la réforme a donné dans ce siècle le plus d'édification.

Non - seulement, comme dans ces Maisons, les Religieuses du Paraclet ne vivoient que de racines &

XIX.

Elles sont plus austères, que

celles des Maisons les plus reformées d'aujourd'hui. de légumes, gardoient un perpetuel silence, n'avoient pour recreation qu'une conference spirituelle que l'Abbesse leur faisoit après None, couchoient sur la dure toutes habillées, observoient les veilles & les grands jeûnes de la Regle, faisoient elles-mêmes tous les ouvrages de la maison, employoient toutes les heures du jour dans la priere, le chant des divins Offices, la lecture & le travail des mains, accompagnant toutes ces actions de la pratique des vertus intérieures les plus sublimes : mais non contentes de cette tache qui a paru dans nos jours au-dessus des forces humaines, elles y ajoûterent d'autres pratiques, où les Religieux les plus austeres d'aprésent n'ont pû atteindre, ou qu'ils n'ont osé entreprendre.

Reg. Abeil. Car premierement, toutes les
ep. ult. ad fois que ces saintes Filles vouloient
Heloïse. communier, elles s'y dispoisoient par un jeûne de trois jours au pain & à l'eau. 2. Durant tout le tems des jeûnes de l'Ordre, qui est depuis le quatorze de Septembre jusqu'au Carême, elles ne faisoient qu'un repas après None, c'est-à-

dire, sur les trois heures après midi, & passoient ainsi jusqu'au lendemain à pareille heure, sans rien prendre qu'un verre d'eau sur les sept heures du soir. 3. Dans le Carême, elles pouffoient le jeûne encore plus loin, ne mangeant qu'après Vêpres, c'est-à-dire, après le soleil couché, entre cinq & six heures du soir; car on n'avoit pas encore introduit la coûtume de dire Vêpres avant midi dans ce saint tems, comme on fait à present. 4. Durant le cours de l'année, le gruau, l'orge mondé, & les autres choses qui s'accommodent avec le lait, ne se donnoient que très-rarement au Réfectoire: ces mets paroïssent à ces saintes Filles une nourriture trop délicieuse. 5. On faisoit pour le moins une heure & demie d'Oraison mentale chaque jour. 6. Les Religieuses avoient tous les jours deux Messes de Communauté. 7. Elles n'avoient point de cellules, & couchoient toutes dans un même dortoir sans aucunes cloisons, comme la Regle l'ordonne, chose fort incommode, & plus gênante qu'on ne peut se l'imagi-

ner. 8. Elles mangeoient souvent du pain d'orge ou d'avoine. 9. Souvent elles manquoient du nécessaire, & regardoient ces privations comme des faveurs du Ciel. 10. Enfin elles avoient ajouté à la Regle la pénible mortification de se lever à minuit, & d'interrompre leur sommeil pour aller chanter les louanges de Dieu; quoique S. Benoît permette à ses disciples six ou sept heures de repos sans interruption.

Ce sont les réflexions qu'on peut faire en lisant ces Constitutions. Elles se présentent naturellement à l'esprit de ceux qui ont la connoissance des Cloîtres. Quelle étoit donc l'édification de l'Eglise Gallicane, où l'on voyoit alors non-seulement un Monastere de Filles, mais cinq ou six autres de sa dépendance, mener une vie si sainte, si pénitente, si dégagée de la terre, qu'on eût dit que toutes celles qui y-demeuroient, n'avoient plus de corps, & étoient déjà des habitantes du Ciel! Mais que dis-je, cinq ou six Monasteres! Il y en avoit alors en France plus de deux cens; puisque sans compter l'Ordre des

Chartreux, & des Prémontrez, celui de Cîteaux qui étoit déjà fort étendu, ne vivoit pas autrement. Heureux tems où ces aziles sacrez fournissoient aux personnes du monde tant de moyens de salut, non-seulement par le grand exemple, & par la bonne odeur que tant de vertus répandoient de toutes parts, mais aussi par la retraite assurée que l'innocence y trouvoit contre la contagion du siècle qui n'y avoit jamais d'entrée : au lieu qu'à présent le relâchement des Cloîtres a donné sujet à des peres & à des meres de douter, s'il est plus à propos pour le salut de leurs enfans, de les mettre en religion, ou de les élever auprès d'eux.

Mais ce qui tourne le plus à la gloire d'Heloïse, est qu'elle a été la premiere en France qui a élevé son sexe à la perfection monastique, & qu'elle l'a soutenuë avec tout l'honneur imaginable. Aussi faut-il avouer qu'elle avoit toutes les qualitez nécessaires pour une entreprise si heroïque. Puissante en œuvres & en paroles, rien ne pouvoit résister à la force de son exemple, à l'onc-

XX.

Rares qualitez d'Heloïse pour le gouvernement.

tion de ses discours, & à l'énergie de ses raisons qui persuadoient les esprits. On voyoit une jeune personne mépriser sa beauté, & la regarder comme la fleur du champ qui s'évanoûit à midi, & se sèche le soir. On la voyoit, quoiqu'élevée au-dessus des autres par sa dignité, par son esprit, son grand sçavoir, & par sa réputation, la plus modeste & la plus humble de toutes. Nulle distinction d'avec le reste de ses Filles, que par une plus grande assiduité à tous les devoirs de la vie religieuse. Quine se rendroit pas à de tels exemples ?

Devoirs
des Abbesses.

On verra de pareils prodiges, & la vertu refleurira dans les Monastères, lorsque les Abbeses voudront marcher sur ces traces, & oublier qu'elles sont Abbeses pour se souvenir qu'elles sont Religieuses; oublier qu'elles sont de qualité, selon le siècle, pour se souvenir qu'elles sont servantes de Jesus-Christ; oublier qu'elles étoient riches & puissantes dans le monde, pour se souvenir qu'elles ont embrassé la pauvreté Evangelique. Enfin, lorsqu'elles regarderont leur dignité,

dignité, non pas comme un passe-droit pour se dispenser impunément des regularitez du Cloître, pour vivre plus délicieusement que le reste de leurs Sœurs, & se procurer toutes les commoditez de la vie, souvent avec plus d'abondance & de délicatesse que les personnes du siècle : mais comme un surcroît de charges & d'obligations à celles qu'elles avoient déjà contractées par leur profession.

Il est vrai qu'Héloïse n'étoit pas encore entrée dans la perfection de son état avant la mort d'Abeillard, & que Dieu se servit de ce triste accident pour la détacher entièrement & du monde & d'elle-même. Avant ce tems elle vivoit régulièrement, mais non pas austerement : elle honoroit son état, mais elle n'avoit pas encore le monde en horreur : elle aimoit son Dieu, mais elle ne se haïssoit pas encore elle-même : elle craignoit la mort, mais elle ne l'aimoit qu'autant qu'elle l'enleveroit du monde avant son cher Abeillard. Elle n'étoit ni orgueilleuse ni superbe, mais elle ne haïssoit pas d'être louée sur son esprit, sur sa

beauté, sur son érudition. Ce coup inopiné, le plus sensible qui lui ait jamais été porté, & que la Grace lui préparoit de toute éternité, en fit une Religieuse pénitente, une humble Chrétienne, & une vigilante Abbessé; l'admiration de son siècle, & le modele de toutes les veritables Superieures. Heureuses celles, qui, sur son exemple, sçauront profiter de ces coups de la divine Providence pour se tourner généreusement du côté de la vertu; par un de ces heureux changemens dont l'Eglise est toujourns édiflée. Leurs Monasteres en seroient comblez de gloire; leur salut, & celui de leurs Filles mis en assurance.

XXI.

Divers
Privileges
qu'elle ob-
tient du S.
Siège.

Au reste, quoiqu'Heloïse fût occupée à jetter dans le Paraclet les fondemens de cet édifice spirituel, je veux dire de cette vie angélique qu'elle vouloit y établir; elle ne négligeoit pas cependant le temporel de sa maison, ni ce qui pouvoit contribuer à y maintenir solidement l'honneur & le bien qu'elle avoit déjà acquis. Pour cet effet, la premiere chose qu'elle fit après la mort d'Abeillard, fut de demander

au Pape Luce II. la confirmation des privileges que ses Prédecesseurs lui avoient accordez, & des fonds de terre, & autres biens que la charité des Fideles avoit jusqu'alors donnez au Paraclet. Elle l'obtint par une Bulle expédiée à Rome en date du 13. de Mars de l'an 1143. environ un an après la mort d'Abbeillard. La Bulle est adressée à Heloise & à ses Religieuses. Elle y est traitée d'Abbesse de la Sainte-Trinité, qui est l'ancien titre du Monastere.

Quatre ans après, sous le Pontificat d'Eugene III. disciple de saint Bernard, Heloise en obtint une autre de ce Pape, beaucoup plus ample & plus avantageuse que les précédentes. On y fait l'éloge de la pieté & de la vertu d'Heloise; on y loue ses Filles comme les plus saintes Religieuses qu'il y eût alors; on prend leur Monastere qui est appelé l'Abbaye du Saint-Esprit, sous la protection du Saint Siège; on y confirme pour elles, & pour celles qui leur succéderont à perpétuité, tout ce qu'elles ont déjà acquis de terres labourables, de vignes, de

prez, de bois, de moulins, de rivières ou d'étangs, de dîmes, de maisons, & généralement tout ce qu'elles possèdent, dont la Bulle fait une longue énumération, jusqu'à nommer la plupart des personnes qui ont fait ces dons à l'Abbaye du Paraclet. Elle confirme encore tous les privilèges des Papes précédens; elle déclare exempts de dîmes & de toutes autres redevances, les biens que les Religieuses feront valoir par leurs mains, & en particulier toute l'étendue de leur enclos. Enfin elle excommunie ceux qui oseront les attaquer dans leurs biens, dans leur honneur, ou dans leurs personnes: à condition néanmoins de payer tous les ans à perpétuité une obole d'or à l'Eglise de Rome. Elle est datée de Châlons en France, le premier de Novembre onze cent quarante-sept, la troisième année du Pontificat d'Eugene.

A mesure qu'on donnoit quelque chose de nouveau au Paraclet, la prudente Abbessé en obtenoit aussitôt la confirmation du Saint Siege. C'est ce que nous voyons par une

autre Bulle d'Anastase, expédiée à Rome le 26 de Janvier de l'an onze cent cinquante-trois, & adressée à Heloïse Abbessse de l'Eglise du Saint-Esprit, & à toutes les Religieuses qui y sont consacrées au service de Dieu. Cette Bulle leur confirme la donation de quelques arpens de pré & de terres labourables données par divers particuliers, avec d'autres droits de cens, de four & de corvées. Mais la plus considérable est celle d'Adrien IV, de l'an onze cent cinquante-sept; car Heloïse y est établie comme Generale d'Ordre, avec plein pouvoir de nommer à cinq Prieurez (a), qui

(a) Voici le sort de ces cinq Prieurez. Celui de la Pomeraie est changé maintenant en une Abbaye qui conserve encore son nom, mais ne dépend plus du Paraclet. C'est le Roy qui y nomme : elle est dans la Ville de Sens. Le Prieuré de Traisnel étoit alors dans le Diocèse de Sens, & est maintenant transféré à Paris dans le Faubourg S. Antoine, sous le nom du Prieuré de la Magdelaine. L'Abbesse du Paraclet y nomme encore. Laval est situé dans les Faux-bourgs de Lagny; Diocèse de Paris : c'est présentement une Abbaye, par conséquent à la nomination du Roy. Noëfort, vulgai-

avoient été fondez sous sa direction ; sçavoir, le Prieuré de la Pomeraie, celui de Traisnel, celui de Laval, celui de Noëfort, & celui de Saint-Flour. On permet à Heloise d'y établir des Prieures du consentement de ses Religieuses du Paraclet, & de les retirer ou changer, lorsqu'elle & son Chapitre le trouveront à propos, avec le droit d'instruire, de corriger, visiter, châtier, &c.

Le même Pape, par une autre Bulle donnée à Benevent le 13. de Février, sans marquer l'année, permet à Heloise & à ses Religieuses d'enterrer dans leur cimetiere les Freres Convers qui les servent, pourvû qu'ils ne meurent point propriétaires, dérogeant en cela au droit des Curez & des Ordinaires des lieux. Elle y est nommée Ab-

rement appelé Nonfort, est dans les Fauxbourgs de Meaux ; on y vit dans une grande regularité, l'Abbesse du Paraclet y nomme une Prieure perpétuelle. Pour Saint-Flour, il est tellement anéanti, qu'il n'en reste aucune idée dans l'Ordre, à moins qu'il n'ait changé de nom dès son origine, & que ce ne soit S. Martin de Boran au Diocèse de Beauvais,

bessé du Paraclet, comme dans une Bulle postérieure de ce même Pontife, par laquelle il lui permet aussi d'enterrer les bienfaiteurs de son Abbaye, quand même ils seroient morts dans l'interdit, à condition qu'ils n'eussent encouru ces censures qu'à cause des crimes d'autrui, & non par leurs propres péchez.

Enfin la dernière grace qu'Heiloïse obtint du S. Siège, est une Bulle d'Alexandre III. le même qui a canonisé S. Bernard. Elle confirme toutes les précédentes, & particulièrement sa juridiction sur les cinq Prieurez dont nous avons parlé. Elle est dattée de Paris, le 6. d'Avril de l'an onze cent soixante-trois, vingt-un ans après la mort d'Abeillard.

C'est ainsi que cette habile Supérieure prenoit toutes les précautions imaginables pour conserver à la posterité le bien que Dieu lui avoit confié, & pour former sa petite Congrégation sur des fondemens si solides, que la vicissitude des tems qui changent ordinairement toutes les choses de ce monde, ne put l'ébranler, pendant que

XXII.

Elle tombe
malade.

de son côté elle n'oublioit rien pour inspirer à ses Religieuses les sentimens les plus saints & les plus élevez, que demande la perfection de l'état qu'elles avoient embrassé. Prières, instructions, exemples, reglemens, exhortations, tout entroit dans sa conduite, & tout lui réussissoit. Sa douceur étoit un charme qui gaignoit les cœurs, qui applanissoit toutes les difficultez, qui surmontoit tous les obstacles. Son éloquence persuadoit tout ce qu'elle vouloit, & son exemple donnoit la fuite aux excuses de celles qui n'avoient pas assez de ferveur pour la suivre.

Elle étoit occupée de tous ces divins exercices, lorsqu'une fièvre violente & d'autres indispositions, lui firent connoître que sa fin approchoit. Elle n'en fut ni surprise ni allarmée, parce qu'il y avoit long-tems qu'elle se dispoisoit à ce dernier passage, & que son cœur détaché de la vie presente, ne désiroit que celle qui ne sçauroit finir. Il n'en étoit pas ainsi de sa Communauté, qui concevoit la grandeur de la perte qu'elle alloit faire.

Heloïse, qui dans cette extrémité, avoit toute la force d'esprit, & le courage heroïque qui ne l'avoit jamais abandonnée, consoloit ses filles, les exhortoit, les encourageoit. Enfin, après s'être recommandée à Dieu, dans la tranquillité d'une personne qui se dispose à faire un voyage de peu de jours, elle reçut les derniers Sacremens de l'Eglise avec une piété exemplaire : ensuite elle donna sa bénédiction à toutes ses Religieuses, & leur ordonna de l'enterrer avec leur Fondateur.

Peu de tems après, cette belle Sa mort; ame se sépara paisiblement de son corps, & alla recevoir cette couronne de justice, que l'Apôtre promet à ceux qui ont perseveré dans le service & dans l'amour de Dieu jusqu'au dernier moment de leur vie. Heloïse fut regrettée de sa Communauté & de sa Congrégation avec des sentimens si vifs, que ces saintes Filles furent long tems inconsolables de cette perte. Elle ne fut pas moins sensible à tous ceux qui connoissoient son merite. Elle mourut un Dimanche 17. de May

de l'an 1164. comme Abeillard dans son année climactérique, âgée de 63 ans.

Quelques Critiques superstitieux ont paru scandalisez des derniers sentimens d'Héloïse, qui voulut être inhumée dans le tombeau d'Abeillard, croyant voir dans cette disposition des restes de la flâme qu'elle avoit sentie pour lui dans sa jeunesse.

D'autres plus équitables ont crû qu'elle voulut suivre l'exemple de son Pere S. Benoît, qui ordonna à ses disciples de l'enterrer avec sa sœur sainte Scolastique. Il y avoit effectivement plus de quarante ans qu'Héloïse tenoit lieu de sœur à Abeillard. Il ne l'appelloit pas autrement, toutes ses Lettres nous le marquent.

Mais de plus, le lien indissoluble du mariage qui les avoit saintement unis, leur permettoit après leur mort une pareille réunion. Les vœux de la Religion n'avoient plus de droit sur ces corps inanimez : & il n'y a personne qui ne convienne, qu'il est plus naturel à une fidele épouse de souhaiter d'être mise après sa mort dans le tombeau de

son époux, qu'à un frere dans celui de sa sœur ; puisque, selon l'oracle de Jesus-Christ même, l'union conjugale est au-dessus de toutes celles que nous avons par les liens du sang, avec ceux même qui nous ont donné la vie.

Si l'on dit que son état de Religieuse ayant rompu ces premiers liens, elle ne devoit plus penser à les renoüer ; S. Benoît n'étoit-il pas Religieux, & par cet état n'avoit-il pas fait divorce avec toutes les alliances de la nature ? On ne peut donc condamner les dispositions testamentaires d'Heloïse, sans porter en même tems atteinte à celles de ce grand Saint, ou dire que des cendres froides & inanimées, sont encore susceptibles de quelque passion.

Je croi donc que dans ces derniers momens où les passions nous abandonnent, Heloïse a voulu faire connoître à la postérité, en ordonnant de la mettre dans le tombeau d'Abeillard, que l'amour qu'elle avoit toujours conservé pour lui, étoit aussi pur que légitime, & comme S. Gregoire le dit de S. Benoît

S. Greg. l. 2. dial. c. 33. & de sainte Scolastique , il étoit juste que la mort ne séparât point ceux , qui durant leur vie n'avoient été qu'un cœur & une ame.

Ses fune-
railles,

Ses funeraillcs furent honorées de tout ce qu'il y avoit de considerable dans la Province , soit dans l'Eglise , soit dans l'épée , ou dans la robe : toutes ces personnes accompagnerent de leurs larmes son corps jusqu'au tombeau , & lui donnerent toutes les marques de leur vénération. Leur piété fut aussi récompensée par la vûe d'un prodige , dont on trouve peu d'exemples dans l'Histoire. Lorsqu'on eut ouvert le tombeau d'Abeillard , & qu'on fut sur le point d'y descendre le corps d'Héloïse , ce fidele époux qui l'attendoit depuis vingt-deux ans , étendit ses bras pour la recevoir ; & l'ayant serrée contre sa poitrine , laissa à toute la posterité un exemple inimitable de la fidelité de l'amour conjugal jusqu'après sa vie , & fit connoître que le parfait amour est plus fort que la mort , puisque dans leurs personnes il ne fut pas éteint par la mort même. Subsistant dans le tombeau , il doit donc con-

tinuer dans le Ciel d'une maniere infiniment plus noble & plus élevée.

Ce fait attesté par des Auteurs (a) dignes de foi, ne paroîtra pas digne de la croyance des esprits forts. Cependant il n'est pas sans exemple.

S. Gregoire de Tours en rapporte un semblable. Il dit qu'un Sénateur de Dijon, nommé Hilaire, après avoir vécu dans une parfaite union avec son épouse, leva ses mains pour l'embrasser, lorsque quelques années après on la mettoit dans le même tombeau. Semblable chose arriva du tems de Tertullien, il en rapporte l'histoire fort au long dans son Livre de l'Ame : il me semble que c'en est assez pour empêcher, que cette circonstance de la sépulture d'Héloïse ne paroisse incroyable. Elle doit aussi arrêter les plaisanteries qu'en a faites depuis peu

*Greg. Turon.
de glor. Conf.
c. 42.*

(a) In ægritudine posita præcepit ut mortua intra mariti tumulum poneretur, & sic eadem defunctâ, ad tumulum apertum deportatâ, maritus ejus qui multis diebus ante eam defunctus fuerat, elevatis brachiis, eam recepit, & ita eam amplexatus brachia sua strinxit. *Chron. Turon. Quercet. in not. ad epist. Abeil. p. 1195.*

Baile, Dict. Crit. un Auteur Protestant, habile à la vérité, mais peu modeste, & encore moins retenu dans ses paroles.

XXIII. Quelque changement qu'on a fait depuis à ce tombeau, on a toujours respecté une si sainte & si rare union. Personne n'a osé séparer ce

que la nature & la grace avoient joint par des liens si merveilleux. Lorsqu'en 1497. Madame Catherine de Courcelle XVI I. Abbess

Gall. Christ. tom. 4. p. 708. du Paraclet, fit transporter ce tombeau dans la grande Eglise qu'on voit à présent; elle eut soin qu'on ne séparât point les cendres de ces

fidèles époux: & lorsqu'en 1630 Madame Marie de la Rochefoucauld vingt-troisième Abbess du même lieu, le fit encore changer de place pour le mettre dans le Chœur, elle eut la même précaution, excepté que leurs os qu'on trouva encore entiers après plus de cinq cents ans & qui se distinguoient facilement par la grandeur & la grosseur, furent mis dans deux cercueils proche l'un de l'autre, comme on les voit à présent (a). Il semble que Die

(a) Tout ceci fait connoître que Bell

eût gravé fortement dans le cœur de ces illustres Abbesses ces paroles de son Evangile : *Que les hommes ne soient pas si hardis que de séparer ce que Dieu a uni.* Matth.

On s'est contenté jusqu'à présent de graver sur ce tombeau ces quatre vers à la louange d'Heloïse.

Hoc tumulo Abbatissa jacet prudens Heloïssa.

Paraclitum statuit , cum Paraclito requiescit.

Gaudia sanctorum sua sunt super alta polorum ,

Nos meritis precibusque suis exaltet ab imis.

Ils se ressentent beaucoup des tems de la basse latinité, où la poësie étoit entierement tombée. Je les crois du treizième ou quatorzième siècle, & l'on peut, ce me semble, les traduire ainsi en notre Langue.

forêt nous a débité un insigne mensonge, lorsque dans sa Chronique de France, il assure que les os d'Abeillard furent déterrez, brûlez, & les cendres jettées au vent. Voyez l'Apologie de Mr. d'Amboise.

Cy gist cette ſçavante Abbëſſe ,

Heloïſe eſt ſon nom ;

De ce lieu d'Oraiſon

La Fondatrice & la Maîtreſſe.

L'Efprit Conſolateur en a fait ſa maiſon.

Avec lui dans Sion ,

Elle repoſe en paix , & pleine d'allegreſſe.

Que ſes mérites , que ſes vœux

Nous faſſent de la terre élever juſqu'aux Cieux.

XXIV.

Conclu-
ſion.

Rien n'eſt plus modeſte ni pluſuccint que cette Epitaphe. On peut dire que c'eſt peu de choſe pour une perſonne d'un ſi rare mérite. Mais pour laiſſer à la poſterité un monument éternel de l'éru-
dition de cette ſçavante Dame ; ſe
Religieuſes ne manquerent pas de
faire tous les ans , le jour de la Pen-
técôte , l'Office Divin en Grec, qu'
étoit une des Langues qu'Heloïſe
ſçavoit le mieux , & qu'elle parloit
plus délicatement. Cette pratique
a duré , tant qu'il y a eu dans l'Ab-
baye du Paraclet des Religieuſes
qui ſçavoient le Grec : mais les Cal-
vinistes ayant ravagé tous les Mo-
naſteres de France , cette Langue
& l'étude de pluſieurs ſciences

*Aub. Mirans
in ſchol. ad
Henr. Gand.
de ſcript. Ec-
cleſ. p. 165.*

s'évanoüirent de cette illustre Maison.

Je pourrois rapporter ici un grand nombre d'Auteurs & Ecrivains Ecclesiastiques qui parlent d'Heloïse avantageusement, & qui lui donnent toutes les louanges qu'elle mérite. Mais je me contente de remarquer, que tous les Catholiques qui en font mention dans leurs ouvrages, & dont le nombre est presqu'infini, je n'en ai encore trouvé aucun qui en dise rien de mal (a). Chose très-rare, lorsqu'on a eu de grandes tribulations à soutenir, & qu'on a fait sur le théâtre de cette vie un personnage distingué.

Il est impossible de plaire à tout le monde. Les interêts differens donnent des sentimens opposez; & le penchant qu'ont les hommes à médire, est si grand & si universel, que les personnes les plus consommées en sainteté, ne peuvent éviter la censure & la malignité du monde:

(a) Tantâ fuit mansuetudine, ut nullus unquam malevolentix jacula in eam ausus fuerit contorquere. *Amboës. Præfat. Apologes.*

330 LA VIE D'ABEILLARD, &c.
mais pour Heloïse elle a eu c
avantage , que depuis qu'elle e
quitté le siècle pour se faire Rel
gieuse jusqu'au dernier jour de
vie, & depuis sa mort , elle a eu ur
estime , & un applaudissement ur
versel. Rien ne lui convient dor
mieux que cet éloge : *Elle étoit*
estimée & si chérie de tout le monde
que les Evêques la considéroient & l'h
oroient comme leur Fille , les Abbe
comme leur Sœur , & les personnes a
siècle comme leur Mere.

Abeil. ep.
Cal.

Fin du fixième Livre.





DISSERTATION

SUR CES PAROLES

D'ABEILLARD:

Si ergo Fides primitivæ Ecclesiæ
 erat, quod Baptismus vivo-
 rum pro mortuis salutem
 æternam illis mortuis confe-
 rebat, &c.

Ex lib. contra hares. cap. 12.

CETTE proposition a eu plu-
 sieurs Censeurs : & sans parler
 des Théologiens de Paris, qui ont
 revû les œuvres d'Abeillard avant
 de les rendre publiques ; celui qui
 a eu soin de l'édition, a cru devoir
 à cet endroit avertir le Lecteur, par
 une note marginale, d'y prendre
 garde : *Hic errat*, dit-il, *non enim*
Ecclesia hoc tenet. C'est une erreur,
 l'Eglise n'est point dans cette opi-
 nion (a).

(a) Si par le terme d'Eglise Abeillard

Nous ne nous sommes point :
rêtez à justifier notre Docteur, loi-
que nous avons donné l'Analyse de
cet Ouvrage dans le cours de sa vie
& en nous contentant de remarquer
que ce passage souffroit quelque
difficulté, nous en avons renvoyé
l'éclaircissement à cette Disserta-
tion ; persuadez que rien n'est plu-
desagréable au Lecteur que ces sor-
tes de digressions, qui leur font per-
dre le fil de l'Histoire, & les met-
tent souvent de mauvaise humeur
contre un Ecrivain : mais à présent
que ces considérations ne nous re-
tiennent plus, il est juste de lever
ce scrupule, & d'effacer les mau-
vaises impressions que ce soupçon
d'erreur auroit pû laisser dans les
esprits.

Pour le faire avec ordre, il faut
premierement établir le sentiment
d'Abeillard, examiner ce qu'il veut
dire, & à quel sujet il a avancé

avoit entendu l'Eglise Universelle, ses Cen-
seurs auroient quelque raison : mais il fait
assez voir par la suite du discours, qu'il
n'entend parler que de quelques Eglises
particulieres, & sur-tout de celle de Co-
rinthe.

cette proposition. Il s'agissoit de refuter certains hérétiques de son tems , qui prétendoient qu'on ne devoit point baptiser les enfans , mais qu'il falloit attendre qu'ils fussent dans un âge plus avancé , & capables de sçavoir ce qu'ils recevoient. Leur raison étoit que Jesus-Christ avoit dit : *Celui qui croira , & qui sera baptisé , sera sauvé*. D'où ils inferoient que les enfans n'étant pas en état de croire , ils ne pouvoient pas être baptisez légitimement.

Abeillard répond que l'Eglise croit pour eux , & que la foi de leurs parains suffit pour leur justification. Et pour donner plus de jour , & en même tems plus de force à sa réponse , il ajoute (a) : Nous voyons

(a) *Habemus in Epistolis B. Pauli , quod in primitiva Ecclesia discipuli Apostolorum pro mortuis baptisabantur , credentes eis conferre ad eorum salutem animarum. Si ergo Fides primitiva Ecclesie erat quod Baptismus vivorum pro mortuis , salutem æternam illis mortuis conferebat quod illi non acceperant , & ideò pro illis baptisabantur , quantò magis fideles credere debent , quod fide patrinorum baptisati parvuli , salutem æternam & gratiam spiritualem in baptismo consequentur. Abeil. lib. cont. hæc. c. 11.*

par les Epîtres de S. Paul, que dans la primitive Eglise les disciples d'Apôtres se faisoient baptiser pour les morts qui n'avoient pû recevoir ce Sacrement durant leur vie, croyoient par-là contribuer au salut de ces défunts. Si donc l'on a crû anciennement que le Baptême des vivans profitoit aux morts qui n'en l'avoient point reçu, à plus forte raison devons-nous croire que la foi des parains suffit pour procurer aux enfans la grace salutaire de la régénération spirituelle, qui se donne dans le Baptême qu'on leur fait recevoir. C'est ainsi que raisonneoit ce Théologien.

Je pourrois premièrement remarquer qu'Abeillard ne dit point que ce soit à présent le sentiment de l'Eglise, mais seulement que c'étoit une pratique du tems des Apôtres. Ainsi la censure qui déclare que c'est une erreur, parce que l'Eglise ne croit pas cela: *Errat, non enim hoc tenet Ecclesia*, est vaine, injuste, & ne tombe nullement sur l'opinion d'Abeillard.

En second lieu, je pourrois dire que c'est ici un argument hypote-

tique : *Si ergo Fides primitiva Ecclesia erat, &c.* C'est comme s'il disoit : Supposons que telle ait été la croyance des premiers siècles de l'Eglise. Or, une supposition ne peut être censurée, parce qu'elle ne contient aucune erreur de la part de celui qui la fait, quand ce qu'il suppose seroit faux, & même une hérésie. Si je disois, par exemple : Si le corps de Jesus-Christ n'est point réellement dans le Sacrement de l'Autel, le Sacrement ne doit point être adoré : ma supposition est hérétique, cependant ma proposition est véritable, & ne mérite point de censure, non plus que celui qui l'avance. Il en est de même de la proposition d'Abeillard : *Si Fides primitiva Ecclesia erat, &c.*

Mais venons au fond de la difficulté. Accordons que ce Théologien a parlé absolument, & qu'il a dit : Dans l'ancienne Eglise on se faisoit baptiser pour les Morts, & on croyoit que ce Baptême leur étoit utile ; à plus forte raison la foi des parains sera-t-elle utile aux enfans que nous faisons baptiser. La conséquence est juste, personne

1. Cor. 15.

n'oseroit ni la nier, ni la censurer. Il ne s'agit donc plus que du principe. Or ce principe n'est point d'Abéillard, il est de S. Paul. Voici comme parle l'Apôtre dans son Epître aux Corinthiens : *Puisqu'vous a prêché que Jesus-Christ est ressuscité d'entre les Morts, comment trouve-t-il parmi vous des personnes qui osent dire que les Morts ne ressuscitent point ? Car si les Morts ne ressuscitent point, Jesus-Christ n'est plus ressuscité. De plus, que feront ceux qui se font baptiser pour les Morts ? s'il est vrai que les Morts ne ressuscitent point ? Pourquoi se font-ils baptiser pour les Morts ?* Ainsi raisonneoit l'Apôtre.

Il supposoit donc que de son tems, au moins dans l'Eglise de Corinthe, il y avoit des Chrétiens qui se faisoient baptiser pour ceux de leurs parens ou de leurs amis qui étoient morts sans Baptême, & croyoient que ce Baptême qu'ils recevoient pour eux, serviroit à leur salut. De cette pratique que l'Apôtre n'approuve ni ne condamne, il en tire cette conséquence, que ces gens-là étoient persuadés qu'il y avoit une autre vie que celle.

celle-ci , & que les hommes ressusciteroient : deux points parfaitement indivisibles ; celui qui nie la résurrection des Morts , étant aussi obligé de nier l'immortalité de l'ame , & une autre vie que celle-ci.

La conséquence de S. Paul est juste. Il prouve fort bien la résurrection des Morts par cette pratique des Chrétiens de Corinthe , qui ne se feroient pas mis en peine de se faire baptiser pour leurs amis défunts , s'ils n'avoient été persuadés que le Baptême est absolument nécessaire pour être sauvé , & par conséquent qu'il y a une autre vie à laquelle nous ressusciterons.

Je sçai que tous les Interpretes se sont donné la torture pour expliquer ce passage de S. Paul. Chacun en a raisonné à sa façon , & a tâché de deviner ce qu'il entendoit par ce Baptême pour les Morts. Comme la cérémonie leur paroïsoit extraordinaire , ils n'ont pas cru devoir s'en tenir à la lettre , ils ont cherché des sens figurez , & ont eu recours à des explications si éloignées , que quelques-unes font pitié quand on les examine.

*Liramus ,
Sedulius , &
alii in hunc
loc.*

Les uns ont dit , que se faire baptiser pour les Morts , c'étoit recevoir le Baptême pour ses propres péchez , c'est-à-dire pour les effacer ; parce que , disent-ils , les péchez , dans le langage de l'Apôtre , sont des morts. Qui peut s'empêcher de rire en lisant de telles explications de l'Ecriture Sainte ? Ont-ils vû que jamais S. Paul , ni aucun Ecrivain sacré ait donné le nom de mort aux péchez ? Il a bien dit que les péchez étoient des œuvres mortes , des œuvres qui causoient la mort de l'ame. Mais on ne trouvera jamais qu'il ait dit que les péchez étoient des morts. D'ailleurs l'Apôtre parle ici de ce que certains Chrétiens faisoient pour les autres , & non pas de ce qu'ils faisoient pour eux-mêmes ; il parle de ce qu'on faisoit pour des personnes mortes , & non pas pour des œuvres mortes , puisqu'il dit *Si mortui non resurgunt , ut quid baptisantur pro illis ?* Cette explication n'est donc pas recevable.

Chrysoft. Les autres prétendent , que se faire baptiser pour les morts , c'est se faire baptiser dans l'esperance de

la résurrection des Morts, parce qu'on faisoit réciter aux Cathécumenes le Symbole de la Foi avant de leur conferer ce Sacrement, & qu'un des principaux articles du Symbole est de croire la résurrection des Morts. C'est le sens qu'ils donnent à ces paroles de S. Paul, *pro mortuis* : sens, comme l'on voit, *Bellarmin. lib. 1. de purgat.* qui est forcé, & qui n'a rien de naturel. Car qui a jamais ouï dire que *c. 6.* le terme de Morts, signifie l'esperance de la résurrection ? Aussi voyons-nous que le sçavant Cardinal Bellarmin, n'a pas fait difficulté d'en parler comme d'un sens outré : *Dura certè & violenta expositio*, dit-il. J'aimerois autant dire, que d'être baptisé pour les Morts, c'est être baptisé pour le Pere, pour le Fils, & pour le Saint-Esprit ; puisque les Cathécumenes faisoient aussi profession de croire ces articles du Symbole avant de recevoir le Baptême, & que c'en sont les principaux articles.

D'autres assurent qu'être baptisé pour les Morts, c'est représenter *Cajet. hic Jentac. 2. quest. Theodoret. & alii in hunc loc.* l'état de mort, faire le personnage de mort, ce que faisoient les Ca-

thécumenes, lorsqu'on les plongeoit trois fois dans l'eau, comme pour les ensevelir dans un tombeau. Mais en quelle Langue ont-ils vû, que faire quelque chose pour l'amour de quelqu'un, soit faire le personnage de quelqu'un ? De plus, le personnage de Morts que font les baptisez, est de représenter la mort de Jesus-Christ. Car c'est ce que dit expressement S. Paul par ces paroles: *Quotquot baptisati sumus in Christo Jesu, in morte ipsius baptisati sumus; consepulti enim sumus cum illo per Baptismum.* Ainsi ce seroit pour Jesus-Christ, dont les Chrétiens représenteroient la mort, qu'ils le feroient baptiser, & non pas pour d'autres. Cependant l'Apôtre dit: *pro mortuis baptisantur.* Il ne dit pas: *pro mortuo.* Il ne dit pas: *pro Christo.* Enfin, croire la résurrection des Morts, être ensevelis avec Jesus-Christ, représenter sa mort & sa résurrection, sont toutes choses communes au Baptême des Chrétiens, & qui se trouvent dans tous ceux qui se font baptiser: au lieu que S. Paul parle dans l'endroit que nous examinons, d'une pratique qui n'étoit

Roman. 6.

sur le Baptême des Morts. 341
point générale, mais particulière à
certains Chrétiens.

Je ne finirois jamais, & j'ennui-
rois mon Lecteur, si je voulois rap-
porter toutes les opinions extraor-
dinaires qu'on a débitées pour expli-
quer ce passage de S. Paul, & m'ar-
rêter à les refuter chacune en parti-
culier. Je prens seulement celles qui
sont les plus supportables, & j'en
trouve trois.

La première est de ceux qui croient que l'Apôtre ne parle point ici du Sacrement de Baptême, mais des purifications légales qui étoient fort en usage chez les Juifs, & qui sont quelquefois appelées dans l'Ecriture du nom de Baptême. Ils ajoutent que la coutume parmi eux, lorsque quelqu'un mourait dans une impureté légale, sans avoir eu le tems de s'en purifier, étoit que le plus proche parent du défunt, ou à son défaut le meilleur de ses amis se purifioit, ou si vous voulez, se lavoit, & se faisoit baptiser pour lui, dans la croyance que le mort ne seroit point reçu dans le sein d'Abraham; tant que cette souillure légale lui seroit imputée, & qu'elle

*Turrian. lib.
4. Proapist.
Pont. c. 14.
S. Ephrem.
serm. de mor-
te sua. Apol-
lin. in c. 19.
num. Eustrat.
lib. de im-
mort. anima.*

cessoit de lui être imputée , quand on s'en étoit lavé à son intention. J'avouë que l'argument de S. Paul ne feroit pas mauvais si c'étoit-là sa pensée, & qu'il prouveroit fort bien la résurrection des Morts, qui étoit tout son but ; puisque ces Juifs ne pouvoient faire cette cérémonie que dans la croyance que tout ne mourroit pas avec l'homme, & qu'il y avoit une vie éternelle, où les corps & les ames seroient reçus après celle-ci. Mais je soutiens qu'il est impossible que l'Apôtre ait voulu faire allusion à cette coutume Judäique, qui d'ailleurs est fort incertaine , puisqu'on ne la trouve que dans le Talmud qu'on sçait d'ailleurs être rempli de fables. J'appuye mon sentiment sur ce que S. Paul ne parloit point à des Juifs, mais aux Corinthiens qui étoient des Gentils nouvellement convertis à la Foi par ses prédications. Quelle apparence donc, qu'il allât se servir d'une pratique qui n'étoit point en usage parmi eux, & dont ils n'avoient peut-être jamais entendu parler ? Etoit-ce là leur donner une bonne preuve des veritez qu'il vou-

loit leur persuader ? Un Théologien auroit-il bonne grace d'alléguer quelques pratiques superstitieuses des Chinois & des Indiens, pour prouver aux Fideles un article de leur foi ? Car enfin les Gentils nouvellement convertis, avoient encore plus d'horreur des Juifs qui persistoient dans leur endurcissement, que nous n'en avons des Païens : S. Paul étoit trop prudent & trop éclairé pour en user de la sorte.

Mais il étoit lui-même dans cette pratique, disent-ils, parce qu'il étoit de la secte des Pharisiens, qui avoient introduit cette cérémonie pour contrecarrer les Saducéens, qui nioient la résurrection des Morts & l'immortalité de l'ame : & c'est la raison pour laquelle S. Paul ne condamne point ici cette pratique. C'est ce qu'on peut dire de plus probable pour soutenir ce sentiment. Mais qui nous assure que S. Paul, depuis sa conversion, soit demeuré dans la pratique des superstitions ordinaires aux Pharisiens ? Cela s'accorderoit-il bien avec la pureté de la Foi & de la Religion

que prêchoit ce grand Apôtre ?

Enfin je ne peux me persuader que si ce sentiment étoit aussi certain que se l'imaginent ceux qui en sont les plus zelez partisans, il ne fût jamais venu dans la pensée d'aucun Pere : car excepté saint Ephrem, on ne trouve ni dans l'Eglise Grecque, ni dans la Latine, aucun Pere qui ait donné ce sens à ce passage de S. Paul, par conséquent on est en droit de le rejeter avec la même facilité, que ses partisans l'ont avancé.

Epiph. her.
28.

La seconde explication est de S. Epiphane, qui veut que l'Apôtre parle ici du Baptême des Cliniques (a). C'est ainsi que les Grecs nommoient ceux qui attendoient la fin de leur vie pour se faire baptiser, lorsque ne pouvant plus sortir du lit, & n'ayant plus d'esperance de guérison, ils demandoient ce Sacrement qu'ils avoient toujours dif-

(a) *Clini* en Grec, veut dire un lit. C'est pourquoi les Latins les appelloient *Leclitici* ; & S. Cyprien, des *Antiperipateticiens*. *Lib. 4. ep. 7. ad Mag.* Parce que les *Peripateticiens* marchotent toujours, & les *Cliniques* ne sortotent point du lit.

feré. Mais comment appliquer la demande que ces moribonds faisoient du Baptême à ce passage de S. Paul : *Quid facient qui baptisantur pro mortuis ? ut quid baptisantur pro illis ?* C'est ce qui paroît impossible. Voici cependant comme ils s'y prennent. Ces Chrétiens, disent-ils, n'ayant plus aucune esperance de vie, le Baptême qu'ils demandoient, n'étoit donc pas pour la vie présente, mais pour l'état de mort où ils alloient entrer, & pour lequel ils croyoient que ce Sacrement leur seroit d'une grande utilité. Ainsi ils prennent le *pro mortuis* de S. Paul, pour un état de mort, & l'expliquent ainsi : *Ut quid baptisantur pro statu mortis ?*

C'est une chose surprenante de voir combien l'esprit de l'homme est naturellement attaché à ses sentimens, lorsqu'il s'est une fois entêté d'une opinion. Il n'y a personne de tous ceux qui n'ont point encore pris parti dans cette dispute, qui ne voye aussi-tôt combien cette explication est forcée, & les étranges détours qu'il faut prendre pour pouvoir l'appliquer aux paroles de

S. Paul. On trouve néanmoins des Docteurs qui la soutiennent avec tant de chaleur, qu'ils semblent se battre, *roſtro & ungue, pugno & calce*. A les entendre dire, cette explication est si claire & si naturelle, que son évidence saute aux yeux; & il n'est pas possible, si nous les en voulons croire, que ce ne soit-là le sens de l'Apôtre (a). Un seul mot leur ouvreroit les yeux, & les feroit revenir de leur prévention. Car il n'y auroit qu'à leur dire : N'est-il pas vrai que S. Paul parle ici des Chrétiens qui recevoient le Baptême pour d'autres personnes? Les paroles sont expressees : *Ut quid baptisantur pro illis?* Or les Cliniques ne recevoient pas le Baptême pour d'autres personnes, mais pour eux-mêmes. Ce passage ne peut donc pas s'entendre du Baptême des Cliniques. L'Apôtre auroit dit assurément : *Ut quid baptisantur pro se?* s'il l'avoit entendu à leur maniere.

(a) *Hic sensus apertus & simplicissimus est, & ad probandum, id quod instituit Apostolus, aptissimus . . . Hæc expositio omnibus anteponenda est. Estius hic.*

De plus, comme a fort bien re- Bellarmin. loca
 marqué un sçavant Cardinal, ce cis.
 terme, *pro mortuis*, ne peut être ap-
 pliqué qu'à des actions qui con-
 viennent aux morts, & qui se font
 à leur égard, mais jamais on ne le
 prend pour des actions qui ne con-
 viennent qu'aux vivans. On dit fort
 bien, par exemple, il est tombé du
 haut du clocher, & il a été enlevé
 pour mort. Ou bien il a été enseveli
 comme mort, quoiqu'il fût encore
 en vie. Pourquoi? parce que ces
 actions d'enlever un corps ou de
 l'ensevelir, sont des actions qui ne
 conviennent qu'à des morts, & qui
 ne se font ordinairement qu'à leur
 égard. Mais on ne dira jamais il a
 bu, il a mangé, il s'est promené
 comme mort, parce que ces actions
 ne conviennent qu'à des vivans.
 Puis donc qu'être baptisé, est une
 action propre aux vivans; comment
 veut-on que S. Paul l'ait entendu
 d'un état de mort? Ce langage est
 trop barbare pour lui convenir.

La dernière opinion ne manque Cornel. à
 pas aussi de Sectateurs; elle con- Lap.
 siste à prendre ici le terme de Bap- Dion. Car-
 tême dans un sens métaphorique, thuf.
Pet. Clunias.

Hugo , &
alii in hunc
loc.

& à dire que S. Paul parle du Baptême de la pénitence qui renferme les larmes, les jeûnes, les macérations, & toutes les autres austeritez qui s'offrent à Dieu pour le soulagement des Morts, d'où l'Apôtre, disent-ils, conclud qu'il y a une autre vie. Autrement les Chrétiens ne s'arrêteroient pas à ces pratiques, s'ils n'étoient assurez qu'elles peuvent profiter à leurs parens & à leurs amis défunts, qu'ils croient devoir ressusciter à la fin des siècles.

La consequence est juste. Mais pour le principe, assurément il est faux, & ce n'a jamais été celui de S. Paul; car prier, jeûner, s'affliger, faire pénitence pour les Morts, sont des pratiques communes à tous les Chrétiens, & l'Apôtre sans doute étoit des plus fervens dans ces exercices de Religion, étant aussi plein de piété & de charité qu'il nous le paroît. Il auroit donc dit: *Quid faciemus nos qui baptisamur pro mortuis?* & non pas, *quid facient?* S'il avoit voulu parler de la pénitence, & d'un Baptême métaphorique. Aussi est-il visible qu'il parloit d'un usage particulier à quelques Chrê-

tiens : il n'y a qu'à lire ses paroles pour en être convaincu.

J'ajoute que S. Paul en cet endroit, ne veut pas prouver l'immortalité des ames, mais seulement la résurrection des corps. Or, quoique les prieres & les suffrages que nous faisons pour les Morts, prouvent bien que les ames subsistent encore après la mort, cependant ils ne prouvent qu'indirectement la résurrection des corps. Ainsi ce seroit faire mal raisonner ce sçavant Apôtre, que de lui attribuer ce sentiment.

Enfin nous ne trouvons qu'un seul endroit dans toute l'Ecriture Sainte, où le mot de Baptême soit pris figurement pour la souffrance. C'est lorsque Jesus-Christ dit aux enfans de Zebedée : *Pouvez-vous être baptisez du Baptême dont je serai baptisé ?* Et dans le même sens : *Je dois être baptisé d'un Baptême, &c.* Mais pourquoi le Sauveur s'expliquoit-il de cette maniere ? Sinon, parce que sa Passion devoit être si excessive, qu'il y devoit verser tout son sang, & y être, pour ainsi dire, noyé & enseveli comme dans un

déluge de sang, à peu près comme les baptisez sont plongez dans l'eau qui les couvre presque entièrement. Mais on ne trouvera point que de petites mortifications, telles qu'on les fait pour le soulagement des Morrs, ayent jamais eu le nom de Baptême dans l'Ecriture, sur-tout lorsqu'elles sont volontaires; car on ne prend pas soi-même le Baptême, mais on le reçoit de la main d'un autre. S. Paul auroit donc dit : *Ut quid baptisant se ipsos ? & non pas, ut quid baptisantur ?* si par ce Baptême il eût entendu celui de la Pénitence.

Il faut donc nécessairement avoir recours à l'explication d'Abeillard, dire avec lui que S. Paul parle ici du Sacrement de Baptême; que ses paroles doivent être entendues à la lettre, & que c'étoit effectivement la pratique de plusieurs Chrétiens, du tems de cet Apôtre, de se faire baptiser pour ceux de leurs parens ou amis qui étoient décedez sans ce Sacrement; qu'ainsi il n'est point dans l'erreur, & qu'on a tort de le censurer pour avoir avancé cette proposition.

Mais est-il possible que du tems de S. Paul il y eût des Chrétiens & des Eglises entieres assez peu instruites, pour se persuader que ce Baptême pouvoit profiter aux Morts, & pour être tombez dans une telle illusion? Oui, il est possible; puisque Tertullien qui étoit si proche du tems des Apôtres, nous en assure en plusieurs endroits de ses Ouvrages; puisque S. Ambroise nous le dit formellement, aussi-bien que S. Thomas, & toutes les gloses, & une infinité d'autres sçavans Interpretes, dont le témoignage est de tout autre poids, que celui des Auteurs qui combattent ce sentiment. C'est ce qui a fait dire à Belarmin, que si l'on ne vouloit pas s'arrêter au sens métaphorique, qui sous le nom de Baptême, entend les oeuvres penales, il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui de Tertullien.

En effet plusieurs Chrétiens ont été si long-tems dans cette pensée, que nous voyons encore un Canon (a) du troisième Concile de

Tertull. l. de Resurrect. carnis, c. 48. & lib. 5. contr. Marcion. c. 10. S. Ambros. in epist. ad Cor. S. Tho. suppl. q. 73. a. 9. ad 4. Gloss. ordin. & interlin. Harv. Haimo. Titelm. in hunc loc. Erasmi. in suis paraph. & alii. Bellarm. lib. 1. de Purg. c. 6.

(a) *Ne mortui baptisari possent, fratrum in-*

Carthage , qui ordonne qu'on travaillera à les retirer de cette erreur : c'étoit sur la fin du troisiéme siècle. Ainsi il y avoit plus de deux cens ans que cette pratique étoit en usage dans quelques Eglises. Je veux que ce fut un abus ; mais au moins cet abus étoit toléré , puisque S. Paul ne le condamne point. Cela suffit , pour qu'Abeillard ait pû dire que dans la primitive Eglise on avoit cette pensée : non pas que toutes les Eglises fussent dans ce sentiment , mais du moins plusieurs , & sur-tout dans Corinthe. Allons à la source.

Tous ceux qui combattent ce sentiment d'Abeillard,avoient que cette erreur s'est élevée dans les premiers siècles de l'Eglise : mais ils nient qu'elle soit si ancienne que nous le prétendons. On n'en voïoit, disent-ils, aucun vestige du tems de S. Paul. Les uns l'attribuent aux Montanistes , qui n'ont paru que cent ans après la mort de l'Apôtre ;

firmitas credat. Can. 6. Conc. 3. Carthag. an. 256. *Ne jam mortuos homines baptisari faciat Presbyterorum ignavia.* Cod. Can. Eccl. Afric. c. 16. *Item, in Conc. Carth. 7. sub Bonif.*

les autres aux Marcionites qui parurent quatre-vingt ans après. Il n'y a donc pas d'apparence, ajoutent-ils, que S. Paul fasse allusion à cette pratique qui n'étoit pas encore en usage; sur-tout si l'on considère que S. Irenée, qui a réfuté toutes les erreurs dont l'Eglise a été infectée du tems des Apôtres, ne parle point de celle-ci. Voilà ce qu'on peut dire de plus fort.

Mais ces Auteurs se trompent: qu'ils lisent Tertullien, & ils verront qu'il dit expressement, que la coutume de se faire baptiser pour les Morts, étoit du tems de S. Paul. Qu'ils lisent saint Epiphane, & ils trouveront que ce saint Docteur l'attribuë à Cerinthe. Or Cerinthe, selon lui, a commencé à dogmatiser du tems des Apôtres. Il prétend que ce fut lui qui excita les Juifs à murmurer contre la conduite de S. Pierre qui avoit baptisé Corneille; que ceux qui soutinrent à Antioche & à Jerusalem la nécessité de la Circoncision, étoient disciples de Cerinthe; & on sçait que S. Paul en ce tems-là, n'avoit pas encore écrit aucune de ses Epîtres.

Tertull. lib.

5. contr.

Marcion.

c. 10.

Epiph. har.

28.

L'avantage qu'ils veulent tirer du silence de saint Irenée, est bien foible : & ce Saint leur est plus contraire qu'ils ne pensent. Il nous apprend que S. Jean l'Evangéliste, long-tems avant d'écrire son Evangile, étant entré à Ephèse dans un bain, il n'y eut pas plutôt apperçu Cerinthe, qu'il en sortit dans le moment sans vouloir se baigner, de crainte, disoit-il, que l'édifice ne l'écrasât par sa chute, parce que Cerinthe, l'ennemi de la vérité, s'y trouvoit.

*Iren. lib. 6.
contr. hares.
c. 3.*

*S. Iren. ibid.
c. 11.*

Le même Saint remarque que S. Jean composa son Evangile pour servir d'antidote aux erreurs de Cerinthe. C'est donc une chose constante que cet hérésiarque les avoit déjà débitées du tems de S. Paul ; & je ne doute point que ces faux Docteurs que l'Apôtre combat dans cet endroit de son Epître aux Corinthiens, ne fussent des disciples de Cerinthe, & que ce ne soit d'eux dont il dit : *S'il n'y a point de résurrection, pourquoi se font-ils baptiser pour les Morts ?* Car quelle est la doctrine que ces faux Apôtres prêchoient dans Corinthe ? Ils vou-

loien
circo
mon
Chri
servé
dre l
choi
ressu
Chri
C'es
men
là a
S. E
de P
ples
les
tiere
Ce
beill
pôtr
Loi
en a
plus
cen
qu'
for
sui
au
plu

loient établir la nécessité de se faire circoncire, & d'observer les cérémonies légales, parce que Jesus-Christ, disoient-ils, les avoit observées. Ainsi ils enseignoient à joindre la Loi avec l'Evangile. Ils prêchoient de plus que les corps ne ressusciteroient point, & que Jesus-Christ même n'étoit pas ressuscité. C'est ce que S. Paul refute fortement dans cette Epître. Or, ce sont là autant d'erreurs attribuées par S. Epiphane, & par d'autres Peres de l'Eglise à Cerinthe & à ses disciples: c'est pourquoi ils rejettoient les Epîtres de S. Paul, comme entièrement contraires à leur doctrine. Ce n'est donc pas sans raison qu'Abbeillard a donné au passage de l'Apôtre le sens que nous avons vû. Loin de mériter la censure qu'on en a portée, il a fait voir qu'il étoit plus versé dans l'antiquité que ses censeurs, & qu'il en sçavoit plus qu'eux.

Aussi ne faut-il point douter que son sentiment ne prévale dans la suite, & ne l'emporte sur tous les autres. Je m'apperçois déjà que nos plus habiles Ecrivains l'ont adopté,

& qu'ils entendent S. Paul, comme il l'a entendu. Voici ce qu'en dit le dernier de ceux qui ont écrit sur ces matieres.

Sacy sur
la 9. Ep.
aux Cor.
c. 15.

Dès le tems de l'Apôtre, c'étoit
une pratique & une coûtume reçue
dans plusieurs Eglises, & sur-tout
dans celle de Corinthe, même par
les Hérétiques qui nioient la Résur-
rection; que lorsqu'un Cathécu-
mene avoit été prévenu inopine-
ment de la mort sans recevoir le
Baptême, quelqu'un de ses amis ou
de ses parens, étoit baptisé en son
nom, dans la croyance que ce Bap-
tême lui seroit imputé comme s'il
l'avoit reçu lui-même, & qu'il le
mettroit en état de profiter des
prieres des Fideles, & de parvenir
à la bienheureuse Résurrection.
L'Apôtre, sans approuver, ni im-
prouver cette pratique, qui, ce
semble, étoit abusive, en tire un
argument qu'on appelle *ad hominem*,
contre les Corinthiens, & sur-tout
contre les faux Docteurs de cette
Eglise, qui nioient le mystere de la
Résurrection. S'il est vrai, dit-il,
que les Morts ne doivent point res-
susciter, que faites-vous donc quand

vous
Mort
fonde
sur l'
heurs
ou q
ce q
que
pou
crois
Mor
A
tre
reun
pass
y en
pre
ces
app
cette
Dis
C
& c
qui
dél
gli
Pa
du
U
vo

vous vous faites baptiser pour les Morts, puisque cette pratique n'est fondée, & ne s'est introduite que sur l'espérance de parvenir à la bienheureuse Résurrection? Il est visible ou que cette cérémonie est vaine, ce que vous ne croyez point, ou que si elle ne l'est pas, vous ne pouvez refuser d'admettre la croïance de la résurrection des Morts qui en est le fondement.

Abeillard ne prétendoit pas autre chose; & il n'y a pas plus d'erreur dans ce qu'il a avancé dans le passage que nous examinons, qu'il y en a dans ce que ce sçavant Interprete de l'Ecriture nous a dit dans ces derniers tems. Un Ancien nous apprend la maniere dont se faisoit cette cérémonie, & je finis cette Dissertation avec cette remarque.

On prépare, dit-il, un cerceuïl, *Theophil. in ep. i. ad Cor.* & on y enferme l'ami, ou le parent qui doit être baptisé à la place du défunt. Alors les Ministres de l'Eglise viennent au lieu où il est, & l'appellant à haute voix par le nom du défunt; il répond: Me voici. Un tel, continuent-ils, ne voulez-vous pas bien recevoir le Baptême?

Hélas ! répond le prétendu Mort ;
c'est tout mon désir. Alors ils le
baptisent avec toutes les cérémo-
nies usitées en pareil cas , & se re-
tirent sans autre examen. Les Mar-
cionites retinrent cette coùtume,
lors même qu'elle fut abolie de l'E-
glise , & ils l'ont retenuë tant que
leur secte a subsisté.

Chris. Hom.
40. in ep. 1.
ad Cor.

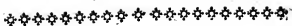
F I N.

A P P R O B A T I O N

*De Monsieur d'Arnaudin, Docteur
de Sorbonne, & Censeur Royal
des Livres.*

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit, qui a pour titre : *La Vie de Pierre Abeillard, Abbé de Saint-Gildas de Ruis, Ordre de Saint Benoît ; & celle d'Héloïse son Epouse, premiere Abbessse du Paraclet ; & une Dissertation sur le Baptême des Morts.* Ce Manuscrit est compris en quatre cens quatre-vingt-treize pages que j'ai toutes paraphées de ma main. Je n'ai rien trouvé dans cet Ouvrage qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 7 Avril 1719.

D'ARNAUDIN.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE
DE DIEU ROY DE FRANCE
ET DE NAVARRE : A nos amez
& feaux Conseillers, les Gens te-
nans nos Cours de Parlement,
Maîtres des Requêtes ordinaires
de notre Hôtel, Grand-Conseil,
Prevôt de Paris, Baillifs, Sené-
chaux, leurs Lieutenans Civils, &
autres nos Justiciers qu'il appar-
tiendra : SALUT. Notre bien amé
FRANÇOIS BAROIS, Libraire à
Paris, Nous ayant fait remontrer
qu'il fouhaiteroit continuer à faire
imprimer & donner au Public, *La
Vie de Pierre Abeillard, Abbé de
Saint-Gildas de Ruis, Ordre de Saint
Benoît ; & celle d'Heloïse son Eponse,
premiere Abbessse du Paraclet ; & une
Dissertation sur le Baptême des Morts,*
s'il Nous plaisoit lui accorder nos
Lettres de continuation de Privi-
lege sur ce necessaires : Offrant
pour cet effet de la faire imprimer
en bon papier & beaux caracteres,
suivant la feuille imprimée & atta-
chée

chée pour modele sous le contre-
scel des presentes. A ces causes,
voulant traiter favorablement ledit
Exposant, Nous lui avons permis
& permettons par ces Presentes de
faire imprimer ledit Livre ci-dessus
specifié en un ou plusieurs volumes,
conjointement ou separement, &
autant de fois que bon lui semblera,
sur papier & caracteres conformes
à ladite feüille imprimée & atta-
chée pour modele sous notredit
contrescel, & de le vendre, faire
vendre, & débiter par tout notre
Royaume pendant le tems de six
années consecutives, à compter
du jour de la date desdites Pre-
sentes; Faisons défenses à toutes
sortes de personnes de quelque
qualité & condition qu'elles soient,
d'en introduire d'impression étran-
gere dans aucun lieu de notre
obéissance; comme aussi à tous
Libraires - Imprimeurs & autres,
d'imprimer, faire imprimer, ven-
dre, faire vendre, débiter, ni con-
trefaire ledit Livre en tout ni en
partie, ni d'en faire aucuns extraits
sous quelque prétexte que ce soit,
d'augmentation, correction, chan-

Tome II.

Q

gement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelle; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & nottamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; &

qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, le Sieur Chauvelin, Garde des Sceaux de France ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre , soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires , foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir.

DONNE' à Paris le dixième jour
du mois d'Octobre, l'an de grace
mil sept cens vingt-sept, & de
notre Regne le treizième. Par le
Roy en son Conseil.

SAINSON.

*Registré sur le Registre VII. de la
Chambre Royale des Libraires & Im-
primeurs de Paris N. 41. fol. 38. con-
formement aux anciens Reglemens con-
firmez par celui du 28 Fevrier 1723.
A Paris le 5 Janvier 1728.*

BRUNET, Syndic.



14099 04
~~527129~~



527129

60

7th vol





